L'EMPIRE TURC

HISTOIRE ET STATISTIQUE
ÉTAT POLITIQUE ET RELIGIEUX
MOEURS ET USAGES — SITUATION ACTUELLE

ACCOMPAGNÉ

D'UN APERÇU GÉOGRAPHIQUE DU PAYS

PAR

ALFRED DE BESSÉ

ANCIEN CONSEILLER D'AMBASSADE À CONSTANTINOPLE.



ORNÉ DU PORTRAIT D'OMER PACHA.

PARIS
CHARLES REINWALD
15, RUE DES SAINTS-PÈRES.

LEIPSIC
Gve REMMELMANN
46, RUE ROYALE.

1854.

Leipzig, Giesecke & Devrient, imprimeurs.

L'EMPIRE TURC.



OMER PACHA

D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

L'EMPIRE TURC

HISTOIRE ET STATISTIQUE

ÉTAT POLITIQUE ET RELIGIEUX

MOEURS ET USAGES — SITUATION ACTUELLE

ACCOMPAGNÉ

D'UN APERÇU GÉOGRAPHIQUE DU PAYS

PAR

ALFRED DE BESSÉ

ANCIEN CONSEILLER D'AMBASSADE A CONSTANTINOPLE

TRADUIT DE L'ORIGINAL SUR LA QUATRIÈME ÉDITION

PAR

PAULIN NIBOYET

ORNÉ DU PORTRAIT D'OMER PACHA D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

PARIS
CHARLES REINWALD
15, RUE DES SAINTS-PÈRES.

LEIPSIC
G^VE REMMELMANN
16, RUE ROYALE.

1854.

TABLE DES MATIÈRES.

INTRODUCTION.

Les suites du dénouement des affaires d'Orient, surtout si ce dénouement était fatal à la Turquie, peuvent avoir une portée telle, qu'il n'est peut-être pas sans intérêt, aujourd'hui, de connaître l'histoire, l'état politique et religieux, les moeurs et les usages d'un peuple devant lequel les deux tiers du monde tremblaient encore, il y a quelques siècles à peine, et qui, à présent, semble d'heure en heure décliner et perdre, du moins en Europe, toute influence politique.

Ce fut le 29 mai 1453 que la Nation Ottomane, conduite par son sultan, Mahomet II, surnommé le conquérant, attaqua Constantinople, la prit d'assaut et remplaça la croix du Christ par le croissant du prophète dans cette métropole. La prise de Constantinople fut le coup de mort de l'empire grec, frappé de décadence depuis longtemps déjà, et l'empereur Constantin, en tombant dans les rues de sa capitale, scella la pierre mortuaire sur la cendre de cet empire du monde. Chose étrange et remarquable! Quatre-cents ans plus tard, les Turcs devaient avoir le sort que leurs aïeux avaient fait subir aux Grecs. Leur empire devait disparaître, et quel empire! Un empire qui, à l'époque de toute sa puissance, comptait quarante régences et quatre grands pays lui payant l'impôt; qui avait étendu ses conquêtes sur la Moldavie et la Valachie; qui, en Europe, possé-

dait toute la Grèce, l'Illyrie, la Macédoine, la Trace, la Dacie, et qui enfin, en Asie et en Afrique, avait conquis la plus grande partie des pays habités!

Certes, l'histoire d'un peuple qui a été aussi grand, ne peut qu'être d'un intérêt profond, quelque soit le point de vue sous lequel on l'envisage. L'empire turc est, en effet, si intimement lié encore à sa constitution religieuse et politique, il a eu dans le courant de notre siècle si souvent des éclairs de puissance et de force, que même au déclin de son existence, il mérite un regard attentif. Ce regard, nous le jeterons sur l'histoire de ce peuple, et nous offrirons un tableau vivant de toutes ses coutumes, aussi bien religieuses que politiques, car ce n'est qu'en étudiant les bases et l'intérieur de l'édifice turc qu'il est possible de comprendre sa profonde décadence et son état précaire actuel. Malgré les hostilités commencées, un voile épais couvre encore le sort futur de cet empire autrefois gigantesque; si son étoile doit s'éteindre, elle n'en aura pas moins sur les événements de l'Europe une influence incalculable.

PREMIÈRE PARTIE.

HISTOIRE DE L'EMPIRE TURC

JUSQU'À LA CONQUÊTE DE CONSTANTINOPLE EN 1453.

---

1. Origine des Turcs.

Bien que le peuple turc — dont la branche actuellement régnante est Ottomane, — constitue l'un des plus anciens peuples de la terre, il est cependant d'usage de faire remonter l'origine de l'empire turc, dans le sens qu'on lui donna plus tard, à la conquête de Constantinople en 1453. C'est, en effet, la prise de cette capitale européenne qui mit le sceau à la conquête des Turcs et qui fonda, en europe, l'empire ottoman. La tradition donne pour chef, à la grande famille turque, un contemporain d'Abraham; d'après l'histoire, il n'est fait mention des Turcs, du moins sous ce dernier nom, qu'après la venue du Christ. Le Turkestan, région fertile de l'Asie, appelée aussi Tartarie, paraît avoir été la première patrie des Turcs, et c'est du Turkestan, qu'ils se seraient petit-à-petit répandus sur le reste du monde, au commencement, ainsi que les Perses et les autres peuples de l'Asie. Les Turcs étaient attachés au culte des idoles; ce ne fut que quelques siècles après Mahomet, et l'an 960 après Jésus-Christ, que Salur, alors chef des Turcs, adopta l'Islamisme, avec quelques miliers de familles, et appela son peuple, Turcoman, pour le distinguer de ceux qui n'avaient pas encore embrassé la foi. Lorsque, plus tard, les Turcomans émigrèrent et se répandirent, ceux-ci en Arménie, ceux-là sur la rive occidentale de la mer Caspienne, ils s'intitulèrent, les premiers, Turcomans orientaux, les seconds, Turcomans occidentaux, et leur nouvelle patrie prit leur nom qu'elle porte aujourd'hui encore.

Les Turcomans montrèrent de très-bonne heure un esprit excessivement guerrier et un grand amour des conquêtes; aussi, étendirent-ils bientôt les limites de leur empire jusqu'à Sina et enlevèrent-ils au faible gouvernement de la Perse plusieurs provinces; si bien, qu'au quatorzième siècle, leur puissance avait déjà pris une extension considérable. Aussi loin de Constantinople que l'horizon pouvait s'étendre en Asie, les empereurs byzantins ou grecs comptaient encore des états, et à ces états succédaient, le long des côtes de l'Asie mineure, les différentes provinces turques.

2. Fondation de l'Empire turc. — Othman.

L'Empire Ottoman, proprement dit, fut fondé au commencement du XIII siècle par Othman, dont l'histoire est liée à celle de son grand père, Soliman, et à l'émigration d'Orient en Occident de ceux de sa race.

Ce scha ou prince Soliman, à la tête de sa tribu comptant environ 50,000 âmes, émigra en Arménie, vers l'an 1224. Après sa mort, les hordes qui l'avaient suivi se divisèrent, mais la majeure partie demeura sous l'autorité d'Ertoghrul, le plus jeune fils de Soliman, et dont, à son tour, le fils Othman, devait apparaître dans l'histoire comme le véritable fondateur de l'empire qui porte son nom. Ce fut Othman en effet, qui jeta les premiers fondements d'un état politique et religieux en Turquie, et qui, par ses conquêtes, étendit les limites de son empire à peine naissant et fort restreint encore, jusqu'aux bords de la mer noire. Tels furent, en 1299, les commencements de l'empire ottoman. Cent cinquante ans s'écoulèrent avant qu'il assurât complètement ses bases par la prise de Constantinople et cent autre années, avant qu'il atteint à l'apogée de sa gloire et de sa puissance par la conquête de Chypre, apogée à laquelle il se maintint encore un siècle et demi. La paix de Carlowitz en 1698, c'est-à-dire quatre cents ans après sa fondation, fut le signal de sa décadence, et depuis lors, l'empire ottoman ne s'est pas arrêté sur cette pente rapide.

Othman, lui-même, commença déjà à démembrer l'empire grec, en s'emparant de plusieurs villes et citadelles de l'Asie mineure; il s'efforça, en outre, de fonder une sorte de puissance maritime à l'aide de

laquelle il accomplit plusieurs actes de piraterie. En 1307, il chercha à s'approprier la riche et riante île de Chios; trente navires turcs y abordèrent en conséquence; ceux qui les montaient se répandirent sur toute la surface du pays et la plupart des habitants furent massacrés. Un sort pareil fut infligé, tour à tour, à Rhodes, Samos, Lemnos, Malte et aux autres îles de l'Archipel. Sur terre, les Turcs se livraient aux mêmes actes; les villes étaient conquises, pillées, brulées et les habitants mis à mort. Tandis qu'Othman portait au loin, dans le nord, les limites de son Empire, le sud de ses frontières était menacé par une invasion des Tartares. Orkhan, fils d'Othman, refoula victorieusement ceux-ci, puis s'empara de la vieille capitale de la Bythinie, de la célèbre Brousse. Après cette dernière conquête qui devait lui servir de lieu de repos et qui donna un trône à ses descendants, Othman mourut en 1326.

3. Orkhan. — Organisation intérieure. — Les Janissaires.

Orkhan, fils et successeur d'Othman, fit sa résidence de Brousse, si admirablement située et par lui conquise. Il s'empara bientôt également de Nicée et de Nicomédie; mais, moins empêché que son père, par des entreprises guerrieres, de s'occuper des affaires intérieures de l'empire, il donna, au contraire, tous ses soins à ces dernières et sa pensée constante fut l'organisation de l'état. Son frère, le sage Aladin, l'aida puissamment dans cette entreprise. La nouvelle organisation de l'état comprenait les monnaies, les lois somptuaires et l'armée. Le droit de battre monnaie est l'un des deux droits de souveraineté de l'Islamisme; l'autre est celui de prononcer le nom du Prince dans les prières qui ont lieu dans les mosquées, tous les vendredis. C'est à partir de cette époque que les premières monnaies turques furent frappées. Les secondes lois, dues à l'active et incessante sollicitude d'Orkhan étaient les lois somptuaires qui s'occupaient moins du costume lui-même que de sa couleur et de la coiffure qui le complètait. Mais il n'était alors encore question ni de la coupe, ni de l'étoffe, ni de la doublure, ni des parements des différents caftans, dolmans et pelisses d'état et d'honneurs usités, ainsi que, plus tard, des lois spéciales sur le luxe et le cérémonial, en réglèrent d'une manière for-

melle les moindres détails; — la coiffure seule qui, en Orient, est un signe caractéristique de distinction entre les différentes castes et races, avait attiré l'attention d'Orkhan. Ainsi, pour distinguer les Ottomans des autres peuples et notamment des Grecs, il fit adopter pour coiffure générale à l'armée et aux gens de sa maison, des bonnets en feutre blanc, dont la forme était à la fois ronde et pointue. Le troisième objet et en même temps le plus important, que fixèrent les institutions d'Aladin, fut l'organisation de l'armée qu'il solda et qu'il rendit permanente, de telle sorte que ce furent les Turcs qui offrirent les premiers au monde, le spectacle d'une armée régulière et permanente. Othman avait entrepris toutes ses expéditions avec de simples cavaliers turcomans qui, nommés Akindschi, étaient appelés sous les armes toutes les fois que les intérêts de l'Empire l'exigeaient. Ces cavaliers étaient levés par leurs seigneurs et maitres. Orkhan, le premier, organisa des fantassins, permanents et soldés, sous le nom de jaja, piade, qui signifie piéton. Cette troupe, que sa paye rendit arrogante, ne tarda pas à augmenter des désordres quelle aurait dû réprimer. C'est alors que le chef de l'armée, après de mûres réflexions et avec une politique sans coeur, mais attestant de sa connaissance parfaite des hommes, proposa de former une nouvelle armée, entièrement composée de jeunes chrétiens forcément convertis à l'Islamisme. Ce plan adopté produisit les résultats qu'il était facile d'en attendre et les soldats de la nouvelle armée — Jani-Tscheri, — connus plus-tard sous la dénomination de Janissaires, ne tardèrent pas à remplir le monde de leur nom redouté. Le bonnet de feutre blanc des Janissaires reçut à l'arrière un complément, consistant en un bras, emblème de la victoire et en avant, au lieu d'un panache, il était surmonté d'une cuiller de bois, exprimant le bien-être. Au milieu du drapeau couleur de sang, brillaient le croissant d'argent et l'épée à deux tranchants d'Othman. Les officiers, pour témoigner du bon entretien promis à la nouvelle troupe, portèrent des noms empruntés au dictionnaire de la cuisine.

C'est ainsi, par exemple, que le commandant s'appelait Tchorbadschi ou faiseur de soupe. Le tabernacle du régiment était la marmite autour de la quelle on se réunissait, non seulement pour manger mais encore pour délibérer. Le nombre des Janissaires, restreint au commencement, ne dépassait pas le chiffre d'un millier. Chaque année, on choisit parmi les prisonniers de guerre mille enfants chrétiens

que l'on força d'embrasser l'Islamisme et de porter les armes. Lorsque le nombre des prisonniers ne suffisait pas, ce qui avait naturellement lieu en temps de paix, on y suppléait au moyen d'un recrutement parmi les enfants des chrétiens, moyen employé jusque sous le règne de Mahomet IV, à partir duquel, ce recrutement s'opérant parmi les enfants des Janissaires eux-mêmes, la décadence de cette troupe commença. Après les Janissaires, élite de l'armée ottomane, les autres corps furent organisés de la manière suivante: La troupe permanente et régulièrement soldée dont nous avons déjà parlé, reçut des biens-fonds, convertis plus tard en fiefs, avec l'obligation pour les possesseurs, de frayer les routes pour l'armée, pendant les expéditions. Les fantassins irréguliers devaient servir d'éclaireurs et battre la campagne; plus tard, on les employa comme rameurs sur les galères. La cavalerie reçut la même organisation. Celle qui était permanente et soldée formait quatre escadrons, à l'instar des corps chargés de la garde des drapeaux; composée d'abord de 2400 hommes, le chiffre s'en augmenta bientôt et sa place fut toujours au centre de l'armée, à droite et à gauche du Sultan et de l'étendart du Prophète. Indépendamment de cette cavalerie soldée que l'Occident connut bientôt sous le nom de Spahis, (cavaliers) une autre cavalerie fut fondée sur le modèle de la troupe des fantassins auxquels on avait donné des biens-fonds. On appela ceux qui la composaient, Mossellimans, c'est-à-dire „exempts d'impôts" et elle fut commandée par des officiers dont les uns, ayant cent hommes sous leurs ordres, reçurent le nom de Bimbaschi et les autres, en ayant mille, portèrent celui de Sandschakbeye qui signifie Prince des drapeaux. La cavalerie irrégulière ni soldée, ni mise en possession de biens-fonds, fut appelée Akindschi. Cette dernière, ainsi que les Spahis devinrent bientôt la terreur de l'Europe. Les Akindschi, entr'autres lors du premier siège de Vienne, se répandirent par Linz jusqu'à Ratisbonne, mettant l'Allemagne à sang et à feu.

Ces diverses organisations étaient terminées lorsque l'empereur grec, Andronique, se mit en campagne pour marcher contre les conquêrants turcs. Orkhan le battit, l'an 1330, à Pébekanon ainsi qu'à Philocrène. Peu de temps après, la célèbre Nicée tomba également au pouvoir des Turcs. L'Islamisme se trouva ainsi implanté, les mosquées remplacèrent les églises et la lieutenance de Nicée et de

ses environs fut donnée au prince le plus âgé de l'empire. Orkhan continua encore ses conquêtes en Asie et chercha en même temps à y propager l'Islamisme.

4. Invasion des Turcs en Europe.

Dès l'année 1263, sous la conduite de Saltukdédos, une colonie de dix à douze mille Turcomans vint s'établir sur la côte occidentale de la mer noire, mais elle en fut bientôt chassée. A cette première tentative en succéda une seconde, effectuée l'an 1321 par les Turcs, qui avec leurs vaisseaux infestèrent les côtes de la Macédoine et de la Thrace, brulèrent les moissons, investirent les villes et interrompirent pendant dixmois, tout commerce entr' elles. L'empereur, pour mettre un terme à ces dévastations, dut abandonner aux Turcs les diamants de la couronne. C'est du règne d'Orkhan que datent les premières relations pacifiques et amicales entre les Ottomans et les Byzantins et les alternatives de paix et de guerre, d'hostilités et d'alliances. Les empereurs grecs eurent le tort d'appeler souvent les Turcs à leur secours pour le règlement de leurs différents intérieurs, ce qui augmenta de plus en plus chez ces derniers le désir de s'emparer de l'empire grec. Aussi, les invasions des Turcs en Europe se multiplièrent-elles, et cela avec un caractère de plus en plus décisif et dangereux, qu'augmentait encore le développement incessant des forces navales turques. En 1333, l'empereur des Grecs conclut une alliance avec Orkhan sous cette condition expresse, que celui-ci respecterait les villes qui appartenaient encore à l'Empire. L'année d'après pourtant, au mépris des traités passés et des engagements pris, une flotte turque de soixante voiles aborda en Europe et les campagnes et les villes furent de nouveau ravagées. Déjà, l'an 1337, le bruit se répandit qu'Orkhan devait arriver devant Constantinople avec une flotte pour s'emparer de cette capitale. L'Empereur déjoua avec bonheur cette entreprise qui fut réellement tentée et les Turcs durent se retirer, mais il était tellement aveuglé qu'il n'en continua pas moins à prendre des troupes turques auxiliaires dans son armée. Enfin, l'année 1357, assura aux Turcs ce que leurs différentes excursions en Europe n'avaient pu leur donner, un point solide d'occupation. Orkhan fit

faire à son fils Soliman une nouvelle tentative d'invasion, tentative qui réussit et mit Gallipolis au pouvoir de ce dernier. Profitant ensuite, en Thrace, d'un tremblement de terre qui engloutit un grand nombre de villes, Soliman y fonda des colonies turques et fit relever et peupler les villes détruites. Ces dernières tombèrent toutes aux mains des Turcs, en 1357. A dater de cette époque, chaque année vit de nouvelles hordes passer de l'Asie en Europe, jusqu'à ce que l'empire turc eût enfin étendu sa domination des bords de la mer noire aux confins du Danube. La prise de Gallipolis qui fut le signal de l'agrandissement de la Porte Ottomane en Europe, fut annoncée par écrit aux autres princes asiatiques, rivaux d'Orkhan, et dont les pères s'étaient partagés avec Othman l'empire des Seldschukes. A partir de cet instant, toutes les communications faisant part de semblables conquêtes furent des actes usités, émanant de la chancellerie d'état turque.

Après la mort de Soliman, l'an 1358, à la suite d'une chute de cheval, son père victorieux, Orkhan lui succéda et mérita bien de l'empire turc par les institutions et la législation qu'il lui donna.

5. Amurat I. — Le conquérant.

A Orkhan succéda son plus jeune fils, Amurat I. qui dirigea ses vues vers l'Occident, avec l'intention d'agrandir encore le cercle des conquêtes européennes, dues à son père. Toutefois, avant de songer à exécuter ses projets, il dut également tourner les regards du côté de l'Asie. Le prince de Caraman profita, en effet, de la mort d'Orkhan, pour attaquer les Ottomans dont la puissance lui faisait ombrage et pour les détruire; mais la victoire resta à Amurat. Rassuré de ce côté, le fils d'Orkhan commença les hostilités en Europe par la prise du château de Nebetos ou Bontos, situé non loin de Gallipolis. En 1361, la plus grande ville fortifiée de l'empire byzantin, Andrinople, fut prise d'assaut par les Turcs et mérita bientôt, au point de vue politique, militaire et commercial, le haut rang de seconde résidence des sultans qui lui fut assigné. Amurat communiqua par écrit à ses voisins de l'Asie, ses brillantes victoires et conclut la paix avec l'empereur grec, après la prise de Philippolis. Mais, à quelque temps de-là, à la suite d'un appel fait par le Pape, les Hongrois, les Serviens, les

Bosniens et les Valaques s'unirent pour entreprendre une croisade sainte contre les Turcs qui menaçaient leurs frontières. Hadschi-Ilbeki, sans attendre l'arrivée du Sultan, assaillit de nuit le camp ennemi (1363) et „les coalisés relancés comme des bêtes fauves, de leurs tanières, prirent rapidement la fuite.“ Le champ de bataille s'appelle aujourd'hui encore Ssirf-Ssindüghi, c'est-à-dire, défaite des Serviens. Amurat fixa, alors, pour quelque temps, sa résidence en Europe, à Démidoka, d'où il dirigea les travaux de construction de son palais d'Andrinople et aussitôt que le sérail fut en état de le recevoir, il alla s'installer à Andrinople qui resta la première capitale de l'Empire jusqu'à la première conquête de Constantinople. Après une expédition de cinq années en Europe, Amurat retourna en Asie l'an 1371, et fit un nouveau traité de paix avec Byzanse.

Par malheur, une seconde guerre contre le prince de Caraman, devenu de plus en plus jaloux de la puissance croissante d'Amurat, vint interrompre la période de paix dont l'Empire jouissait depuis quelques années. Une bataille fut conséquemment livrée, dans les plaines d'Ikonium, et Amurat en sortit complètement victorieux. Cette expédition était à peine achevée, que les princes de Servie, de Bosnie et de Bulgarie s'unissaient, à leur tour, pour secouer le joug ottoman. Amurat dut donc se remettre en campagne; il marcha vers la Bulgarie, s'empara des forteresses de la frontière et força le prince à se rendre avec sa capitale. Lazare, prince de Servie, se mit en état de résistance. Une bataille sanglante fut livrée dans la plaine de Kossova et déjà, l'aile gauche de l'armée ottomane pliait, lorsque Bajazet, fils d'Amurat, lui apporta un secours inattendu et décisif. „Déjà des flots de sang avaient changé les lames diamantées en jacinthes et l'acier miroitant des lances en rubis; déjà le nombre des têtes coupées et des turbans roulant dans la poussière — dit un poëte oriental — avaient donné au champ de bataille l'aspect de tulipes aux mille couleurs“, lorsqu'un noble servien, du nom de Milosch, put parvenir jusqu'au Sultan, sous le prétexte d'une confidence importante à lui faire et le frappa d'un coup de poignard. La victoire n'en resta, pas moins toutefois, à Amurat, mais il mourut des suites de sa blessure en 1389.

6. Le Sultan Bajazet.

Amurat mort, son fils Bajazet monta sur le trône et fit exécuter aussitôt son frère Jakul „par cette raison“ — écrit l'historiographe de l'Empire — que le Koran dit: „Le trouble est pire que l'exécution et il faut suivre l'exemple donné par Dieu qui veut être seul et sans rival, exemple conformément auquel son représentant sur la terre, c'est-à-dire le Sultan,doit également être seul sur le trône et sans aucun rival.“ La politique des sultans qui suivirent, trouva ces considérations si concluantes qu'elles devinrent leur loi et qu'à partir de ce moment et en vertu d'une décision de Mahomet, le conquérant, le fratricide fut sanctionné et eut lieu à presque chaque nouvel avénement au trône. Bajazet remplit la Servie de colonies turques et fit alors la paix, mais à des conditions très-dures pour les vaincus. En 1390, il dirigea toutes ses forces contre l'Europe, après en avoir d'abord fortifié la clef, Gallipolis, et y avoir construit un port sûr. L'empereur bysantin fut obligé de fournir des troupes auxiliaires à l'armée turque et d'y envoyer son fils et successeur. En premier lieu, les Turcs portèrent leurs armes contre l'Archipel et s'emparèrent de Lemnos, de Rhodes, de Chios, d'Eubée et d'Attique. Le prince grec ayant abandonné l'armée turque, Bajazet, dans sa fureur, marcha contre l'empire grec, mettant tout à feu et à sang sur son passage jusque sous les murs de Constantinople, où il fit le premier siége turc de cette ville, siége qui ne dura pas moins de sept ans. La Valachie se rendit et devint tributaire de la Porte. Une autre partie de l'armée turque envahit la Bosnie et pénétra jusque sur les frontières de la Hongrie. A la faveur de cette double circonstance, le prince de Caraman, se souleva de nouveau, mais il fut encore battu et les Turcs profitèrent de leur victoire pour pousser plus au loin leurs conquêtes en Asie.

Bajazet, enivré de ses victoires, se livra aux débauches les plus désordonnées et ne contribua pas faiblement ainsi au développement de la démoralisation, déjà grande. Vers cette époque, (1394) Sigismond, roi de Hongrie, se ligua avec plusieurs des ses alliés pour poser une barrière aux envahissements de la Porte. La France envoya mille cavaliers et six mille mercenaires. A cette troupe se joignirent, pendant son passage à travers l'Allemagne, Frédéric, comte

de Hohenzollern, à la tête des seigneurs allemands, le grand maître de St. Jean avec un nombre considérable de chevaliers de l'ordre et enfin différents chevaliers bavarois et autres. L'armée alliée se réunit à Nicopolis. Le bataille commença le 20 septembre 1396 et se termina par la victoire éclatante de Bajazet et la défaite complète des alliés. La bannière de Sigismond fut renversée et tous ceux qui cherchèrent à la défendre périrent jusqu'au dernier; c'étaient des chevaliers bavarois. Le roi Sigismond et les chefs de l'armée prirent la fuite et gagnèrent avec peine leur flotte à bord de laquelle ils trouvèrent un asile. Après la victoire, Bajazet établit son camp sous les murs de Nicopolis; le chiffre de ses pertes s'élevait à plus de 50,000 hommes et il versa des larmes de rage, en jurant de venger la mort des siens; tous les prisonniers, au nombre de dix mille, furent massacrés, à peu d'exception près, sur son ordre. Le carnage dura depuis le lever du soleil jusqu'à quatre heurs de l'après-midi. A ce moment, les grands de l'Empire se jetèrent aux pieds du Sultan pour implorer sa clémence et grâce fut enfin accordée. Les principaux des prisonniers ne purent être rachetés qu'avec d'énormes rançons. On paya même, pour quelques uns d'entr'eux, jusqu' à dix mille ducats. La liberté des prisonniers français coûta 200,000 ducats. Le Sultan congédia le comte de Nevers avec ces mots: „Je te relève de ton serment de ne plus porter les armes contre moi; je te conseille, au contraire, si tu as quelqu'ambition, de les reprendre le plutôt possible et de rallier autour de toi toutes les forces de la chrétienté. Tu ne saurais me faire un plus grand plaisir qu'en me fournissant l'occasion d'acquérir une nouvelle gloire."

De Brousse, oú il se trouvait, Bajazet remplit toute l'Asie du bruit de sa brillante victoire. Des ambassadeurs furent chargés d'en-porter la nouvelle aux différents peuples asiatiques, et pour donner à leur mission un plus grand caractère de vérité, le Sultan les fit accompagner de prisonniers qu'il offrit en présents et parmi lesquels s'en trouvaient soixante de nobles, plus un magnat hongrois. L'une des premières conséquences de cette victoire des Turcs, fut la prise de Mitrowitz, sur la Save, en 1396, et leur première invasion en Styrie. Bajazet pénétra jusqu'à Pettau et la réduisit en cendres.

Le Sultan tourna en suite tous ses efforts sur la prise de Constantinople dont il faisait le siége depuis cinq ans. Les habitants

commençaient déjà à murmurer et à préférer se rendre aux Turcs que de souffrir davantage les tourments de la faim. L'Empereur, ne sachant plus alors quel parti prendre, pour résister plus longtemps, résolut d'accorder au Sultan, à Constantinople, capitale du monde chrétien, l'érection d'une mosquée et la nomination d'un cadi. Ce fut la quatrième mosquée que ce trop faible Empereur dut laisser élever sur son territoire. Le sultan Bajazet obtint, en outre, l'autorisation de peupler de colons turcs un des faubourgs de la ville et d'instituer un tribunal spécial pour ces derniers. Après avoir humilié ainsi le chef de l'empire byzantin, dans sa propre capitale, Bajazet, prompt comme la foudre, traversa l'Asie et l'Europe en même temps; là, faisant étendre ses frontières jusqu' au nord et à l'est, par son général Timurtatsch; ici, les reculant lui-même jusqu'au sud et à l'ouest. Timurtatsch porta ses étendards victorieux jusque sur les bords de l'Euphrate, tandis que Bajazet, de son côté, envahissait la Grèce. Ce dernier occupa les principales villes de la Thessalie et s'empara de la plupart sans coup férir. Toute la Grèce, ainsi que la presqu'île de Morée, tombèrent en son pouvoir. „En même temps — dit un contemporain — Bajazet venait se reposer de ses fatigues à Brousse, au sein d'une volupté efféminante.“ Mais l'annonce de l'approche de Timur, le célèbre chef des Tartares, dont le nom remplissait le monde, l'arracha à cette molesse.

Le conquérant du monde et le chef des Tartares, Timur, c'est-à-dire, f e r, avait subjugué la Perse et la majeure partie de l'Asie centrale, lorsqu'il déclara la guerre à Bajazet; l'insulte, faite à ses ambassadeurs, fut la cause de cette dernière. Timur livra bataille, devant Alep, à l'armée égyptienne, qu'il défit complètement; d'Alep, il marcha sur Damas qu'il prit, saccagea Bagdad et battit enfin, le 20 juillet 1402, Bajazet près d'Angore et le fit prisonnier. Timur s'enfonça plus profondément en Asie mineure, conquit Smyrne et plusieurs autres villes; Bajazet mourut dans sa dure captivité, le 8 mars 1403.

7. Les Sultans Mahomet I. et Amurat II.

Mahomet premier succéda à son père Bajazet et monta sur le trône Ottoman après avoir renversé ses frères et s'en être débarrassé au nom de la loi, dont nous avons parlé plus haut. L'un des premiers

soins de son gouvernement, en 1413, fut de renouveller les traités de paix avec les monarques de la chrétienté; mais il châtia le prince de Caraman en Asie. L'année suivante, il fut malheureux dans un combat naval, devant Gallipolis, avec la flotte vénitienne et fut contraint à une paix désavantageuse; une expédition en Hongrie et en Valachie eût le même résultat final et fut, de plus, suivie de soulèvements intérieurs. Mahomet mourut subitement en 1421. Sa mort fut cachée pendant quarante jours, afin de donner le temps à son fils et successeur Amurat II. d'arriver de Brousse et de monter sur le trône de son père. Amurat II. continua le siége de Constantinople commencé par Mahomet I. et l'an 1422, on vit paraître devant la malheureuse ville dix-mille cavaliers qui avaient tout dévasté sur leur passage. Amurat arriva bientôt lui-même à la tête d'une nombreuse infanterie, pour forcer la capitale, mais les remparts de cette dernière résistèrent à l'artillerie de siége. Un assaut général fut alors entrepris; heureusement pour Constantinople que toute sa population était en armes et que la courageuse persévérance de celle-ci la préserva de l'invasion des Turcs qui furent rejetés au loin. En 1428, Amurat conclut un nouveau traité de paix avec la Hongrie et la Servie, ce dernier pays lui payant un tribut annuel de 50,000 ducats. Ce point traité, il marcha sur la forteresse de Bressatonika qui s'était vendue aux Vénitiens et qui dut se rendre aux Turcs en 1430. Ceux-ci se ruèrent dans ses faubourgs, pareils à une troupe d'animaux carnassiers et en firent le sac. Amurat la repeupla plus tard au moyen de colons turcs et transforma les églises en mosquées. Les années suivantes virent de nouvelles expéditions en Valachie et en Transylvanie. Hermanstadt fut assiégée vainement pendant huit jours; les faubourgs de Cronstadt furent incendiés, le pays tout entier fut ravagé pendant quarante cinq jours et 70,000 habitants, devenus esclaves, furent transportés.

C'est devant la célèbre forteresse de Belgrade qu'Amurat trouva, l'an 1440, un rival qui sut le vaincre, le Hongrois Jean Hunyady. Ce dernier fit d'abord lever le siége d'Hermanstadt et attaqua l'armée turque avec succès. Vingt mille Turcs mordirent la poussière. A la bataille de Vatag, les Hongrois remportèrent également la victoire et prirent 200 drapeaux ottomans. L'année d'après, en 1443, une nouvelle croisade eut lieu contre la Porte.

Hongrois, Polonais, Serviens, Valaques et croisés Allemands composaient l'armée. Jean Hunyady envahit la Servie et poussa jusqu'à Nissa où il battit les Turcs. Dans une seconde bataille non moins décisive, livrée dans les plaines de Jalovaz, les Turcs furent encore défaits. Amurat étant forcé de soutenir, en même temps, une lutte sérieuse contre le prince de Caraman, se montra disposé à accepter des propositions de paix. En conséquence, cette dernière fut conclue à Szegedin, en juillet 1444; la Servie dut être restituée à son prince légitime et la Valachie resta sous le protectorat hongrois.

Amurat, après un règne très-agité de 23 ans, éprouvant le besoin de se reposer de ses fatigues, céda à son fils les rênes du gouvernement; mais, lorsqu' à quelque temps de là, Wladislas, roi de Pologne, rompit l'armistice, il ressaisit le pouvoir pour marcher contre les ennemis et châtier les parjures. Le 10 novembre 1444, les deux armées belligérantes, se rencontrèrent devant Varna et une victoire brillante paya Amurat de sa valeur. Le roi de Hongrie périt dans la mêlée et Jean Hunyady fut forcé de prendre la fuite. Le butin fut immense. Amurat déposa une seconde fois le pouvoir et remit de nouveau le gouvernement à son fils. Mais il ne tarda pas à s'apercevoir que ce dernier, âgé de 16 ans seulement, n'était pas encore assez fort pour supporter le fardeau de l'état. Il remonta donc pour la troisième fois sur le trône et jeta ses regards sur le midi de l'empire byzantin, le Péloponnèse et l'Albanie. Il se dirigea à la tête d'une armée vers la péninsule, força brillamment le passage de l'Isthme et alla s'emparer de Corinthe et de Patras. Au printemps de l'année suivante, le Sultan marcha contre l'Albanie, mais une invasion de Jean Hunyady en Servie, le rappela bientôt à la rencontre de ce dernier qu'il battit près de Kossova, le 18 octobre 1448. L'élite de la noblesse hongroise était tombée héroïquement, et le combat avait duré trois jours. Jean Hunyady se sauva pour la seconde fois par la fuite et fut remplacé par Skanderbeg non moins célèbre que lui et contre lequel Amurat marcha sans succès. Le Sultan se retira à Andrinople où il fut sollicité de prêter son concours à l'avénement au trône grec, de Constantin, ce qu'il fit. Quelque temps après, l'an 1450, il mourut et Mahomet II, son fils et successeur, monta définitivement sur

le trône. Pendant les trente années de son règne, Amurat avait fait beaucoup pour le pouvoir et la gloire de l'empire; on lui devait aussi de remarquables constructions parmi lesquelles les mosquées tenaient le premier rang et, enfin, un progrès notable dans l'organisation de l'armée, notamment pour le corps des Janissaires.

8. Mahomet II. — Siége et prise de Constantinople.

Mahomet II fut salué à Andrinople par les ambassadeurs de toutes les puissances avec lesquelles l'empire ottoman entretenait des relations amicales. Le Sultan renouvela tous les traités de paix, même celui avec le prince de Caraman, bien qu'il nourrit déjà la pensée de rompre bientôt la paix avec Byzance. Mais à quelques mois de-là, il donna l'ordre, aussi bien dans la Turquie d'Asie que dans la Turquie d'Europe, de réunir mille maçons, charpentiers et manoeuvres munis du matériel nécessaire, pour construire un château fort sur la côte européenne du Bosphore, à son embouchure même. Cette nouvelle jeta l'épouvante dans Constantinople et on prévit l'avenir. La construction de ce château fort fut commencée au printemps de 1452 et fut poussée avec une telle activité que Mahomet II put bientôt déclarer la guerre à l'empereur grec, sous un prétexte frivole. Constantin fit fermer les portes de la ville dans laquelle il avait fait entasser blé sur blé, depuis six mois. Le château fort fut achevé et garni de canons d'une grosseur énorme. Le commandant reçut l'ordre de laisser passer indistinctement les navires de toutes les nations, pourvu qu'ils payassent un tribut fixé.

Pour battre en brèche les murs de Constantinople qui promettaient une résistance sérieuse et longue, le Sultan fit fondre un canon d'un calibre fabuleux et tel qu'on n'en retrouve pas un second dans les annales de l'artillerie. Ce canon lançait des boulets en pierre de 12 empans de diamètre et du poids de 12 quintaux, et c'est à peine si cinquante couples de boeufs pouvaient le traîner d'un lieu à un autre; 700 hommes étaient affectés à son transport et à son service. Ce fut le premier vendredi après pâques, le 6 avril 1453, que Mohamet parut avec son armée devant Constantinople, „la mère du monde", comme l'appelaient les Turcs, et la

cerna. Le bombardement des murs et des portes fut fait par une artillerie gigantesque, et des mines furent creusées sous les remparts. Les forces du Sultan s'élevait à 250,000 hommes et sa flotte se composait de 420 navires de tous rangs. Le nombre des Grecs armés ne dépassait pas le chiffre de 5,000 hommes, lequel chiffre s'augmentait de celui de 3,000 étrangers, venus au secours de la capitale de l'empire. Quatorze vaisseaux, fournis par diverses puissances alliées, formaient toute la flotte. Le 15 avril un combat naval eut lieu devant Constantinople et les Turcs, en dépit de leur énorme supériorité numérique, le perdirent. C'est alors que Mahomet II conçut le hardi projet de faire passer ses vaisseaux sur la terre ferme. A cet effet, il fit poser sur le littoral des espèces de rails en planches enduits de graisse et, à la faveur d'une nuit noire, quatre-vingt navires, grands et petits, furent traînés dans le port où ils apparurent le lendemain matin au grand effroi des assiégés. Dès cet instant, la ville fut également attaquée du côté de la mer. Mahomet fit une dernière sommation, mais en vain; alors, il fixa l'assaut au 29 mai suivant et promit le pillage à ses troupes. La veille, l'Empereur se rendit encore à l'église de Ste. Sophie pour y recevoir les sacrements. L'assaut commença. Des feux grégeois descendirent du haut des murailles pareils à des flots enflammés et la résistance fut des plus acharnées, mais les Turcs parvinrent, enfin, à s'emparer d'une porte et prirent l'ennemi par derrière. La ville fut envahie et l'empereur Constantin périt héroïquement dans la mêlée. Les prisonniers, chargés de fer et après avoir subi les traitements les plus ignominieux, furent transportés dans les vaisseaux. Les églises furent profanées et dépouillées de leurs tabernacles, vases sacrés et autres richesses.

Mahomet II inaugura sa prise de possession de Constantinople par une prière d'action de grâce qu'il prononça du haut du maître-autel de Ste. Sophie et par laquelle il consacra cette église au nouveau culte. Trois jours après la conquête de Constantinople, la flotte turque s'éloigna chargée d'or, d'argent, de joyaux, de vêtements somptueux et de prisonniers.

SECONDE PARTIE.

HISTOIRE DE L'EMPIRE TURC

DEPUIS LA CONQUÊTE DE CONSTANTINOPLE JUSQU'À LA PAIX DE CARLOWITZ 1699.

1. Mahomet II. – le conquérant.

Vainqueur et maître de Constantinople, l'un des premiers soins de Mahomet fut de faire partir la flotte, qui, ainsi que nous venons de le dire, emportait dans ses flancs un riche butin. Le lendemain matin, il fit son entrée triomphale, célébra sa victoire et nomma un nouveau patriarche grec. Chez ce grand conquérant, l'art de la guerre était si étroitement lié au génie de l'homme d'état que, les armes encore à la main, il songeait déjà au moyen de conserver sa conquête par des institutions politiques. Il fit publiquement proclamer que tous les habitants, encore cachés, pouvaient sortir de leurs retraites sans crainte d'être inquiétés et que tous les fugitifs pouvaient retourner dans leurs maisons et s'y livrer, comme avant, au genre de vie qu'ils avaient coutume de mener.

Il ordonna, entr'autres choses, de choisir et d'installer, conformément à l'ordre et à l'usage anciens, un nouveau patriarche pour remplacer le défunt. Afin de repeupler la ville à demi déserte, il fit venir d'Asie de nombreux colons. A un an de là, Mahomet dirigea ses vues sur la Servie et écrivit tout simplement au prince servien, George, que cette principauté lui appartenait, à lui, le sultan, et qu'il allait en prendre possession. George se rendit en Hongrie pour y chercher du secours et Mahomet envahit ses états. Le peuple s'était jeté dans les forteresses; le Sultan les assiégea, tandis que sa ca-

valerie battait la campagne et faisait environ 50,000 prisonniers dont une partie fut envoyée à Constantinople pour la repeupler. La principale forteresse servienne, Ostrowitz, fut prise d'assaut et sa garnison faite prisonnière. Sur ces entrefaites, le prince George qui, aidé de Jean Hunyady, avait réuni une armée en Hongrie, accourut à la rencontre de Mahomet qui conclut la paix avec lui, moyennant un tribut annuel. Le Sultan, impatient de nouvelles conquêtes, avait en même temps donné l'ordre à sa flotte de prendre la mer et de s'emparer de plusieurs îles de l'Archipel. C'est ainsi qu'il réunit à l'empire turc, Lesbos, Lemnos, Chios et quelques autres. L'an 1456, Mahomet se remit en campagne à la tête d'une armée formidable et marcha de nouveau contre la Hongrie. Il parut devant Belgrade avec plus de 300 bouches à feu et fit canonner nuit et jour la vieille forteresse. Le grand lieutenant et gouverneur, à la fois, de l'empire, Jean Hunyady, réunit l'armée des croisés qui, sur l'appel du Pape, avait pris les armes et défit, pour commencer, la flotte turque sur le Danube. Mahomet s'était déjà emparé des foubourgs de Belgrade, lorsque les croisés donnant, son armée fut également culbutée et dut se retirer après avoir essuyé de grandes pertes. L'année suivante, le Sultan fit ravager toute la Servie par l'un de ses capitaines, tandis que lui-même entreprenait la campagne de Grèce. Le point important de cet empire était alors le Péloponnèse où deux princes, constamment en querelle, avaient encore une apparence de pouvoir et Mahomet profita des dissensions intérieures qui déchiraient le pays, pour l'envahir. Athènes était déjà tombée entre ses mains; les autres villes eurent le même sort et l'heureux conquérant se vit bientôt maître de la péninsule. Ainsi, en dix années, il se trouva avoir subjugué toute la Grèce, à l'exception de quelques ports vénitiens.

Mahomet dirigea, alors, son corps d'armée vers l'Asie pour y continuer ses conquêtes; après s'être emparé de Sinope, il marcha sur Trébizonde et l'ombre de cet ancien empire grec s'évanouit à son approche. De même que la puissance bizantine s'était éteinte dans le sang et dans l'ignominie, en Orient et en Occident, de même, l'empire grec fut détruit en Asie et en Europe par le „maître de deux mers et de deux parties du monde", ainsi que Mahomet s'intitulait depuis sa conquête de Constantinople.

A peine de retour de Trébizonde, le Sultan dut reprendre les armes pour aller châtier le Woiwode de Valachie, tyran cruel qu'il avait lui-même élevé à cette dignité. Toute la Valachie fut conquise et ravagée. Mahomet nomma un nouveau prince qui s'engagea à lui payer un tribut annuel de dix mille ducats. Le Sultan conquit aussi, la même année, (1462) l'île de Lesbos et l'année suivante, il marcha contre la Bosnie qui dut bientôt se rendre et devint une province turque. Mahomet combattit avec un égal bonheur le prince de Caraman en Asie, puis rentré dans ses états, il profita de la période de paix qui suivit ses dernières expéditions (période pendant laquelle, du moins, l'histoire ne mentionne, ni pays conquis, ni villes détruites, ni têtes coupées) pour augmenter ses forces maritimes et pour achever la construction du nouveau sérail de Constantinople. Ce sérail portait l'inscription suivante: „Dieu éternise la gloire du maitre! Dieu consolide sa construction! Dieu fortifie ses fondements!“ Mahomet n'avait pas d'ennemis plus opiniâtres que les Vénitiens, aussi résolut-il bientôt de les réduire et envoya-t-il une flotte devant Négrepont avec l'ordre de s'en emparer. Après un combat des plus meurtriers, cette île, riche et fertile entre les plus riches et les plus fertiles, tomba au pouvoir des Turcs. Mahomet employa l'année 1470 à continuer le cours de ses conquêtes en Asie. Pendant que l'empire ottoman étendait ses limites à l'ouest et au sud, jusqu'en Arménie et en Caramanie, gagnant toutes les batailles, s'emparant de toutes les forteresses, il n'avait pas moins de bonheur au nord et à l'est. Ses armes l'emportaient en Hongrie, en Croatie et ses légions victorieuses revenaient chargées de butin. La cavalerie turque ravagea la Croatie, la Styrie, la Carniole et la Carinthie et ces sortes de razzias se renouvelèrent régulièrement chaque année. En 1471 les cavaliers turcs mirent à feu et à sang toute la Croatie, enlevèrent le bétail et emmenèrent en esclavage, parqués comme des troupeaux, plus de 20,000 hommes. Le même sort fut réservé à la Carinthie et à la Carniole. Le nouveau prince de Moldavie s'étant refusé, en 1475, à payer le tribut annuel au Sultan, Soliman pacha envahit la principauté à la tête de 100,000 hommes, mais son armée perdit la bataille décisive qu'elle livra au prince Etienne, un très-petit nombre de Turcs seulement parvint à regagner l'empire et les châteaux forts sur le

Danube qui étaient tombés au pouvoir de Mahomet, furent de nouveau repris par leur maître légitime. Tandis que cette campagne malheureuse avait lieu, une flotte était armée à Constantinople, à destination de la mer d'Azow (Palus moeotis) où le Sultan projetait de s'emparer des châteaux forts que les Génois possédaient sur la côte et en Crimée. Caffa était l'entrepôt du commerce génois dans le Pont-Euxin. C'est sous les murs de cette ville, dont elle commença aussitôt le bombardement, que la flotte turque vint jeter l'ancre. Quarante mille prisonniers furent transportés à Constantinople, comme colons, et quatorze mille jeunes nobles génois furent incorporés dans les Janissaires. Le butin fut immense.

Après l'affaire de Caffa, Azow et quelques autres châteaux forts se rendirent sans combat. La Crimée, elle-même, se soumit bientôt. Le plus pressé pour Mahomet fut alors de courir en Moldavie afin d'y venger l'échec que son armée y avait subi. Le 26 juillet 1476, une bataille décisive, dans laquelle le Sultan commandait en personne, fut livrée et la victoire resta aux Turcs. La conquête la plus brillante des années suivantes fut celle de Scutari (1478) où Venise conclut la paix avec la Porte. Le dernier acte d'hostilité du Sultan, fut sa tentative de s'emparer de l'île de Rhodes, tentative qui échoua par suite d'une sorte de panique qui s'empara des Turcs, au moment où le gain de la bataille leur semblait assuré et où l'étendard du capitan-pacha venait d'être planté sur les remparts déjà escaladés. En 1481, l'insatiable conquérant se disposait encore à diriger une nouvelle expédition en Asie, lorsqu'il mourut subitement le 3 mai. — Mahomet a joué un rôle si important dans l'histoire du monde que nous croyons devoir lui consacrer quelques lignes encore. Le nom de conquérant que l'histoire ottomane lui décerne, avant tous les autres sultans, il le mérita également plus qu'aucun de ses successeurs, non seulement à cause de la prise de Constantinople, devenue la résidence des souverains turcs, mais encore, à cause de l'agrandissement qu'il donna à l'empire, à l'est, à l'ouest, au nord et au sud, c'est-à-dire de tous les côtés. Il conquit deux empires, quatorze royaumes et deux cents villes. On a beaucoup parlé de sa cruauté, mais l'histoire peut être impartiale, sans s'arrêter à ces on dit, pour porter un jugement sur sa cruauté barbare, sa volupté effrénée, sa générosité et ses institutions, ses méfaits et ses grandes qualités. Le fratricide, par lequel il inaugura son avénement au trône,

les têtes qu'il fit briser, les membres qu'il fit scier, les garnisons qu'il fit massacrer, les empereurs et les rois qu'il fit assassiner, tels que la famille impériale grecque de Trébizonde, le roi de Bosnie, les princes de Lesbos et d'Athènes, attestent suffisamment de sa soif de sang. L'élite de la noblesse des villes conquises, les jeunes enfants mâles de la noblesse vénitienne, grecque, génoise, servienne, valaque, furent condamnés au service de son antichambre dont la porte conduisait quelque fois au généralat et même à la dignité de prince, mais le plus souvent au supplice. C'est ainsi que de favoris Mahmoud-Pacha et Soliman-Pacha devinrent vizirs. Toute résistance aux désirs lubriques ou à la volonté quelconque du Sultan était un arrêt de mort; la noble fille d'Errizo, lors de la conquête de Négrepont et les fils du grand duc Wotaras, lors de la conquête de Constantinople, en furent un exemple terrible; il moururent victimes de leur foi et de leur vertu. Mahomet n'était pas seulement conquérant, il n'agrandit pas seulement son empire, mais encore il peupla ses villes; il n'était pas seulement destructeur d'églises et de cloîtres, mais il était en même temps fondateur de mosquées et d'écoles et on lui dut également des hopitaux et d'autres fondations pieuses; il n'était pas seulement vandale pour l'art et la culture grecs, mais il était aussi protecteur des savants ottomans; son éducation n'était pas seulement militaire mais encore lettrée. Bref, il y avait de tout chez cet homme aussi grand qu'étrange et place pour les plus mauvais instincts comme pour les plus beaux sentiments. Ce qui est plus concluant que tout ce que nous venons de dire pour prouver que Mahomet n'était pas seulement un grand conquérant, ce sont les monumens de la paix qu'il éleva, ses constructions diverses, ses fondations, ses institutions civiles et militaires, et enfin les oeuvres des savants et des poêtes de son époque.

Après la prise dé Constantinople, huit des principales églises de la métropole furent converties en mosquées et Mahomet en fit bâtir lui-même quatre autres. De ces douze mosquées, la plus remarquable est celle qui porte son nom, ou „mosquée du conquérant", à l'exception toutefois, de l'Aja-Sophia.

Passons à présent aux institutions de Mahomet qui servirent plus tard de base à l'état turc. Pour les Orientaux, l'état est une maison ou une tente parfaite et l'image qu'ils s'en font leur fait

trouver, pour les différentes branches de l'administration, des noms en harmonie avec elle. L'édifice social et politique repose sur les lois religieuses (Scheri), les us et les coutumes (Aadet), et les ordonnances d'un pouvoir absolu.

Ce qui frappe d'abord la vue dans une maison, c'est la porte. Or, de même que la porte est en petit l'image d'une maison, de même la Porte est l'expression particulière sous laquelle on désigne le gouvernement, expression qui doit encore son origine à l'habitude qu'avaient jadis les rois de régler les affaires de leurs peuples, devant la porte de leurs palais. Des corps de garde étaient autrefois placés devant la porte du palais et c'est à travers ces corps de garde, au nombre de sept, qu'on parvenait à la demeure des empereurs grecs. La porte ne représentait pas seulement l'image du gouvernement — comme Sublime Porte — mais encore, en particulier, celle de l'armée, dont les différentes armes furent appelées portes et dont le chiffre se composait de deux fois sept portes. La troisième signification figurée de la Porte n'a pas seulement trait à l'empire ou au gouvernement en général, mais, en particulier, à la cour et au harem qui s'appelle la maison ou la porte de la félicité (Dari), tandisque la porte du gouvernement s'appelle la Sublime Porte de l'empire ou du bonheur. L'empire est heureux et la cour bien-heureuse; à la porte de l'empire veillent les sentinelles de la porte et à la Sublime Porte commande le vizir. La porte du harem conduit au sanctuaire de la félicité, dans l'intérieur de la cour, dans les gynecées. A l'intérieur du palais est la chambre du trésor et dans la grande salle se trouve le sopha — le divan — sur lequel les hauts magistrats de l'empire prennent place. Enfin, les appartements intérieurs sont réservés à la maison de l'Empereur, tant privée qu'officielle. Le Canun, c'est-à-dire la loi fondamentale du conquérant, qui règle l'organisation de l'état et le rang des dignités impériales, fait reposer la répartition des charges de la cour et de l'état sur le principe du nombre quatre, choisi parceque quatre colonnes ou pilastres soutiennent la tente et qu'il avait d'ailleurs son origine dans le fait des quatre califs du prophète et dans celui des quatre compagnons d'armes d'Othman, fondateur de la dynastie.

Les bases de ce livre de lois de Mahomet — le Canunam

sont au nombre de trois. La première traite, en trois portes ou points principaux, de la hiérarchie des grands et des soutiens de l'empire; la seconde, des pratiques et cérémonies; la troisième, des amendes pour infractions et du revenu des charges. La première porte pénètre, s'il est permis de s'exprimer ainsi, dans le coeur de la hiérarchie d'état; les plus remarquables canuns de la seconde sont ceux des fêtes de Biram, de la table du Sultan, du sceau de l'empire et de la sureté de la succession au trône. Les fêtes du Biram sont les deux plus grandes fêtes du calendrier mahométan. De tous les canuns, leplus terrible est celui qui a trait à la sûreté de la succession au trône et qui fait du fratricide une loi de l'empire. Othman dit dans sa constitution d'état: „La plupart des légistes ont déclaré permis, pour la sûreté du repos du monde, que ceux de mes fils ou petit-fils qui seront appelés au pouvoir, puissent toujours faire exécuter leurs frères; qu'ils agissent en conséquence!" Othman, le fondateur de l'empire, avait donné, le premier, l'exemple des crimes de famille en faisant empaler son oncle; Bajazet, surnommé la foudre, en faisant mettre à mort son frère, lors de son avénement au trône, avait donné, le premier, l'exemple du fratricide. Leur successeur et descendant, Mahomet II, marcha sur leurs sanglantes traces, mais il ne se contenta pas d'exercer le fratricide, il voulut encore le rendre légitime et son exemple dut, à l'avenir, servir de loi.

Avec de semblables bases, tachées de sang, pour la succession au trône, la troisième porte ou partie du Canunam, concernant la régularisation du meurtre payé, n'a rien qui doive étonner; on fixait une certaine somme. C'était tant pour la mort, tant pour un oeil crevé, tant pour une simple lésion et ainsi de suite.

Comme nous l'avons déjà fait remarquer le nombre quatre est pour les Orientaux un nombre sacré. Il sert de base à la division des premiers emplois de l'état. Quatre colonnes supportent la tente; quatre anges, d'après le Koran, sont les soutiens du trône; quatre vents dirigent les régions aériennes, d'après les quatre points cardinaux du ciel; enfin, les moralistes grecs et asiates reconnaissent pour vertus capitales, les quatre mêmes vertus. Partant de ce principe, Mahomet choisit pour les quatre colonnes de l'empire, les Vizirs, le Kadiaskère, le Defterdare et les Nischandschis qui sont

en même temps les quatres colonnes du Divan. Les vizirs forment la première colonne de l'empire et le soutien du trône, d'où leur nom de porte-faix, parceque le fardeau de l'état repose sur leurs épaules. Le premier de ces quatre vizirs, le grand-vizir, est l'image vivante du Sultan, son chargé de pouvoir illimité, son représentant tout puissant, le centre et la cheville ouvrière du gouvernement. Depuis Mahomet II, l'expédition des affaires du Divan demeura exclusivement entre les mains des vizirs et nominativement du grand-vizir.

Nous parlerons plus loin des autres lois qui régissent la Porte, lorsque nous aurons achevé notre aperçu de l'histoire turque.

2. Bajazet II. — Sélim. — Soliman I. - le grand.

Sur l'ordre du grand vizir, la mort du sultan Mahomet fut cachée jusqu'à l'arrivée de son successeur à Constantinople. L'ainé des princes, Bajazet, était gouverneur en Amasie et à la nouvelle de la mort de son père il se mit en route pour la métropole. Il trouva la mer couverte de navires, sur lesquels les grands de l'empire et les chefs de l'armée venaient à sa rencontre pour le saluer. Mahomet avait introduit la coutume de marquer chaque avénement au trône par un présent aux Janissaires; Bajazet dut s'y soumettre.

La première prise d'armes du nouveau sultan fut la continuation de la guerre en Dalmatie et en Hongrie. Mais en 1484, Bajazet marcha sur la Moldavie à la tête d'une armée et y fit une brillante campagne. L'année suivante, les Turcs envahirent la Styrie, la Carinthie et la Carniole, où ils exercèrent des ravages sans nombre et des cruautés sans égales. Ce ne fut qu'en 1503 qu'un armistice aboutit entre la Hongrie, la Valachie, la Moldavie et l'Empire. Bajazet II eut un règne malheureux. Le 25 avril 1512 les Janissaires, les Spahis et le peuple de Constantinople se révoltèrent et, les vizirs à leur tête, se rendirent en masses serrées au sérail où le Sultan reçut ces derniers du haut de son trône et leur fit demander ce qu'ils voulaient. Ils s'écrièrent tous d'une commune voix: „Notre Padischa est vieux et malade, nous voulons le sultan Sélim.“

Douze mille Janissaires poussèrent un long cri de guerre et ne se turent que lorsque Bajazet eut prononcé ces mots: „J'abdique en

faveur de mon fils Sélim, Dieu le bénisse!“ Bajazet voulait se retirer à Démitoka pour y vivre dans la solitude, mais la mort le prit en route.

Sélim était cruel et pour cela, justement, aimé des Janissaires. Il avait un esprit très-entreprenant, était d'une nature emportée et d'une ardeur militaire infatigable. Son premier acte gouvernemental fut l'organisation du grand-vizirat et son second, le meurtre de ses frères et neveux. Son premier acte de guerre fut la campagne de Perse. L'an 1514, il remporta une victoire éclatante à Tauris; une révolte des Janissaires, coutumiers du fait, le força à revenir sur ses pas. La conquête la plus importante que fit Sélim et qu'il poursuivit jusqu'à son entier achèvement, fut celle d'Egypte. De retour dans ses états, il mourut en 1520, après un règne sanglant de huit années.

A Sélim succéda son fils, Soliman le grand. Le commencement de son règne fut marqué par une administration pleine de douceur; il rendit la liberté à 600 Egyptiens que son père, le sultan Sélim, avait arrachés à leur patrie pour les envoyer à Constantinople. Il entreprit, ensuite, une campagne en Hongrie et parvint à s'emparer de Belgrade, l'an 1521. Des lettres de victoire furent expédiées sur tous les points de l'empire. Soliman revint à Constantinople et s'occupa des affaires du gouvernement avec une infatigable activité; à quelque temps de-là, il tourna ses vues du côté de Rhodes dont la possession devenait de plus en plus indispensable à l'empire ottoman, depuis la conquête de l'Egypte; le 28 juillet 1522, Soliman aborda dans cette île, réputée invincible jusqu'alors, sous le feu d'une artillerie formidable. Les sept bastions de la ville étaient défendus par les chevaliers des ordres de huit nations chrétiennes. A plusieurs reprises les assiégeants furent repoussés avec perte, mais l'arrivée des Janissaires décida de la victoire, le 25 décembre 1523, et les fanfares ottomanes annoncèrent, du haut des tours, la conquête de l'île. Avec Rhodes, huit autres îles tombèrent au pouvoir des Turcs. La première conquête que fit Soliman après celle-ci fut celle de la Crimée, conquête non moins brillante. Depuis la prise de Belgrade, la Hongrie et la Croatie étaient toujours demeurées ouvertes aux invasions des Turcs. L'an 1524, Soliman entreprit une nouvelle expédition contre la Hongrie; le 28 août suivant

il remporta une brillante victoire près de Mohacs et parut le 10 septembre devant la capitale de la Hongrie, dont les clefs lui furent apportées par les magnats. Le pays fut mis à feu et à sang jusqu'à la ville de Raab, par les cavaliers turcs et environ 200,000 habitants périrent.

L'an 1528, Soliman après avoir reçu la première ambassade autrichienne, fit de nouveaux armements. Le 10 mai 1529, le Sultan se mit en marche à la tête de son armée, prit possession de Bude et les premiers escadrons de sa cavalerie légère arrivèrent sous les portes de Vienne, l'automne suivant. Le Sultan les suivit bientôt et établit son camp devant la capitale de l'empire. Le siége commença, mais sans succès et Soliman dut se retirer le 14 octobre, en se contentant d'avoir dévasté le pays. La levée du siége de Vienne fut le premier échec que subirent ses armes. Pour la première fois et en Allemagne, le flot envahisseur de la puissance ottomane s'était brisé, impuissant, sous les murs de Vienne.

L'année suivante (1530) pendant que les ambassadeurs autrichiens négociaient les bases de la paix à Constantinople, le combat s'engagea de nouveau en Hongrie. Au printemps de 1532, Soliman marcha de nouveau contre l'Allemagne et Charles-quint, à la tête d'une armée de 200,000 hommes. Au mois d'août, il établit son camp devant Guens dont il tenta vainement de s'emparer. L'armée dévastatrice traversa la Styrie et se fortifia sur les bords du Danube où vinrent la trouver les propositions de paix de l'Autriche; le 23 juin le Sultan accéda aux propositions de Charles-quint.

De retour dans ses états, Soliman porta ses armes contre la Perse; la victoire se rangea sous ses étentards et Bagdad tomba entre ses mains. Cette expédition fut suivie, en 1534, d'une autre, contre Venise. Soliman assiégea vainement Corfou, mais il fut plus heureux dans ses descentes dans les autres îles vénitiennes. L'expédition de Moldavie fut dirigée contre le prince Pierre Raresch, qui s'était attiré la colère du Sultan et malgré l'appui que le chan ou prince de Crimée prêta à celui-ci, Soliman prit Jassy. La capitale de la principauté, Suczava, se rendit et tous les trésors du Woiwode, ses caveaux remplis d'or et ses différents autres trésors, tombèrent entre les mains du vainqueur. Soliman convoqua les boyards et Etienne, frère de Raresch, fut nommé prince.

La puissance de Soliman était arrivée à son apogée et les exploits dont nous allons parler n'y contribuèrent pas faiblement. L'incorporation de la plus grande partie de la Hongrie dans l'empire ottomann et l'abandon, moyennant un tribut annuel, de la haute Hongrie à l'Autriche, fut la cause de perpétuelles luttes entre l'esprit civilisateur de ce royaume et la barbarie de la Porte. Pendant l'été de l'an 1541, Soliman marcha encore une fois contre la Hongrie et au mois d'août, il s'était déjà emparé de la ville de Bude; après de vaines négociations de paix, le Sultan retourna à Constantinople. Ce fut inutilement que le roi Ferdinand assiégea Pesth avec une armée de 80,000 hommes; Soliman revint au printemps suivant en Hongrie, s'empara d'abord de l'importante forteresse de Gran, sur sa route, puis de la vieille ville de Stuhlweissenbourg où étaient couronnés les rois et où il fit ériger une mosquée. L'année d'après, la guerre fut continuée avec succès, bien que sans la présence du Sultan, en Hongrie, en Slavonie et en Croatie. Wissegrade, ainsi que beaucoup de villes de la même importance, furent prises. Enfin, au mois de juin 1544, un traité de paix signé entre le Sultan et l'empereur Charles-quint, vint mettre un terme aux maux de la guerre. Cependant, cette trève ne fut pas de longue durée; les hostilités recommencèrent; une expédition contre la Perse fut de nouveau résolue par le Sultan et fut promptement terminée, mais, l'année suivante, la Transylvanie s'étant montrée infidèle, il fallut reprendre les armes. Lippa, malgré la défense des troupes auxiliaires, espagnoles, fut prise d'assaut; Temeswar eut le même sort, ainsi qu'un grand nombre de châteaux forts. Toutefois, pendant que les armées ottomanes reculaient en Hongrie les frontières de l'empire, les invasions de la Perse leur portaient atteinte en Asie. Au commencement de l'été 1553, le Sultan prit lui-même la direction de la guerre, qui aboutit, après deux années de combats acharnés, à une paix glorieuse. Les années suivantes apportèrent le repos et le calme à l'empire, mais ce calme et ce repos ne devaient pas être de longue durée, car la Hongrie força bientôt le Sultan à se remettre en campagne. En 1562, toutefois, après de pénibles et interminables négociations, la paix fut conclue avec l'Autriche. Soliman ne tarda pourtant pas à faire de nouveaux armements contre Malte, dont le siége n'amena aucun résultat décisif. En 1566, il se remit encore une fois en campagne contre la Hongrie, entra

bientôt en vainqueur à Semlin et entreprit le siége de Szigeth. C'est devant cette ville que la mort le prit subitement, le 6 septembre 1566. On cacha ce malheur pendant plusieurs semaines à l'armée et jusqu'à que son fils eût eu le temps de saisir les rênes de l'état. En même temps que ses victoires et sa puissance valurent à Soliman le surnom de glorieux et de grand, ses changements dans la constitution de l'état lui méritèrent du peuple celui de Canouni ou législateur. Sélim II lui succéda. Aussitôt son avénement au trône, il quitta la métropole pour voler à la tête de l'armée. En 1568, il conclut la paix avec l'empereur Maximilien et dirigea ses armes contre l'Arabie où il fit d'importantes conquêtes.

La puissance ottomane avait atteint à son apogée, à partir de ce moment, l'histoire n'a plus qu'à enrégistrer les événements qui marquèrent sa décadence. Sélim prit l'île de Chypre, en 1571, pendant sa guerre contre Venise, mais il eut la douleur de voir détruire la plus grande partie de sa flotte dans le combat naval de Lépante. Son expédition contre Tunis qu'il força de se rendre, le consola de ce dernier revers. Il mourut l'année suivante, après avoir restauré la paix. Amurat III lui succéda et se laissa dominer par les femmes et par le grand-vizir. N'ayant pas prêté l'oreille aux plaintes réitérées de l'Autriche au sujet des violations de territoire, les hostilités recommencèrent, mais furent de courte durée. Pendant le règne d'Amurat, la démoralisation devint de plus en plus grande. La corruption et la vénalité des employés, le désordre dans l'armée et la démonétisation de l'argent furent les fruits de cette époque et amenèrent la dissention au sein du divan lui-même. Les spahis se révoltèrent même, ouvertement, contre le Sultan et pour faire cesser le mécontentement de l'armée, on eut recours au triste moyen de la guerre. Ce fut d'abord contre la Pologne qu'on marcha, prenant pour prétexte son refus de payer le tribut. La guerre ne tarda pas à se rallumer en Bosnie et en Hongrie, mais les étendards turcs avaient cessé de porter la victoire dans leurs plis et l'armée impériale dut rétrograder. Amurat, prince faible et souvent cruel, mourut l'an 1595. Sous son règne, l'empire ottoman possédait encore quarante pachalics et quatre grands pays étaient ses tributaires; de ces pachalics huit étaient en Europe et en Hongrie, la Bosnie, Sémendrie, la Romélie, Caffa, Temeswar, Candie et

l'Archipel, auquel appartenaient encore Morée, Lépante et Nicomédie. En Afrique, le nombre des pachalics se montait à quatre. C'étaient l'Egypte, Alger, Tunis et Tripolis; en Asie, il atteignait le chiffre de vingt huit. Les quatre pays tributaires étaient la Moldavie, la Valachie, la Transylvanie et Raguse.

La mort d'Amurat fut également cachée à Constantinople, selon l'usage établi, mais ce fut la dernière fois qu'on recourut à ce stratagème, car Amurat fut le dernier prince qui monta sur le trône après avoir vécu loin de la capitale jusqu'à son avénement; à partir de lui, tous les héritiers de la couronne demeurèrent enfermés dans des cages obscures et ne virent le jour qu'au moment où ils furent appelés à monter sur le trône. C'est dans cette coutume contre nature, qu'il faut voir la cause principale de la ruine de l'empire. Des cent deux enfants d'Amurat, vingt-sept filles et vingt fils avaient survécu à leur père. De ces vingt fils, dix-neuf furent tués, conformément à la loi de succession.

Mahomet III monta sur le trône encore tout fumant du sang de ses frères. Le soulèvement des Janissaires occasionna leur envoi sur les bords du Danube. Gran fut arrachée aux Turcs qui de cet instant ne marchèrent que de désastre en désastre; la seule conquête qu'ils firent, fut celle d'Erlau, en 1596, mais elle fut bientôt suivie d'une défaite complète par les Allemands. Mahomet III régna au milieu de continuelles prises d'armes jusqu'à l'année 1603, époque de sa mort. Son fils aîné, Ahmed I, lui succéda. En 1606, il mit un terme à la guerre qui désolait l'Europe, en signant un traité de paix à Sitvatorok. Cette paix fut le premier signe, annonçant que le joug turc était brisé. L'an 1617, le sultan Ahmed mourait déjà et son fils et successeur, Mustapha, montait sur le trône.

3. Les sultans Mustapha I. – Othman II. – Mustapha II. etc.

Mustapha était à peine ceint des insignes du pouvoir, lorsque la nouvelle de son imbécillité se répandit et amena une révolution du palais à la suite de laquelle il fut dépossédé et enfermé. Othman II, encore enfant, fut porté au trône Lorsqu'il eut atteint l'âge viril, il entreprit la conquête de la Pologne et se rendit lui-

même sur le théâtre de la guerre, mais sans obtenir de résultats importants; cet espèce d'insuccès des armes turques augmenta encore le mécontentement qui n'avait déjà que trop gagné toutes les classes de la nation. Les soldats détestaient le Sultan, à cause de son avarice, et se soulevèrent en 1622. Othman fut renversé et exécuté, c'était le premier meurtre de ce genre qui ensanglantait le trône ottoman. Mustapha II lui succéda mais on s'aperçut bientôt qu'il était imbécille. Les tumultes militaires devinrent à l'ordre du jour à Constantinople et hâtèrent de plus en plus la décadence de l'empire. Mustapha mort, Amurat IV, alors âgé de douze ans, monta sur le trône en 1623 et sous la tutelle de sa mère, femme d'une grande énergie et d'une âme virile. Son gouvernement commença sous de tristes auspices; les rebellions de l'armée étaient générales, la guerre civile partout et le trésor vide. L'Asie était en flammes, la Perse s'était révoltée et Bagdad, le rempart le plus fort de l'empire en Orient, venait d'échapper à la Porte. Arrêter le mal et éteindre l'incendie était difficile. Enfin les Ottomans subissaient en Crimée des pertes considérables et des hordes cosaques dévastaient la frontière européenne de l'Empire. Aussi, l'histoire intérieure de l'empire ne nous offre-t-elle à partir de ce moment que des récits de révoltes, de destitutions de vizirs et d'exécutions. Lorsqu'il eut atteint sa vingtième année, Amurat IV, devenu indépendant, gouverna lui-même en tyran cruel et mit les meurtres à l'ordre du jour. En 1635, il résolut de marcher lui-même contre la Perse. Il débuta, dans sa sanglante expédition, par la prise d'Erzéroum; Erivan se rendit, Tébris fut saccagée et partout des exécutions signalèrent le passage du Sultan. Amurat rentra victorieux dans ses états, mais quelques années plus tard, il dut porter de nouveau les armes contre la Perse. Bagdad fut prise d'assaut et un horrible massacre des habitants y eut lieu. L'an 1640, la mort frappa ce fléau des peuples. Jamais prince sanguinaire ne fut plus atrocement avide de vengeance et de carnage qu'Amurat IV.

Ibrahim, libertin et dissolu, monta sur le trône en qualité de Sultan. Son règne fut insignifiant. Une guerre avec Venise lui valut pourtant la conquête de l'île de Crête. En 1648 une conjuration des Janissaires et des Ulémas le renversa et l'envoya, en

prison d'abord, puis à la mort. Mahomet IV, âgé de sept ans, le remplaça. Les intrigues au sein du palais, les rebellions dans celui de l'armée ne cessèrent plus. Les exils et les exécutions parmi les grands de l'empire alternaient et l'influence des femmes du sérail gagnait chaque jour du terrain, tandis que les côtes de la mer étaient pillées par les cosaques et que les îles de Lesbos et de Ténédos s'arrachaient au joug turc. Les choses en étaient là, lorsqu'apparut enfin, pour grand-vizir, un homme doué d'une énergie rare et d'une sagesse profonde, qui arrêta, pour un instant, l'empire sur la pente de sa ruine. Cet homme s'appelait Mahomet Köprili. Il ferma l'ère sanglante, pleine de crimes, de lâchetés et d'horreur de cette époque de l'histoire ottomane et une nouvelle restauration de la force gouvernementale, restauration malheureusement sanglante elle-même, lui succéda. La victoire sembla revenir aux étendards ottomans. Lesbos et Ténédos furent reconquises et les opérations de l'armée turque en Transylvanie n'eurent pas des résultats moins heureux. C'est encore sous l'administration de Köprili que les deux châteaux forts des Dardanelles furent rebâtis et fortifiés. D'autres travaux de défense furent également exécutés sur les frontières. Köprili mourut en 1663. Contemporain de Richelieu, il exerça comme celui-ci un empire absolu sur son souverain, il remplit le trésor impérial épuisé par les prodigalités des règnes précédents et gouverna avec sagesse, mais il se défit avec une cruauté froide et systématique de tous ceux qui lui portaient ombrage. Le nombre de ses victimes ne se serait pas élevé à moins de trente-six mille. Ahmet Köprili lui succéda en qualité de grand-vizir et gouverna également pour le Sultan. Son premier acte fut de décider la reprise des hostilités en Hongrie, les négociations avec l'Autriche n'ayant pas abouti. Au mois d'août 1663, l'armée turque occupa Neuhäusel et les hostilités, suspendues par de nouvelles négociations, furent rouvertes au commencement de l'été 1664. Le combat s'engagea sur les bords de la Raab et les Autrichiens repoussèrent l'armée turque; mais ce ne fut là que le prélude de plus grands désastres pour cette dernière; en effet, elle éprouva une déroute si complète à l'affaire de Saint-Gothard que le grand-vizir dut signer, à Vasvar, l'acceptation d'une paix onéreuse et qui ne fut cependant rompue qu'en 1667, époque de l'expédition de Crète. Candie ne se rendit qu'après deux ans de siége.

Le sultan Mahomet avait fixé depuis dix ans sa résidence à Andrinople, mais après la mort de Köprili, l'an 1676, il revint à Constantinople.

Des difficultés survinrent, ensuite, qui nécessitèrent une prise d'armes contre la Russie; l'armée turque remonta le Dniester, en 1678, à la rencontre des Russes. Les Turcs perdirent la première bataille, mais, peu de jours après, ils reprirent l'avantage et Cehryn, le point disputé, resta en leur pouvoir. Ce ne fut qu'en 1681 que la paix fut conclue à Radzin. En Hongrie, Tököli s'était placé à la tête des rebelles contre l'Autriche et s'était proclamé roi de Hongrie. La Porte se déclara en sa faveur et Vienne dut encore une fois revoir les Turcs. Le départ de l'armée eut lieu en 1683. Les Turcs traversèrent la Hongrie victorieux, incendièrent et pillèrent Raab. Les Tartares mirent tout à feu et à sang sur leur passage et le 14 juillet 1683, Kara-Mustapha, à la tête de 200,000 hommes établit son camp devant Vienne. Le gouverneur de Vienne, le comte Stahremberg, fit brûler les faubourgs de la ville; les Turcs ouvrirent des tranchées, le siége commença et l'assaut de la ville eut lieu, mais sans amener de résultat décisif. Sur ces entrefaites l'armée des puissances alliées de la chrétienté, sous le commandement de Sobiesky, parut à son tour sous les murs de Vienne. Le 12 septembre, les Turcs furent attaqués sur toutes leurs lignes et défaits après une journée des plus sanglantes. Vienne était débloquée. L'armée ottomane se retira avec des pertes considérables et fort inquiétée dans son mouvement rétrograde par les poursuites de l'ennemi. Dans les divers combats qu'elle eut à livrer sur sa route, elle fut encore battue et elle perdit Gran et Parkany. Lorsque la nouvelle de ces désastres arriva à Constantinople le grand-maître du palais reçut l'ordre de se rendre à Belgrade pour en rapporter la tête du grand-vizir. Les Turcs continuèrent à éprouver la même mauvaise fortune dans les incessantes luttes qu'ils eurent à soutenir. Waizen tomba, Ofen se rendit et Neuhäusel repassa aux mains de ses anciens souverains. L'année suivante, (1686) le grand-vizir Soliman Pacha se remit cependant en campagne contre la Hongrie.

Le résultat le plus important de cette campagne fut le siége et la prise d'Ofen, ce rempart des Turcs contre la chrétienté. Près-

que toutes les nations chrétiennes de l'Europe prirent une part active à ce siége, au moyen des chevaliers qu'elles envoyèrent grossir l'armée de l'empereur d'Autriche, armée forte d'environ 90,000 hommes, tandis que la garnison turque qui occupait la ville atteignait à peine au chiffre de seize mille. Le siége commença le 18 juin 1686; à différentes reprises l'assaut fut tenté, mais toujours vainement, car les Turcs, sachant que le grand-vizir accourait à leur secours et qu'il devait être proche, tenaient bon et se défendaient avec un courage héroïque: il ne s'agissait pour eux que de gagner du temps. Enfin, le grand-vizir arriva, mais sa tentative de faire entrer des troupes fraîches dans la place ne réussit que très-imparfaitement. Le 2 septembre, l'armée impériale entreprit l'assaut général de la ville et après un combat des plus sanglants et des plus acharnés, ce bastion avancé de l'Islamisme tomba au pouvoir de la Chrétienté. La prise d'Ofen fut suivie de la reddition volontaire d'une foule de châteaux forts. L'année suivante, la campagne fut ouverte sur la Drave et l'armée turque essuya une défaite désastreuse à Mohacs. Cette nouvelle produisit à Constantinople un effet d'autant plus déplorable que la situation y était d'avantage tendue par suite de la grande cherté des vivres et de la pénurie générale. Plusieurs châteaux forts slavons et croates imitèrent l'exemple déjà donné et se rendirent aux impériaux. Le plus grand mécontentement régnait dans l'armée ottomane et à son retour Soliman-Pacha fut décapité pour satisfaire aux exigences des rebelles dont les bonnes grâces étaient à ce prix. Le 8 mai 1687, on remit à la Porte une pétition tendant à lui faire déposer le Sultan. Dans l'assemblée des Ulémas on dit ouvertement „que le Padischah ne se livrait qu'à la chasse tandis que l'ennemi foulait de tous côtés le sol de l'empire et qu'il avait éloigné les seuls hommes qui auraient été capables de parer à ce malheur. Peut-il bien rester encore un doute, ajoutait-on, sur le droit de déposer un semblable monarque, si peu à la hauteur des événements?“ La réponse à cette question fut la déposition et l'emprisonnement de Mahomet IV. Soliman II fut appelé sur le trône et les dons qui suivirent son avénement firent, un instant, taire l'armée; mais le calme ne fut pas de longue durée et une nouvelle révolte éclata bientôt à Constantinople, alors que les difficultés extérieures étaient

déjà si grandes, que Belgrade (1688) retombait entre les mains de l'ennemi et qu'une défaite de l'armée turque n'en attendait pas une autre. Une ambassade fut envoyée à Vienne pour traiter de la paix mais sa mission resta sans succès. L'année suivante, un nouveau corps d'expédition, traversant la Bosnie, se dirigea sur la Hongrie et ne réussit pas mieux que l'ambassade. La Porte n'avait décidé ment pas plus de bonheur dans ses tentatives armées que dans ses essais de transactions pacifiques. Le Divan prit alors la résolution de suspendre le grand-vizir en fonction et de le remplacer par Mustapha Köprili. Le 18 mai 1690, ce dernier recommença la campagne manquée et au mois d'août suivant ses premiers escadrons, victorieux, arrivaient sous les murs de Belgrade qui fut reprise. Un an après, le sultan Soliman mourut et son frère Ahmet le remplaça sur le trône. Le grand-vizir remarcha encore une fois sur Belgrade, mais il fut complètement défait à Peterwardein par le margrave Louis de Bade et périt lui-même dans la mêlée. Les campagnes suivantes ne furent guère plus heureuses; à l'intérieur de l'empire, dans les provinces, l'agitation devenait de jour en jour plus sérieuse et Ahmet mourut en 1695 sans avoir pu rien changer à cette situation désastreuse. Mustapha II lui succéda. A peine arrivé au trône, le jeune Sultan ordonna une nouvelle expédition et en fit pousser les préparatifs avec une grande activité. Les hostilités s'ouvrirent bientôt. Lippa fut prise et l'armée victorieuse s'avança jusque sous Temesvar. En même temps, les armes ottomanes obtenaient des succès maritimes importants, contre les Vénitiens d'abord et contre les Russes, ensuite, qui durent lever le siége d'Azow. Les préparatifs de guerre n'en continuèrent qu'avec plus d'ardeur et l'année suivante, au mois d'avril 1696, le Sultan se remit en marche; vers le milieu de l'été, il campa sur les bords de la Témès. L'expédition fut continuée en 1697 sous le commandement du grand-vizir et le 9 septembre les hostilités recommencèrent à Zenta sur la Theiss. Le prince Eugène et l'électeur de Saxe, Frédéric Auguste, remportèrent une victoire éclatante sur les Turcs, dont la déroute fut complète et la perte en hommes considérable. Le grand-vizir et un autre vizir étaient restés sur le champ de bataille. Le camp tout entier des Turcs, avec ses nombreux canons, ses 900 chariots et ses 6,000 chameaux, tomba entre les mains des vainqueurs.

Cette désastreuse défaite força à songer à la paix; des négociations furent renouées à Vienne, d'un côté par la Russie, l'Autriche, Venise et la Pologne, de l'autre par la Porte. Un congrès eut lieu en 1698 pour arrêter les bases d'une paix durable. Aux termes du traité, la Transylvanie et la Hongrie, à l'exception du banat de Temesvar, retournèrent sous l'administration autrichienne; la Russie reçut la ville d'Azow et un territoire de dix lieues; l'Ukraine et la Podolie échurent à la Pologne et Venise eut pour sa part toute l'île de Morée jusqu'à l'isthme de Corinthe et la Dalmatie. La paix de Carlowitz, célèbre depuis sous ce nom, fut signée sur ces bases au mois de janvier 1699. Considérée à un point de vue plus élevé que celui de la conquête territoriale, cette paix fut d'autant plus remarquable que c'était la première fois que l'intervention des puissances européennes, sous la forme de médiation dans l'interêt commun, était reconnue comme appartenant au domaine du droit des gens. La Hongrie et la Transylvanie avaient subi 170 ans le joug ottoman. paix de Carlowitz fut la preuve la plus évidente de la décadence de l'empire turc.

TROISIÈME PARTIE.

HISTOIRE DE L'EMPIRE TURC

DEPUIS LA PAIX DE CARLOWITZ JUSQU'À NOS JOURS.

1. De la paix de Carlowitz jusqu'à Mohmoud I.

La fin du XVIIème siècle, qui fut marquée par la paix de Carlowitz, fait époque dans les annales ottomanes. Son histoire commence à devenir humaine et ne respire plus l'esprit de cruauté raffinée qui l'avait animée jusque là. Par deux fois, il est vrai, le trône fut renversé à la suite de révoltes, mais ni l'un ni l'autre des deux Sultans déposés ne furent tués; plusieurs guerres meurtrières ensanglantèrent encore cette ère nouvelle mais la nuit sombre de la barbarie s'éteignait de plus en plus et les actes de cruauté affreuse des temps passés, tels que ceux commis par le tyran Amurat IV et l'anarchie militaire sous Mahomet IV, tels encore que l'assassinat politique de Köprili, l'aîné, ne se renouvelèrent plus. La rude et froide écorce de la nature turque s'adoucit, du moins à l'épiderme, au contact bienfaisant des Européens, elle aspira à des moeurs plus douces et avec l'introduction de l'imprimerie dans l'empire, une nouvelle vie commença pour les ottomans. Si les colonnes fondamentales de l'édifice du droit d'état Ottoman, l'organisation de l'armée d'après le système d'Orkhan (voir page 8) et le canuname de Mahomet subsistaient toujours, dumoins, à partir de cet instant, quelques travaux extérieurs furent-ils ajoutés à cet édifice et l'histoire enrégistrat-elle des changements opérés et des dispositions organisatrices prises à l'intérieur, ce dont il n'avait encore jamais été question.

Il y a une grande différence entre la manière dont le mahométan traite les chrétiens chez lui et dont il est traité dans les pays chrétiens. La Russie, par exemple, compte 5,000,000 de sujets mahométans et l'Angleterre à peu près le double aux Indes; les empires d'Astracan et de la Crimée ont été incorporés à celui de Pierre le grand et les restes des souverains de la Crimée et de l'Astracan reposent en paix les uns à côte des autres, dans le Kremlin, à Moscou, de même qu'à Londres, dans le musée de la compagnie des Indes, les couronnes de Tippou-Saeb et de Ceylan. En Turquie rien de semblable n'a et ne pourrait avoir lieu. L'extrême intolérance de l'Islamisme ressort d'une manière flagrante de ses lois aussi bien que de l'administration des différentes dynasties qui le professent. L'histoire des chrétiens qui leur sont soumis ne nous offre que le spectacle de la tyrannie la plus implacable ou de l'esclavage le plus dur.

Avant d'aller plus avant dans les récits animés de l'histoire, jetons un coup d'oeil sur la répartition du pouvoir gouvernemental d'alors et sur ceux qui y prenaient part.

À la tête des affaires était, comme grand-vizir, le quatrième Köprili qui avait grandi sous le grand-vizirat de son oncle, s'était trouvé avec Kara-Mustapha sous les remparts de Vienne, avait commandé la forteresse des Dardanelles, avait été à Belgrade et avait, enfin, vivement déconseillé l'expédition désastreuse de Temeswar. C'était un homme libéral, d'un grand courage, ami des sciences et des arts et poête lui-même. Le premier après Köprili, par l'intelligence aussi bien que par l'esprit, était le reis-effendi Rami, qui, en cette qualité, avait été envoyé à Carlowitz, chargé de pleins pouvoirs, pour y discuter et y signer le traité de paix.

Six mois s'étaient écoulés depuis la signature de ce traité et le moment était venu où les ambassadeurs d'Autriche, de Pologne, de Venise et de Russie devaient enfin arriver pour l'échange des ratifications. Vers la fin d'août, leur entrée eut lieu conformément au cérémonial usité. Avant le lever du soleil, les émirs et les vizirs, les colonnes du divan et les fonctionnaires de la chancellerie de la chambre, se rassemblèrent à la porte du sérail où le Sultan monta à cheval. Le mufti, les deux grands juges de la nation, le chef des parents du Prophète et les Ulémas parurent. Le grand-

vizir, ainsi que tous les autres fonctionnaires de l'empire, était en grand costume. Les Spahis et Janissaires portant l'étendard impérial, ouvrirent la marche. Le nombre considérable d'ambassadeurs que le traité de paix avait amené à Constantinople attira alors toute l'attention de la Porte et de la capitale. L'évacuation de Cécora, Soroka et Camiénic, en Moldavie, avait eu lieu selon les engagements pris; 764 chariots à quatre et à six chevaux rapportèrent 270 canons, dont 148 de bronze et 122 en fer, 23 obusiers et tout le reste du matériel de guerre. En même temps, l'ambassadeur Ibrahim-Pacha partit pour Vienne, accompagné d'une suite nombreuse. Il fut chargé d'offrir à l'Empereur une riche tente avec montants garnis de pommes d'or et doublée de satin bariolé sur lequel étaient brodées des fleurs aux vives couleurs. Mais ce n'était pas tout. Il devait encore prier sa Majesté catholique d'accepter une aigrette garnie de 52 diamants; un harnachement complet de cheval, enrichi de 521 diamants et de 38 rubis, se composant d'une double chaîne d'or servant de bride; d'une paire d'étriers d'or, ornés de 128 brillants et de 204 rubis; d'une housse brodée d'or et de perles dont les glans étaient en perles fines; enfin, une massue étincelante de rubis et d'émeraudes ainsi qu'une foule d'autres objets précieux. L'ambassadeur impérial, le comte Oettingen, arriva bientôt à son tour à Constantinople, et fit son entrée en grande pompe, accompagné d'une suite brillante et chargé de magnifiques présents pour le Sultan.

Köprili, pour couper court au mal qui dévorait son pays, s'attaqua directement aux causes qui avaient amené la décadence de l'Empire, le relâchement des moeurs et l'absence de tout ordre, de toute discipline. Les sages mesures qu'il adopta, portèrent sur les finances et sur les fondations pieuses, aussi bien que sur la flotte et l'armée et s'étendirent aux chrétiens comme aux mahométans. Le premier acte de son administration, après le traité de paix, fut un acte en faveur des chrétiens de la Servie et du Banat auxquels il accorda la remise de l'impôt personnel pour l'année courante. Une inspection sévère des Janissaires fut ordonnée. La flotte reçut une nouvelle organisation et les forteresses de la frontière, Belgrade, Temesvar et Nissa furent remises en état de défense. Malgré cette activité intelligente et à laquelle l'Empire dut de si bons résultats, Köprili

fut remplacé et mourut bientôt. Son successeur, Rami, la colonne de la paix, convaincu, comme Köprili, de la nécessité d'introduire de nombreuses réformes dans l'administration du pays, se livra à une étude approfondie de ses rouages. Mais Rami ne fut guère plus heureux que son prédécesseur, celui-ci s'était attiré la disgrâce du Sultan et il devait, lui, encourir le mécontentement des Janissaires, résultat inévitable de quelques unes des mesures qu'il s'était vu forcé de prendre. Des troubles partiels furent bientôt suivis de révoltes ouvertes et aboutirent au renversement de Mustapha II qui fut remplacé par Ahmet III, l'an 1703.

Ahmet monta sur le trône dans toute la force de l'âge. Le lendemain de son avénement, lorsqu'il se rendit à cheval à la mosquée, le peuple lui demanda la tête du mufti et il dut la lui accorder. Mais il sentit bien vite que pour se maintenir sur le trône il fallait dompter la sédition et que pour dompter la sédition, il était nécessaire d'en finir avec ses chefs et, de cet instant, leur perte fut résolue et commença.

En 1708, après la bataille de Pultava, Charles XII, roi de Suède, entra sur le territoire de l'empire ottoman. Le bon accueil qu'il y trouva l'engagea à demander au Sultan de se joindre à lui, contre son redoutable ennemi, Pierre le grand. Grâce à ses nombreuses et sourdes menées, non moins qu'à l'éloignement du grand-vizir, il parvint à faire déclarer la guerre à la Pologne et au Czar par la Porte ottomane (1710). Pierre le grand avait déjà atteint Jassy, quand il fut cerné par les Turcs; l'Impératrice qui sut habilement faire accepter au grand-vizir tous les bijoux qui se trouvaient au camp russe, obtint une armistice qui valut à la Porte la restitution d'Azow, en même temps qu'elle sauva le Czar du danger immédiat et certain qu'il avait couru. Le Sultan pria alors instamment Charles XII de quitter ses états, mais celui-ci s'y refusa et resta à Bender où les Turcs, usant de rigueur, finirent par le prendre et par le mettre en prison.

L'an 1715, le grand-vizir décida de reconquérir Morée sur les Vénitiens; à cet effet des forces considérables furent réunies et l'attaque réussit. Ce succès attira l'attention de l'empereur Charles VI, qui déclara la guerre à la Porte. Le prince Eugène se mit bientôt en marche, rencontra le grand-vizir à Peterwardein

et tailla son armée en pièces. Temesvar et le Banat tout entier tombèrent ensuite entre ses mains. Il s'avança alors sur la forteresse de Belgrade. Mais le grand-vizir, qui était parvenu à réunir 150,000 hommes, accourut sous les murs de la ville pour la débloquer et cerna l'armée impériale. La bataille eut lieu le 16 août 1717; elle fut terrible et, après une résistance des plus acharnée, les Turcs durent se retirer et Belgrade se rendre. Les Impériaux firent un butin immense: 131 canons de bronze, 35 mortiers, 20,000 boulets, 30,000 grenates et 600 barils de poudre tombèrent en leur pouvoir.

La Porte, forcée de reconnaître sa faiblesse, accepta les propositions de médiation que lui firent les puissances maritimes et quelques semaines après, la paix était conclue à Passarowitz: la Porte avait cédé à l'Empereur, pour une durée de 26 années, toutes les conquêtes récentes qu'elle avait faites. Cette paix eut pour résultat d'établir des rapports de plus en plus suivis entre la sublime Porte et les puissances chrétiennes de l'Europe. Un ambassadeur turc se rendit à Paris et un chargé d'affaires prussien fut envoyé à Constantinople. La Turquie ne renonça pas pour cela complétement à la guerre; elle porta ses armes en Perse où elle fit quelques conquêtes qu'elle céda plus tard, (1724) en partie, à la Russie. L'an 1730, l'empire ottoman fut de nouveau troublé à l'intérieur par une révolte des Janissaires. Le Sultan, Ahmet III, fut renversé et Mahmoud I lui succéda. Ahmet, pendant un règne de 27 ans, s'était montré prince sage, ferme et illustre. Trois traités de paix rendirent à l'empire, sous son gouvernement, Morée, Azow et quelques provinces perses, qui le dédommagèrent des pertes que lui avait fait essuyer la guerre.

Le sultan Mahmoud réprima tout d'abord les désordres intérieurs et continua la guerre avec la Perse. Ce ne fut qu'en 1736 qu'une paix assez peu favorable à la Porte fut signée mais en même temps, cette dernière puissance s'engageait de nouveau dans une guerre avec la Russie et l'Autriche. Les Impériaux envahirent la Valachie en 1737 occupèrent la ville de Nissa. Les Turcs accoururent, attaquèrent avec succès les forces ennemies et reprirent Nissa. L'armée ottomane passa en suite en Transylvanie où ses opérations n'eurent pas moins de bonheur. C'était encore une fois à Belgrade

que les destins de la campagne devaient se décider et ils le firent en faveur des Turcs. Une paix glorieuse pour la Porte fut signée dans cette ville au mois d'août 1738 et les frontières qu'elle donna à l'empire ottoman, du côté de l'Autriche, sont, à de légères modifications près, celles qui existent encore aujourd'hui. Le gouvernement du Sultan Mahmoud, à partir de ce moment jusqu'à sa mort qui arriva en 1754, demeura en paix avec les autres puissances, du moins avec celles de la chrétienté. Othman III monta sur le trône. Le règne du sultan Mahmoud fut, en somme, un règne heureux et son gouvernement ne se fit pas moins remarquer par la douceur qu'il déploya que par les résultats magnifiques qu'il obtint à la paix de Belgrade. Ce règne fut de plus celui de la période la plus brillante de la diplomatie ottomane. En effet, les nombreuses ambassades et négociations qui eurent lieu sous le sultan Mahmoud contribuèrent, pour leur bonne part, à donner à l'Empire de bonnes frontières.

Othman avait passé plus d'un demi-siècle enfermé dans la prison des princes, lorsqu'il fut appelé au trône; il gouverna peu de temps et sans rien faire d'important; dès l'année 1756, il mourut. Mustapha III lui succéda. L'événement capital de son règne fut sa guerre si désastreuse avec la Russie. En 1768, la Porte, malgré les remontrances de quelques états amis, déclara la guerre à cette dernière puissance, au sujet de la Pologne et de l'agression dont elle était victime. À la fin du mois de janvier 1769, la procession de l'étendard sacré du Prophète eut lieu, procession qui, ainsi qu'on le sait, a pour but et résultat de réveiller le vieux fanatisme musulman. L'ambassadeur de Russie, Monsieur d'Obreskow, avait été enfermé dans le château des sept tours. L'impératrice Catherine envoya deux puissantes armées à la rencontre de celle des Turcs. Galitzin envahit la Moldavie à la tête de l'une d'elles. La Porte, fort inquiétée d'un autre côté par l'arrivée de la flotte russe qui parut devant Morée en 1770 et chercha à s'en emparer, fut malheureuse dans presque toutes ses opérations. La Crimée fut conquise par les Russes et le Sultan mourut pendant la guerre. Son fils Abdoul-Hamid monta sur le trône. Toutes les médiations offertes jusqu'alors par l'Autriche et la Prusse, pour arriver à la conclusion de la paix, étaient restées vaines; elles finirent, cependant, par aboutir en 1774, à Kainardji. La liberté des Tartares fut assurée en Crimée, en Bessarabie et dans les steppes

du Kuban; la Russie abandonna toutes les conquêtes qu'elle avait faites en Moldavie, en Valachie et en Bessarabie, à l'exception d'Azow et de Kilbourn; la libre navigation sur les deux mers, la reddition réciproque des prisonniers, le sécurité des voyageurs, le traitement honorable des ambassadeurs, consuls et drogmans ainsi que divers autres points, furent également traités et arrêtés. Cette paix, non moins que la guerre malheureuse qui l'avait précédée, brisa ce qui restait à la Porte ottomane de son ancien pouvoir. Elle offrit, en outre, ce caractère particulier qu'elle ne fut pas conclue, comme celle de Carlowitz, grâce à l'intervention des autres puissances de l'Europe, mais que la Russie traita seule, par dessus la tête de tout le monde, et qu'une fois ses préliminaires posés, elle s'y tint invariablement.

Cet état de paix ne pouvait pas durer longtemps, car les Turcs se sentirent trop humiliés, trop lésés, par le traité qu'ils avaient été obligés d'accepter. En 1783, Catherine se crut fondée à s'emparer de la péninsule au sud de son empire. Elle marcha, elle-même, à la tête de 200,000 hommes, contre la Crimée. Sur un arc de triomphe on lisait: **Route de Byzance** — mots prophétiques!

L'Autriche profita des embarras de la Porte pour s'emparer de la Bukovina. Celle-ci consentit à son détachement en 1777. Dans son esprit dominateur de souveraine, Catherine croyait déjà à l'anéantissement de la Turquie. Lorsqu'au printemps de l'année 1787, l'empereur Joseph fit une visite à la Czarine sur les bords de la mer noire, cette dernière songeait sérieusement à une restauration de l'empire grec ou tout au moins à un partage de la Turquie. L'empereur Joseph stupéfait s'écria, dit-on: „Mais que ferons-nous de Constantinople?“ phrase qui, depuis, a été bien souvent répétée par plus d'une tête couronnée.

En 1787, le Sultan se crut assez fort pour se remettre en campagne. Il déclara la guerre à la Russie et envoya une armée de 80,000 hommes sur le Danube. La flotte entra dans la mer noire. L'Autriche s'allia à la Russie; elle expédia une armée en Moldavie qui, après avoir heureusement traversé la Transylvanie, s'empara de Chotschim et repoussa une partie des forces turques. L'expédition ottomane de la mer noire n'eut pas de succès. La campagne s'acheva en 1788 à la prise de la forteresse d'Oczakow où les Turcs combattirent avec un courage héroïque et préférèrent mourir que de se

rendre. La victoire des Russes fut marquée par des cruautés affreuses. Abdoul-Hamid mourut en 1789. Il eut pour successeur Sélim III. Le nouveau Sultan, courageux et d'humeur très-guerrière, leva immédiatement une nouvelle armée pour recommencer les hostilités. Les Autrichiens étaient déjà sur le point d'occuper Belgrade, lorsque les Turcs y arrivèrent; néanmoins les deux armées impériales, autrichienne et russe, parvinrent à opérer leur jonction et à battre, réunies, l'armée ottomane. L'Angleterre et la Prusse avaient excité Sélim à cette dernière guerre, mais lorsqu'elles connurent le résultat de la campagne, elles changèrent de politique. En 1790, la Prusse signa avec la Porte un traité d'alliance défensive. L'empereur Léopold n'était pas ambitieux, aussi se hâta-t-il de signer la paix, à Szistowa, le 4 avril 1791. Le 29 décembre suivant, la Russie, elle-même, suivit cet exemple. Elle conclut également un traité de paix à Jassy, mais un traité par lequel elle gagna des territoires nouveaux ainsi que plusieurs forteresses importantes.

Le calme ne dura pas longtemps dans les états de Sélim. Ses réformes mécontentèrent le peuple et les Janissaires. En 1798, Bonaparte fit son immortelle expédition d'Égypte; la Porte qui était toujours demeurée dans les termes les plus amicaux avec la France, conclut la paix avec le jeune général. Sélim essaya, ensuite, de contrebalancer l'importance toujours redoutable des Janissaires par l'organisation d'une nouvelle milice, sur le pied des troupes d'Europe. Ce nouveau corps reçut le nom de Nisam-Dschedid — nouvel ordre. Mais cette mesure excita de telles récriminations que Sélim se vit forcé de la rapporter. La Porte se rapprocha de plus en plus de la France, au grand déplaisir de la Russie et de l'Angleterre qui, en 1807, envoya une flotte dans la mer de Marmara. Une nouvelle révolte éclata bientôt après à Constantinople et Sélim fut déposé et tué. Mustapha IV fut nommé Sultan, mais ne règna que quelques jours, un parti contraire, plus puissant, ayant appelé au trône Mahmoud II.

2. Du Sultan Mahmoud II. jusqu'à nos jours.

Mahmoud II ne put se maintenir sur le trône qu'au moyen du meurtre de son frère et par cette seule raison qu'il était le dernier rejeton d'Othman.

Le gouvernement de Mahmoud II est un des plus longs et des plus influents qu'ait eu à enregistrer l'histoire ottomane. Il fut marqué à son début par une guerre. L'empereur Alexandre menaça le Sultan sur le Danube; l'hospodar de Serbie, Czerny George, se déclara contre lui et la campagne des Russes (1809) ne fut pas heureuse. Les hostilités continuèrent jusqu'en 1812, époque où elles se terminèrent par la paix de Bukarest. La révolte d'Ali-Pacha de Janina, en Albanie, joue un grand rôle dans l'histoire moderne de la Turquie. Elle dura plusieurs années et ne fut éteinte qu'en 1822.

Le sultan Mahmoud, accessible aux idées civilisatrices de l'Europe, décida, pour mettre un terme aux révolutions du palais, d'en finir avec les Janissaires. Dans une réunion solennelle des grands de l'Empire qui eut lieu le 22 mai 1826, le grand-vizir développa les motifs de cette mesure. Le 28 mai, l'ordonnance impériale sur la réorganisation des Janissaires parut. Elle se terminait par ces mots:

„Vengeance, peuple de Mahomet, vengeance! Serviteurs fidèles de cet Empire qui doit durer autant que le monde, vengeance! Officiers de tous rangs, défenseurs de la foi, venez à nous! Il faut, d'un commun effort, réparer nos brêches et à la face du monde entier, élever devant notre pays les murs d'une invincible armée. Il faut déjouer la tactique militaire de l'Europe chrétienne!"

Aux termes de cette ordonnance, les jeunes gens devaient sortir du corps des Janissaires et sous le nom de Ekskendschis — soldats actifs — être répartis en régiments et instruits dans l'art de la guerre tel que le pratiquaient les chrétiens. Cette ordonnance fut exécutée. Dans la nuit du 15 juin 1826, une formidable insurrection des Janissaires éclata; plus de 30,000 d'entr'eux se soulevèrent contre le gouvernement, mais Mahmoud, à la tête d'une armée fidèle de 50,000 hommes, qui se trouvait prête à tout événement, marcha contre les rebelles et les défit. Plus de 20,000 Janissaires restèrent sur la place. Une autre ordonnance impériale abolit en même temps les derviches. Mais la sanglante façon dont fut réprimée l'insurrection grecque (1821) restera toujours une tâche honteuse dans le règne de Mahmoud. Nous passons sous silence la double histoire de cette insurrection et de cette répression. Le 20 octobre 1827, les flottes alliées de la chrétienté brisèrent, à Navarin, la puissance maritime de la Turquie. La France qui n'avait pas entendu que la Grèce dût,

aux termes du traité d'Alexandrie, en date du 6 août 1828, payer une indemnité, voulut au contraire réclamer son indépendance. Charles X envoya 20,000 hommes de troupes de terre en Grèce qui expulsèrent les Turcs de Morée, tandis que les Russes, au nombre de 100,000, ouvrirent les hostilités sur le Danube. Nous nous appesantirons un peu plus sur la guerre turco-russe des années 1828 et 1829.

Les 6 et 7 mai 1828, les Russes passèrent le Pruth sous le commandement du feldmaréchal prince Wittgenstein. Le sultan Mahmoud ne pouvait pas songer à défendre les principautés ou la ligne du Danube, car il n'avait pas une seconde armée à présenter à l'ennemi, si la première était défaite dans sa tentative de rejeter les Russes dans le Danube. Il dut, en conséquence, abandonner les forteresses du Danube à elles-mêmes et réunir toutes ses forces dans les montagnes du Balkan, pour en disputer le passage aux Russes. Enfin, les Turcs établirent leur quartier général à Schumla où ils se fortifièrent. L'armée impériale envahit promptement la Moldavie et la Valachie, dans lesquelles, d'ailleurs, elle ne rencontra nulle résistance et fut bientôt sur la rive gauche du Danube où les seules places fortes de Braïla et de Giurgewo, ainsi que les forts de Kalo et Tarnow étaient au pouvoir des Turcs. Les Russes assiégèrent Braïla et le 15 juin se précipitèrent à l'assaut par une brêche que leur avait ouverte la mine, mais ils furent repoussés par Soliman Pacha qui fit preuve, dans cette affaire, d'autant de bravoure que de sang froid. Ce dernier, lorsque la plupart des feus de la forteresse eurent été éteints et la plupart des travaux détruits, se vit, cependant, obligé de consentir à une capitulation, à la suite de laquelle, les Turcs firent, le 28 juin, la remise de Braïla aux Russes. Pendant que le centre de l'armée opérait à Braïla, sous le commandement du feldmaréchal Wittgenstein, l'aile gauche, commandée par le général Rudsewitsch, cherchait vainement à passer le bas Danube. Elle y réussit, enfin, les 11 et 12 juin et toute l'armée russe fut bientôt réunie sur la rive droite du Danube, à Basardschik. Le général Benkendorf couvrit avec six bataillons la marche de l'armée sous la forteresse de Silistria. Le plan des Russes était d'atteindre encore les Turcs avant Schumla, de les forcer au combat et, ce dont ils ne doutaient pas, de les battre complétement, afin que l'unique armée que le Sultan pût opposer à la

Russie, détruite, la route de Constantinople leur fut ouverte. Mais le séraskier Hussein Pacha refusa chaque combat et laissa les Russes arriver tranquillement devant Schoumla, ce qui eut lieu le 20 juillet. L'armée impériale, sentant fort bien que ses forces ne suffisaient pas pour tenter la prise de ce camp retranché, résolut, après une escarmouche très-vive, de se fortifier dans les places d'Eski-Stamboul et de couper ainsi aux Turcs la route d'Andrinople. Environ quatre semaines se passèrent dans la plus complète inaction. Enfin, le séraskier Hussein Pacha crut le moment venu de tenter un coup plus décisif que les petites escarmouches quotidiennes qui se renouvelaient sans aucuns fruits. Dans la nuit du 25 au 26 août, trois fortes colonnes turques s'avancèrent dans le plus grand silence. Un combat sanglant des plus archarnés eut lieu sur toute la ligne russe. Il ne serait pas juste de dire que le séraskier Hussein Pacha remporta une grande victoire, dans le sens ordinaire du mot, mais du moins menâ-t-il à bonne fin son projet, qui était de déloger d'Eski-Stamboul le général Rudiger et de regagner la grande route d'Andrinople.

Les Russes se maintinrent dans leurs positions devant Schoumla, surtout dans l'intention de couvrir le siége de Warna, située tout-à-fait sur le bord de la mer noire, au sud de laquelle s'étend le lac Dewna, ce qui rend cette place inaccessible de tout autre côté que de celui de l'ouest et du nord. Le général Suchtelen dirigea les premières opérations du siége qui n'avancèrent que fort lentement. Les Turcs faisaient de continuelles sorties et combattaient depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher avec la plus grande valeur. Dans une de ces rencontres, l'amiral prince Mentschikoff qui commandait en chef devant Warna, fut blessé et remplacé par le comte Woronzoff, gouverneur général de la nouvelle Russie. Le 7 septembre et les jours suivants, la garde, forte de 18,000 hommes (infanterie et cavalerie), arriva au camp, sous les ordres du grand-duc Michel, lui-même. L'empereur Nicolas était également arrivé d'Odessa et avait établi son quartier général à bord du vaisseau de ligne, le „Paris.“ Dès lors, les hostilités furent poussées avec plus de vigueur; les Turcs furent chassés, après de sanglantes résistances, des points fortifiés qu'ils occupaient en avant de la citadelle et l'investissement de Warna eut lieu, grâce au corps du général Golovin qui fut détaché de la rive droite du lac Dewna. Le Sultan, de son

côté, avait envoyé de Constantinople, sur le théâtre de la guerre, 12,000 hommes de troupes fraîches qui, si elles étaient arrivées quelques jours plutôt, auraient pu entrer dans Warna, sans être inquiétées. Mais quand ce corps, le 15 septembre, se présenta sur les bords du fleuve Kamtschik, qui se jette dans la mer noire au nord du Balkan et à sept milles de Warna, le général Golovin occupait déjà la rive sud du lac Dewna, si bien qu'il ne lui était possible de porter secours à la forteresse qu'après un premier engagement heureux. Omer Vrione, chef des Arnautes, connu par la part qu'il prit dans la guerre de l'indépendance grecque, sortit de Schoumla, à la tête de 8,000 hommes, pour faire sa jonction avec ce corps auxiliaire expédié trop-tard de Constantinople. Un détachement russe, envoyé en reconnaissance sur les bords du Kamtschik, rencontra à l'improviste l'ennemi et fut écrasé. Le 27 septembre, Omer Vrione s'avança jusque dans les environs du lac Dewna et le lendemain il attaqua la position des Russes, renforcés par des envois de détachements de Schoumla et de Warna. Les Turcs combattirent en héros et les Russes n'échappèrent à une défaite qu'en se retirant dans leur camp retranché, sur la rive droite du lac, dont ils ne ressortirent qu'après avoir reçu de nouveaux renforts. Pendant ce temps, les travaux du siége de Warna avaient avancé, lentement mais sans relâche. Jussuf Pacha était le commandant de la forteresse, mais le capitan-pacha (grand-amiral) qui se trouvait dans la citadelle, y exerçait aussi le commandement suprême. Deux grandes brêches ayant été pratiquées, des troupes d'élite russes s'y précipitèrent dans la nuit du 6 au 7 octobre et pénétrèrent jusqu' au milieu de la ville, mais elles y furent massacrées. Cependant, les assiégés acquirent bientôt la conviction qu'ils ne pouvaient plus se maintenir dans une place démantelée. Le capitan-pacha chercha, comme il l'avait déjà fait une fois, à gagner du temps par des négociations sur un projet de capitulation. La saison étant très-avancée et le grand-vizir, Izzet Mehmet Pacha, s'approchant avec des troupes fraîches, chaque jour de sursis était autant de gagné. On pense que c'est par la corruption que le capitan-pacha atteignit son but. Le soir du 10 octobre, Jussuf Pacha, commandant de Warna, se rendit au camp du général russe et lui déclara que la forteresse n'était plus en état de se défendre, que le capitan-pacha, ne songeait cependant

pas à se rendre, mais que lui, Jussuf, se plaçait sous la protection du Czar. Le lendemain matin, la garnison turque, décidée sans doute par Jussuf, sortit de la ville par pelotons et passa au camp russe. Le capitan-pacha, avec les 300 hommes qui lui étaient restés fidèles, se jeta dans la citadelle et déclara qu'il se défendrait jusqu'au dernier homme et qu'il se ferait sauter en l'air plutôt que de se rendre. L'empereur Nicolas permit au capitan-pacha et à sa petite troupe de se retirer avec les honneurs de la guerre. Les Russes restaurèrent aussi bien et aussi vite que possible les ouvrages détruits de Warna et la forteresse une fois à l'abri d'un coup de main, toute l'armée du Balkan, faisant face aux Turques, reçut l'ordre de repasser le Danube. Il ne resta qu'un seul corps, celui du général Roth, sur la rive droite du Danube, à Warna et Bazardjik. Le gros de l'armée russe hiverna dans les principautés. L'expédition placée sous les ordres du général Paszkiewitz, le vainqueur des Perses, fut plus heureuse en Asie. La lâcheté de son commandant Emir Pacha livra aux Russes l'importante forteresse de Kars, le 5 juillet 1828. Après une marche hardie à travers les montagnes de Tschildin, l'armée impériale parut inopinément devant Akhalkalaki et la prit d'assaut. Le 22 août, Paszkiewitz défit si complétement le commandant turc Kiosa Mahmoud Pacha, que celui-ci se vit forcé de se jeter avec 5,000 hommes dans la forteresse d'Akhalkalaki. Le reste des troupes turques s'était débandé ou avait été massacré par les Russes. Plusieurs places fortes et notamment celle de Toprakaleh, (sur la route d'Erzeroum) réputée invincible, tomba entre les mains de ces derniers. Enfin, les hostilités continuèrent jusqu'à ce que l'hiver, grâce à la rigueur avec laquelle il sévit sur les plateaux de l'Arménie, vint mettre un terme à leur cours. Le général Paszkiewitz établit son quartier d'hiver à Tiflis. Il recommença la campagne au printemps et battit, les 1 et 2 juillet 1829, Haki Pacha et le séraskier Hadschi Suleh, dans le val de Milli Duss, après quoi il se mit en marche sur Erzeroum, ne donnant à ses troupes qu'un seul jour de repos. Cette grande ville, dans laquelle se trouvait le séraskier en personne, se rendit aux Russes sans se défendre, le 7 juillet 1829. Cette reddition honteuse fut le fait de la trahison d'un ancien janissaire, Aga Manisch. Le séraskier Hadschi Suleh Pacha fut fait prisonnier. Le 9 octobre, Paszkiewitz défit un corps de 10,000 Turcs près de

Baibourt, en suite de quoi, le séraskier Cosyndar Oglou Pacha qui arrivait, battit en retraite. Ce fut sur ces entrefaites que la nouvelle de la paix d'Andrinople parvint au camp du général Paszkiewitz et mit un terme aux hostilités en Asie.

Quant à ce qui concerne la guerre dans la Turquie d'Europe, le seul fait un peu marquant qui la signala en 1829, fut le remplacement du feldmaréchal Wittgenstein par le général Diebitsch. Ce dernier résolut de ne forcer le passage du Balkan qu'après s'être emparé de Silistria. Le matin du 17 mai, les Russes parurent sous les murs de cette forteresse, mais ils en différèrent le siége, vu le retard de la grosse artillerie et l'élévation des eaux du Danube, qui s'opposait à la construction du pont de bateaux sur lequel devait traverser le parc de cette artillerie. Sur ces entrefaites, vers le milieu du mois de mai, le nouveau grand-vizir Reschid Pacha (pas celui qui est actuellement le ministre des affaires étrangères) se mit en marche contre le corps du général Roth qui formait un long cordon, demi circulaire, autour de Warna. Le quartier général du commandant Russe était à Eski Arnautlar, non loin du bourg fortifié de Paravadi et des retranchements le mettaient à l'abri d'un coup de main. Le 15 mai, le grand-vizir attaqua les Russes qui gardaient avec peine leurs positions lorsque le général Wachten, quittant le poste qu'il occupait à Dewno, vint à leur aide et força les Turcs à se retirer. Le général Rynden poursuivit l'ennemi à la tête de deux régiments et cela, avec une impétuosité telle, que celui d'Ochotsk fut cerné par les Turcs dans un défilé et taillé en pièces. Le général Roth jugea prudent d'abandonner son camp d'Eski Arnautlar et se retira sur Kosludschi. Le grand-vizir investit alors Paravadi qui n'est qu'à cinq milles de Schoumla et qui dans le cas d'une attaque de cette dernière pouvait servir de point d'appui aux Russes. Mais les Turcs étaient encore si inexpérimentés dans l'art des siéges, que des semaines s'écoulaient sans qu'ils fissent le moindre progrès. Le général Diebitsch, instruit de cette circonstance, laissa devant Silistria le troisième corps d'infanterie, commandé par le général Krasowski et se mit lui même en marche à la tête de 21,000 hommes, appuyés par 94 canons, dans le dessein de se jeter sur la ligne de jonction du grand-vizir avec Schoumla et de le forcer à accepter le combat. Ce fut le 11 juin

que la rencontre eut lieu et que les hostilités commencèrent à Koulewtscha; après un engagement des plus vifs et dans lequel Turcs et Russes combattirent avec leur valeur accoutumée, l'avantage de la journée resta à ces derniers, mais ils avaient tellement souffert et étaient tellement accablés de fatigue, qu'ils ne purent poursuivre l'ennemi. Le grand-vizir, ayant sa ligne de jonction avec Schoumla coupée, il dut songer à gagner la seule route qui lui restait ouverte, celle de Kamtsckik. Il s'occupa ensuite de masquer sa retraite par les moyens suivants; il laissa, d'abord, son aile droite immobile en place, puis, il fit occuper par de forts détachements la lisière de la forêt voisine. Les Russes s'y trompèrent et crurent que le grand-vizir était décidé à continuer la lutte; en conséquence, le général Diebitsch détacha le général Toll avec 12 bataillons, 12 escadrons et deux batteries de 12, pour attaquer les Turcs, mais il s'aperçut, seulement alors, que ceux-ci avaient effectué leur retraite à la faveur de la forêt et de ce stratagème. Les premières volées d'artillerie des Russes firent sauter en l'air quelques caissons de poudre au milieu des détachements turcs dont l'ordre de retraite n'était déjà pas des meilleurs, mais qui, à partir de cet instant, prit le caractère d'une véritable fuite. L'obscurité de la nuit empêcha la poursuite. Le lendemain de la bataille, le général Diebitsch fit avancer le général Roth sur Schoumla. Mais la garnison en était trop forte pour qu'un assaut pût avoir des suites. Le 13 juin, le grand-vizir était lui-même entré à Schoumla. Diebitsch voulant entamer des négociations avec ce dernier, pour la conclusion de la paix, il lui envoya le conseiller d'état Fonton. La réponse du grand-vizir fut „qu'il n'était qu'un simple homme de guerre et qu'il ne comprenait rien aux affaires d'état; qu'il priait donc le général d'envoyer son négociateur à Constantinople ou bien de convenir d'un jour pour la rencontre des deux chargés de pouvoir des parties intéressées.“ Le général Diebitsch ne crut pas devoir prendre sur lui la responsabilité d'une pareille démarche et il résolut d'attendre la reddition de Silistria avant de pousser plus loin ses autres opérations. Cette reddition eut lieu le 30 juin, par une capitulation, et le corps d'armée du général Krasowski se trouva disponible, ce dont le général Diebitsch profita immédiatement pour l'envoyer devant Schoumla, tandis qu'il traversait lui-

même la chaîne principale du Balkan avec le reste du corps d'armée pour s'étendre davantage sur le versant du sud. Pendant ce temps-là, le grand-vizir était tranquillement resté à Schoumla et ne reconnut, tout-à-coup, le véritable état de la situation que lorsque Krasowski retournait déjà à Jénibazar. Il détacha aussitôt, vers Aidos, Ibrahim Pacha qui devait gagner les Russes de vitesse, au moyen d'un chemin de traverse, mais qui, rencontré par le corps du général Rudiger, fut mis en fuite. Contre le corps d'Halil Pacha qui se tenait avec 10,000 hommes sur la route d'Andrinople, (à Jamboul) le général Scheremetiew ne pouvait rien entreprendre, mais le Pacha, croyant à la présence de toute l'armée russe, se replia spontanément sur Andrinople. Le grand-vizir reconnut que son séjour à Schoumla ne pouvait plus être d'aucune utilité et il se retira, au commencement d'août, avec les 12,000 hommes qu'il possédait encore, dans les âpres défilés des montagnes de l'ouest à Selimno, afin d'inquiéter l'aile droite et les derrières des Russes, s'ils voulaient tenter quelque chose contre Andrinople. Mais le général Diebitsch marcha avec 22,000 hommes sur Selimno, prit la ville et força les Turcs à la quitter en abandonnant leur artillerie; la cavalerie ne pouvant poursuivre ces derniers dans les gorges des montagnes où ils s'engagèrent, ils purent sauver leur vie par la fuite.

Le géneral Diebitsch se dirigea, alors, sur Andrinople, cette seconde capitale de l'empire ottoman et parut sous ses murs le 19 août à la tête de 30,000 hommes. Halil Pacha qui l'occupait avec une garnison de 10,000 hommes, n'ayant pas eu le temps d'achever ses travaux de défense, dut capituler; il demanda seulement la libre retraite de ses troupes avec l'engagement de ne pas être inquiété sur ses derrières. Le général russe mit pour condition que les Turcs déposeraient les armes et se retireraient dans leurs foyers, mais non à Constantinople, et il accorda un délai de quinze heures pour son acceptation ou son rejet. Le 20 août, à 6 heures du matin, ce délai expiré, les Russes se préparèrent à l'assaut, mais, pendant la nuit, les Turcs avaient déjà évacué, en ordre, Andrinople. Si le Sultan avait pu rendre aux Osmanlis leur valeur passée, le général Diebitsch aurait pu se trouver fort mal de son hardi coup de main sur Andrinople, avec une armée forte seulement de 30,000 hommes, mais les

descendants d'Othman étaient énervés, découragés, du moins momentanément, et Mahmoud ne vit pas d'autre issue à la situation que la paix. Grâce à l'intervention du général prussien Muffling, elle fut conclue et signée à Andrinople, le 14 septembre 1829. La Porte céda à la Russie, en Asie, toutes les places fortes que celle-ci avait prises sur la côte orientale de la mer noire, plus, une partie du paschalic d'Akhaltsikeh et enfin la citadelle d'Akhalkalaki. En Europe, le Pruth et le Danube devaient, à partir de cette époque, (et ainsi en est-il encore aujourd'hui) former la frontière du côté de la Bessarabie, seulement la Turquie se vit forcée d'abandonner aux Russes les bouches du Danube, ainsi que les îles qui en dépandent. Ces derniers s'engagèrent à n'y élever ni forteresse ni autre construction quelconque, à l'exception, toute fois, des bâtiments de la quarantaine et par contre la Porte accepta l'obligation de laisser sans population, pendant une distance de deux lieues et à partir de l'endroit où il se divise, à Sulina, la rive turque du fleuve. Quant à ce qui concerne la Moldavie, la Valachie et la Serbie, le traité d'Akjerman fut renouvelé, avec l'engagement pris par la Porte de faire exécuter, dans le délai donné, les concessions faites aux Serbes et, par rapport aux principautés danubiennes, un traité séparé fut conclu. Les points les plus importants étaient: nomination à vie des hospodars au lieu, comme jusque là, de sept années seulement; liberté d'action de ceux-ci; direction de l'administration laissée entre leurs mains, toute fois avec l'obligation de prendre conseil de leurs divans; concession d'une force armée spéciale pour le maintien de l'ordre. De plus, aucun mahométan ne devait résider, à l'avenir, dans les principautés danubiennes et toutes les forteresses, situées sur la gauche du Danube devaient être rasées. Enfin, parmi les autres garanties que le traité de paix d'Andrinople donnait à la Russie, se trouvait la liberté de commerce pour les sujets du Czar dans tout l'empire ottoman, lesquels ne pouvaient relever que de leurs ambassadeurs ou consuls pendant leur séjour en Turquie et échappaient complétement ainsi à la juridiction ou à la police du pays. Les indemnités à payer à la Russie, pour les frais de la guerre, firent l'objet d'un article secret et furent fixées à la somme de 10 millions de ducats (cette somme fut réduite à 7 millions, en 1830, vu l'impossibilité notoire dans laquelle se trouvait la Porte de pouvoir payer).

La Turquie adhéra également au traité du 6 juillet 1827, ainsi qu'à tous les arrangements postérieurs faits par la France, l'Angleterre et la Russie dans la question de l'indépendance grecque.

De 1832 à 1833, époque où la guerre fut terminée par un traité, Mahmoud eut à combattre l'héroïque Ibrahim Pacha, fils de Mehemet Ali, vice-roi d'Egypte et qui aspirait à une indépendance plus complète. La paix rétablie, le sultan Mahmoud continua son oeuvre de réformes. Tout ce qui appartenait à l'armée ou à l'administration dut prendre le costume des Francs. A cette mesure, il ajouta la transgression de plus d'une loi de l'Islamisme. En 1834, il s'engagea de nouveau dans une guerre contre Mehemet Ali, Pacha d'Egypte, mais il n'en vit pas le dénouement. Il mourut, en effet, le 1 juillet 1839, pendant que les hostilités continuaient encore. Abdoul Medjid, son successeur et le Sultan actuel, monta sur le trône avec la double nouvelle de la défaite de son armée par Mehemet Ali et de la ruine de sa flotte.

En présence de la situation critique de l'empire ottoman, les cinq grandes puissances déclarèrent dans une note collective, en date du 27 juillet 1839, quelles allaient ouvrir une conférence à Londres au sujet de la question d'Egypte. La Porte accepta cette médiation des puissances et fit part de sa résolution au vice-roi d'Egypte qui répondit, en éludant, parcequ'il croyait pouvoir toujours compter sur l'appui de la France. Celle-ci, en effet, embrassa si vivement sa cause que les autres puissances signèrent à Londres, le 15 juillet 1840, un traité avec la Porte, traité dans lequel il était, du reste, fait encore d'assez bonnes conditions à Mehemet Ali; mais ce dernier hésita si longtemps à les accepter que le délai qui lui avait été fixé, expira et que la flotte anglo-autrichienne se mit en mouvement. Les villes de la côte de Syrie furent prises et l'amiral Napier menaça Alexandrie, si bien que Mehemet Ali dut finir par se contenter de son droit héréditaire sur l'Egypte. Pendant ce temps-là, le ministère Thiers était tombé en France et un nouveau traité fut signé, le 13 juillet 1841, entre les cinq grandes puissances. Aux termes de ce traité, les Dardanelles et le Bosphore devaient rester fermés aux bâtiments de guerre de toutes les nations, tant que la Porte n'était pas en état de guerre.

Bientôt une nouvelle sédition du caractère le plus grave éclata dans le Libanon; elle fut réprimée avec vigueur par un corps d'armée placé sous les ordres du généralissime actuel, Omer Pacha. *)

---

*) **Omer Pacha**, le généralissime de l'armée ottomane du Danube, né en 1801 à Vlaski, village du district d'Ogoulin, à treize milles de Fiume, est croate. Son nom de famille, avant de devenir renégat, était Lattas. Son père exerçait les fonctions de chef de district et un de ses oncles, celle de pasteur de l'église grecque unie. Il passa ses années d'école à Thurm, près Carlstadt, en Transylvanie, d'où il entra à l'école d'artillerie autrichienne. À la suite d'un conflict avec l'un de ses chefs il quitta le service et chercha, en 1830, à s'ouvrir une carrière dans l'armée turque, avec la protection de Khosrew Pacha, alors séraskier, qui le prit dans son état-major (indépendamment de ses capacités militaires et d'autres connaissances solides, Omer Pacha possédait une écriture magnifique) et lui donna pour femme sa pupille, l'une des plus riches héritières de Constantinople et la fille de l'un des chefs des janissaires tués en 1827. Fait chef de bataillon, en 1833, adjudant et interprête du général Chrzanowski, qui avait à instruire l'armée turque au camp de Constantinople, il fut en même temps appelé à l'honneur d'être l'instructeur d'Abdoul Medjid. Cette circonstance devait le servir plus tard, le Sultan ayant toujours, depuis cette époque, fait grand cas de lui. L'influence de Khosrew Pacha mit la réorganisation de l'armée turque entre les mains d'Omer Pacha. Les troubles de Syrie et l'insurrection albanaise, pendant l'année 1846 lui fournirent l'occasion de se montrer et d'attirer au plus haut point sur sa personne l'attention du Sultan qui, du reste, n'avait jamais oublié son ancien instructeur.

En 1848, il reçut le commandement de l'armée du Danube avec laquelle il sut maintenir les droits et la dignité du Sultan dans les principautés placées en même temps, sous le protectorat russe. En 1851, le commandement suprême de la Bosnie — où il eut à faire reconnaître aux beys récalcitrants le Tansimat où réforme de la constiution de l'empire — lui échut. Sa dernière mission politique, avant le commencement du différent russe actuel, fut son expédition contre le Montenegro à la tête de 30,000 hommes, expédition qui, on s'en souvient, finit sans coup férir, grâce à l'intervention autrichienne et à la mission du comte de Linange, à Constantinople. Mais bientôt une nouvelle complication, plus grave que toutes les précédentes, celle amenée par les demandes excessives du prince Menschikoff, investit Omer Pacha d'un pouvoir qu'il n'avait pas encore eu, d'une manière aussi absolue et lui donna le principal rôle dans le drame sanglant qui se préparait, encore une fois, pour la malheureuse Turquie. Omer Pacha passe pour l'un des premiers talents stratégiques de notre époque. Il est tout-à-fait l'homme de l'armée ottomane pour la maintenir dans les lois de la plus stricte discipline, aussi bien que pour lui faire tout mettre à sang et à feu, si on en arrive là et si la diplomatie ne parvient pas à arrêter le cours de la guerre déjà commencée.

Le sultan Abdoul Medjid marcha sur les traces de son père et continua les réformes commencées par celui-ci. Le 2 novembre 1839, il donna solenellement à l'empire ottoman une nouvelle constitution.

Un différent s'éleva en 1852, entre la Porte et les puissances chrétiennes, au sujet du Montenegro et des Lieux Saints. La France réclamait: 1) la grande coupôle et l'église du St. Sépulcre; 2) la petite coupole et le tombeau du Christ; 3) la pierre de l'onction; 4) la chapelle de la Sainte-Vierge; 5) la grande église de Bethléhem; 6) l'autel de la naissance; 7) enfin la grotte de l'annonciation. La Porte s'empressa d'accéder aux demandes de la France ce qui excita un profond mécontentement à St. Pétersbourg. Pour calmer l'irritation de l'église grecque, le Sultan lui confirma de nouveau par un firman impérial, revêtu de son auguste Hatti-schérif, les privilèges, droits et immunités dont ses religieux jouissent ab antiquo. Les suites de ce différent, comme chacun sait, ont amené la rupture de toutes relations entre la Russie et la Porte et ont fait gronder, encore une fois, le canon sur les bords du Danube.

Autrefois, les Latins possédaient, ainsi que les Grecs et les Arméniens, une clef de la grotte de Bethléhem, mais ils avaient perdu cet ancien privilège et la Porte, pour faire droit aux justes réclamations de la France, leur accorda de nouveau une clef, qu'elle voulut reprendre aux Grecs; le patriarche grec vint à Constantinople à cette occasion et remit la clef de l'église de Bethléhem à l'ambassadeur de Russie.

Au commencement du mois de mars 1853, le prince Menschikoff arriva à Constantinople, chargé d'une mission extraordinaire, relative

---

Lorsque le 8 octobre, Tafik Pacha lui apporta, à Schoumla, la déclaration de guerre contre la Russie, il fit rassembler son armée et, avant de lui lire le Hatti-schérif et de lui faire prêter serment de fidélité à l'étendard du Prophète, il l'apostropha ainsi:

„Le sang de vos aïeux a plus d'une fois rougi la terre qu'un ennemi puissant voudrait vous ravir. Le courageux patriotisme que vos ancêtres vous ont légué est sans tache honteuse! Savez-vous que vous ne pouvez pas faire un seul pas ici, sans qu'une voix ne s'élève des entrailles de la terre et ne vous crie: — Cette poussière que vous foulez aux pieds est la cendre de vos pères et vous crie: Vengez la! soldats, jurons de verser jusqu'à la dernière goutte de notre sang pour défendre le trône de notre empereur et maitre bien-aimé, Abdoul Medjid."

à l'affaire des Lieux Saints (c'était du moins le prétexte), mais qui ne réussit pas.

Il en fut de même de tous les projets de notes élaborés par les puissances médiatrices et dans les premiers jours de l'été, l'armée russe passa le Pruth, envahit la Moldavie et la Valachie et vint camper sur les bords du Danube. Le Divan vota pour la déclaration de la guerre et le Sultan ratifia ce vote le 4 octobre. Aujourd'hui, les hostilités sont commencées, l'avantage jusqu'à présent est même resté par terre aux Turcs, en Asie comme sur le Danube, et il n'y a plus qu'à attendre les événements.

Voici quelques-unes des pièces les plus importantes du singulier différent dont nous venons d'esquisser l'origine, les causes et la marche. Elles suppléeront à ce que notre récit, dans sa rapidité, a naturellement d'incomplet.

1. Note officielle adressée par la Sublime-Porte aux ambassadeurs de France, d'Angleterre, de Prusse et d'Autriche.

„Bien que la question des Lieux Saints, qui formait un des objets de la mission de S. A. le prince Menschikoff, ambassadeur extraordinaire de Russie, ait été résolue à la satisfaction de toutes les parties, le prince a mis en avant relativement au culte et au clergé grecs des prétentions qui sont d'une tout autre nature.

„Il est de l'honneur de la Sublime-Porte de préserver, dans le présent et dans l'avenir, de toute atteinte les immunités religieuses ainsi que les droits et priviléges accordés sous les règnes précédents et confirmés par S. M. le Sultan régnant, au clergé, aux églises et aux monastères des sujets ottomans qui professent la religion grecque, et de même que l'on n'a jamais songé à y apporter la moindre restriction, l'on n'a jamais, non plus, mis en doute les intentions amicales et loyales de S. M. l'Empereur de Russie envers la Sublime-Porte. Mais stipuler avec un gouvernement étranger par un *sened* (acte obligatoire), sous forme de convention ou par une note ou déclaration ayant la même force et valeur, les droits, priviléges et immunités (quand même ce ne serait que pour la religion, le culte et l'église), en faveur d'une communauté nombreuse sujette du gouvernement, cela touche aux droits d'indépendance et aux bases gouvernementales de la puissance qui s'engage, et cela n'est nullement à comparer à quelques concessions faites par d'anciens traités.

„Cependant les faits ont été exposés au prince Menschikoff avec toute franchise et loyauté, et, en outre, on s'est montré parfaitement disposé à donner les assurances propres à dissiper les craintes conçues à l'égard des immunités de toutes sortes du culte que professe personnellement S. M. l'Empereur de toutes les Russies. Mais malheureusement cela n'a pas mené à une entente entre les deux parties, et la Sublime-Porte regrette vivement que le prince ait poussé les choses jusqu'à rompre les rapports officiels et quitter son poste.

„La Sublime-Porte ne nourrit aucune intention hostile envers l'auguste cour de Russie; son vœu le plus ardent, au contraire, est de resserrer encore plus que par le passé les liens d'amitié qui lui sont chers et précieux, par la reprise des rapports officiels. Elle espère donc que S. M. l'Empereur, vu son caractère d'équité bien connu, ne voudra pas ouvrir, sans motif, la voie des hostilités, et que les principes constants de S. M. impériale, dont l'univers entier est temoin, ne lui permettront pas des démarches en opposition avec les assurances positives qu'elle a données aux augustes cours de l'Europe.

„Mais comme il est de fait que le prince a rompu ses rapports et quitté son poste; comme, dans cet intervalle, la Sublime-Porte n'a nullement été assurée que la guerre n'aurait pas lieu, tandis que l'on voit les grands préparatifs militaires, de terre et de mer, faits par la Russie dans les endroits rapprochés de l'empire ottoman, la Sublime-Porte, tout en n'ayant aucune intention hostile, se voit obligée, cependant, par prudence et par précaution, d'aviser aussi à quelques préparatifs, et il a été résolu qu'à partir de ce jour des dispositions militaires et de défense seront prises, et le gouvernement ottoman espère que les hautes cours, signataires du traité de 1841, lui donneront raison à cet égard.

„En m'acquittant par ordre souverain de cette communication, je saisis, etc.

„Signé: *Moustafa Reschid.*"

2. Firman Impérial.

„Ceci est le commandement adressé au moine Germanos, le patriarche grec de Constantinople, et à ceux qui dépendent de lui.

„Le Dieu Tout-Puissant, souverain dispensateur des grâces, après avoir, par sa divine assistance et sa volonté éternelle, élevé ma personne impériale au rang suprême de Sultan et à la glorieuse dignité de prince et de calife, a placé sous la juste autorité de mon califat, comme un dépôt particulier et sacré, un grand nombre de pays et de contrées et beaucoup de nations et de populations diverses.

„Depuis mon heureux avénement au trône, mon gouvernement impérial, se ralliant à mes intentions sincèrement bienveillantes et à mes vœux réels, et remplissant les devoirs impérieux de la royauté et de la souveraineté, aussi bien que les saintes obligations du califat, n'a pas cessé, avec l'assistance de la faveur divine et les grâces du Tout-Puissant, d'appliquer ses soins les plus actifs et ses efforts les plus persistants à assurer aux sujets de toutes les classes une protection entièrement efficace, et à leur garantir avant tout la jouissance complète des priviléges dont ils ont été investis de tous les temps pour l'exercice de leur culte et l'administration de leurs intérêts ecclésiastiques. Aussi les heureux effets et les résultats salutaires de cette ligne de conduite ne cessent-ils de se manifester au monde.

„Le plus cher de mes vœux étant de faire disparaître complétement certains abus que la négligence et la paresse ont peu à peu enracinés et d'en éviter le retour pour l'avenir, je veux et je désire vivement préserver, dans toutes les circonstances, de toute atteinte, les priviléges particuliers que nos glorieux prédécesseurs ont octroyés aux ecclésiastiques de ceux de mes fidèles sujets qui professent la religion grecque, priviléges qui leur ont été conservés et sanctionnés par ma personne impériale; conserver intacts les églises et couvents grecs situés dans mes Etats, avec les

biens, immeubles et institutions ecclésiastiques qui en dépendent; garantir le maintien des droits et des immunités dont jouissent ces objets sacrés et leur clergé. En un mot, maintenir les privilèges et les concessions de ce genre formulés dans les *berats* des patriarches et des métropolitains qui contiennent les anciennes conditions de leur investiture.

„C'est pourquoi est publié un ordre péremptoire et souverain, aux termes duquel doivent être répétées et proclamées de nouveau mes intentions impériales à cet égard. Qu'on se garde de porter la moindre atteinte à l'état de choses défini plus haut, et qu'on sache que ceux qui contreviendraient à mon commandement s'exposeraient à ressentir les effets de ma colère impériale.

„Cet ordre est porté à la connaisance des autorités compétentes, afin de leur enlever tout moyen d'excuse pour le cas où la moindre négligence à cet égard pourait leur être reprochée.

„Et c'est pour manifester de nouveau ma haute volonté impériale, en ce qui touche la complète et efficace exécution des ordres qui précèdent, que le présent firman est délivré par mon divan impérial.

„Toi donc, qui es le patriarche susmentionné, quand tu en auras eu connaissance, tu agiras constamment conformément aux prescriptions de ce firman, tu éviteras de l'enfreindre, et si quelque chose arrive de contraire aux résolutions catégoriques qui y sont exprimées, tu t'empresseras de le porter à la connaisance de la Sublime-Porte. Sache-le, et aie foi dans cet auguste seing.

„Donné dans la dernière décade du mois de scheban 1269 (fin de mai et commencement de juin 1853).“

3. Lettre d'Omer Pacha au Prince Gortschakoff.

A la suite du manifeste turc du 4 octobre et de l'ordre qu'il avait reçu de la Porte, Omer Pacha adressa le 9 du même mois, la lettre suivante, au général en chef de l'armée russe dans les principautés danubiennes.

„Monsieur le général,

„J'ai l'honneur de vous adresser cette lettre par l'ordre de mon gouvernement. Tandis que la Porte ottomane épuisait tous les moyens de conciliation pour maintenir la paix et son indépendance, la cour de St. Pétersbourg n'a pas cessé de susciter des difficultés. Elle a même violé les traités par l'occupation des deux principautés de la Moldavie et de la Valachie, parties intégrantes de l'empire ottoman.

„La Porte ottomane, au lieu d'user de représailles. s'est bornée alors à des protestations, sans s'éloigner de la voie qui pouvait conduire à un arrangement. La Russie ne manifeste point des sentiments pareils. Elle repousse des propositions que lui avait recommandées les puissance médiatrices et nécessaires à la sûreté et à l'honneur de la Sublime-Porte. En conséquence, il ne lui reste d'autre parti que de recourir à la guerre, et c'est un devoir impérieux pour elle.

„Toutefois, comme l'invasion des principautés danubiennes et la violation des traités qui l'a accompagnée sont la cause réelle de la guerre, la Porte ottomane, comme dernière preuve de ses intentions pacifiques, propose par mon organe à Votre Excellence, d'évacuer les dites provinces et elle vous accorde un délai de quinze jours, à compter du jour de la

réception de cette lettre. Si pendant ce délai, je recevais de Votre Excellence une réponse négative, le commencement des hostilités en serait la conséquence naturelle.

„Voilà ce que j'ai l'honneur de communiquer à Votre Excellence et je saisis en même temps cette occasion de vous assurer de ma haute estime.

„Signé: *Omer Pacha*."

4. Manifeste de l'Empereur de Russie.

„Par la grâce de Dieu, nous, Nicolas I, empereur et autocrate de toutes les Russies etc., etc., etc. Savoir faisons:

„Par notre manifeste du 14 juin de la présente année, nous avons fait connaître à nos fidèles et bien-aimés sujets, les motifs qui nous ont mis dans l'obligation de réclamer de la Porte ottomane des garanties inviolables en faveur des droits sacrés de l'église orthodoxe.

„Nous leur avions annoncé également que tous nos efforts pour ramener la Porte par des moyens de persuasion amicale, à des sentiments d'équité et à l'observation fidèle des traités, étaient restés infructueux et que nous avions, par conséquent, jugé indispensable de faire avancer nos troupes dans les principautés du Danube. Mais, en adoptant cette mesure, nous conservions encore l'espoir que la Porte reconnaîtrait ses torts et se déciderait à faire droit à nos justes réclamations.

„Notre attente a été déçue.

„En vain, même les principales puissances de l'Europe ont cherché par leurs exhortations à ébranler l'aveugle obstination du gouvernement ottoman. C'est par une déclaration de guerre, par une proclamation remplie d'accusations mensongères contre la Russie, qu'il a répondu aux efforts pacifiques de l'Europe ainsi qu'à notre longanimité. Enfin, enrôlant dans ses rangs les révolutionnaires de tous les pays, la Porte vient de commencer les hostilités sur le Danube. La Russie est provoquée au combat, il ne lui reste donc plus, se reposant sur Dieu avec confiance, qu'à recourir à la force des armes pour contraindre le gouvernement ottoman à respecter les traités et pour en obtenir la réparation des offenses par lesquelles il a repondu à nos demandes les plus modérées et à notre sollicitude légitime pour la défense de la foi orthodoxe en Orient, que professe également le peuple Russe, couvaincu que nos fidèles sujets se joindront aux ferventes prières que nous adressons au Très-Haut, afin que sa main daigne bénir nos armes dans la sainte cause qui a trouvé de tout temps d'ardents défenseurs dans nos pieux aïeux.

„*In te, Domine, speravi; non confundar in aeternum.*

„Donné à Tsarkoé-Sélo, le vingtième jour du mois d'octobre de l'an mil-huit-cent-cinquante-trois et de notre règne la vingt-huitième.

„Signé: *Nicolas*."

QUATRIÈME PARTIE.

ÉTAT POLITIQUE ET RELIGIEUX; MOEURS ET COUTUMES.

PREMIER CHAPITRE.

ÉTAT POLITIQUE ET RELIGIEUX.

Dans notre rapide histoire de l'empire turc, nous avons parlé, en son temps et lieu, de l'organisation intérieure de cet empire, mais le sultan Mahmoud a si complétement reconstruit à nouveau le vieil édifice de l'état politique de l'empire ottoman qu'il ne ressemble plus en rien à celui qui existait autrefois. L'organisation gouvernementale ainsi que les autres innovations, introduites par Mahmoud dans l'empire turc, portent sur toutes les branches du pouvoir, à l'exception des dignités et charges des Ulémas, particularité qui témoigne de la plus profonde habilité et à laquelle dut le Sultan de faire toutes ses réformes sans rencontrer d'obstacles sérieux de la part de ce corps important de l'empire.

1. Les charges du Divan.

Les charges du Divan comprennent les ministères des relations étrangères, de l'intérieur et des finances. D'après une ordonnance, en date du 8 mars 1834, toutes les charges du Divan sont divisées en quatre catégories ou classes et les titulaires en portent les insignes correspondants.

I. classe: 1) Le Kiajaberg, ministre de l'intérieur; 2) le Defterdar, président de chambre; 3) le Reis-Effendi, ministre des affaires étrangères.

II. classe: 1) le Tsauschbaschi, maréchal de l'empire; 2) le Nischandsibaschi, secrétaire d'état, signant pour le Sultan; 3) Ewkasi-Humajum Nasiri, inspecteur des fondations impériales d'oeuvres pies; 4) l'inspecteur des monnaies; 5) l'inspecteur des fermes; 6) l'inspecteur des dépenses; 7) l'inspecteur des fonderies de canons et de bombes; 8) l'inspecteur des arsenaux; 9) l'inspecteur des moulins à poudre; 10) le préposé à la chambre des comptes; 11) l'inspecteur des listes de recensement.

III. classe: 1) l'inspecteur de la gazette d'état; 2) le premier maître des requètes; 3) le Mekfubutschi, secrétaire d'état du grand-vizir; 4) le Beihikdschi, le référendaire de l'état; 5) le secrétaire de la guerre.

IV. classe: 1) le préposé à la chancellerie des fermes de la Mecque et de Médine; 2) l'employé de la chancellerie du trésor public; 3) le préposé à l'impôt des tabacs.

Le costume de ces quatres classes du Divan est réglé par des ordonnances particulières. Les trois ministres d'état de la première classe portent une houppelande couleur d'azur, avec boutons d'or sur la poitrine, un riche col brodé, un sabre à poignée diamantée et le signe de la charge. Les trois ministres d'état s'appellent, par prérogative, Ridschal, c'est-à-dire les hommes, ou Erkian, c'est-à-dire les colonnes. Tous les autres titulaires des charges du Divan s'appellent indistinctement Chodschaginn, c'est-à-dire les maîtres du Divan.

2. Les charges militaires ou l'armée.

Les troupes régulières ne s'appellent plus, comme sous Sélim III, Nisami Dschedid, mais sont nommées Asakiri Manssurei Mohammedije ou armée victorieuse de Mahomet. Les troupes de la garde s'appellent Asakiri chassai schahane, c'est-à-dire troupes du palais. Le généralissime de toute l'armée est le Séraskier-Pacha, le premier après lui est le capitan de la garde, le vizir Beglerbeg. Les différentes armes sont: l'infanterie, Piade; la cavalerie, Su-

wari; l'artillerie, Topdschi; les mineurs, Laghumdschi; les bombardiers, Chumbaradschi, et les pionniers, Baltadschi. Les divisions des troupes à pied et à cheval s'appellent Férik; les régiments Alai; chacun se compose de quatre bataillons, Tabur, sous le commandement d'un colonel, Miri alaï. Le bataillon a huit compagnies, Buluk, commandées chacune par un major, Bimbaschi. Le capitaine de la garde occupe le premier poste au sérail.

La nouvelle organisation de l'armée est celle de la landwehr, (Rédif). Il y a aussi une escouade d'agents de police.

La composition actuelle de l'armée turque est celle qui suit: I. l'armée de terre qui embrasse: 1) l'armée active régulière, nizam; 2) la réserve; 3) les contingents de troupes auxiliaires; 4) les troupes irrégulières. L'armée active régulière se compose de six corps ou camps, ordous, placés chacun sous les ordres d'un feldmaréchal, Muschir, et qui, en temps de paix, ont leurs principaux quartiers à Scutari, Constantinople, Monastir, Karbront, Damas et Bagdad. Chaque ordou se compose de deux divisions sous les ordres d'un général de division, Férik. Chaque division se subdivise en trois brigades, sous trois généraux de brigade, Livas. L'ordou complet comprend en tout onze régiments, à savoir: six régiments d'infanterie, quatre de cavalerie et un d'artillerie. Indépendamment des six ordous, il y a encore trois corps détachés: une brigade sur l'île de Candie qui se compose de 4,000 hommes de troupes régulières, 3,000 à 3,500 de troupes irrégulières et de 600 canonniers indigènes, soit en tout 8,000 hommes; une brigade dans l'Eyalet de Tripoli qui se compose d'un régiment d'infanterie et d'un régiment de cavalerie, ou environ 4000 hommes en tout; une brigade à Tunis, de la même force. Total: 16,000 hommes d'infanterie et de cavalerie. Les corps spéciaux, sous l'ordre du grand-maitre de l'artillerie, forment un corps; ils se composent: 1) du corps central de l'artillerie, quatres régiments: un régiment de réserve et trois régiments distribués dans les différentes forteresses de l'empire, dans les détroits, en Servie, le long du Danube, dans l'Archipel et sur les côtes de l'Asie mineure et de la mer noire; 2) de la brigade du génie, deux régiments forts chacun de 800 hommes. — La réserve ou rédif forme une seconde armée organisée à l'instant du Rizam et qui comprend le même nombre de régiments dans les différentes armes. Les régiments sont divisés, selon

les localités, en bataillons ou escadrons, ou en compagnies et ont des cadres complets d'officiers et de sous-officiers. Ces derniers reçoivent une solde fixe et régulière à la charge de demeurer dans les villes ou villages, parmi les soldats en congé mais non encore libérés, et de les faire exercer une fois par semaine. Chaque année, les rédifs s'assemblent pour un mois au quartier de l'ordou auquel ils appartiennent afin de prendre part aux grandes manoeuvres. Pendant le temps que durent celles-ci, ils reçoivent la solde de garnison et la ration de vivres. — Les troupes auxiliaires se composent des contingents que les provinces tributaires et d'autres provinces non encore soumises au recrûtement, doivent fournir à la Porte en cas de guerre. Ces provinces sont la Servie, la Bosnie, l'Herzegowina, la haute Albanie et l'Egypte. Le nombre de ces contingents est indéterminé et augmente ou diminue selon les circonstances; on les évalue, cependant de 120 à 130,000 hommes. Les troupes irrégulières comprennent: 1) la gendarmerie à pied, Kavas; la gendarmerie à cheval, Seymens et la milice de terre, Soubechis, en tout 30,000 hommes; 2) les Tartares de la Dobrodja et de l'Asie mineure, environ 6,000 hommes; 3) les volontaires hongrois et polonais, 5,000 hommes; 4) les volontaires musulmans, nombre moyen, 50,000 hommes. Tous ces divers corps réunis donnent un chiffre de 500,000 hommes. Mais ces 500,000 hommes ne peuvent pas être immédiatement mobilisés, vu les distances qui séparent les différentes populations de l'empire et les frais qu'entraînerait leur armement préalable, frais qui excéderaient, sans doute, les recettes de l'empire. Quant aux contingents auxiliaires proprement dits, leur nombre aussi bien que le service qu'ils pourraient rendre à la Porte, sont soumis à un grand nombre d'éventualités.

II. La flotte. Elle se compose actuellement de 2 vaisseaux à trois ponts de 120 à 130 canons, 4 vaisseaux à deux ponts de 74 à 90 canons, de 10 frégates à voiles de 40 à 60 canons, de 6 corvettes de 22 à 26 canons, de 14 bricks de 12 à 20 canons, 16 cutters, goëlettes de 4 à 12 canons, de 6 frégates à vapeur de 400 à 800 chevaux, de 12 corvettes et autres bâtiments plus petits. Ensemble: 70 bâtiments montés par 34,000 matelots. Il y a, en outre, un régiment d'infanterie de marine (Bahrié alaï) de 4,000 hommes sous le commandement d'un général de brigade et caserné à l'arsenal lorsqu'il n'est pas embarqué. L'état major de la marine se compose: du Capitan-Pacha, grand-

amiral et ministre de la guerre; de cinq amiraux, dont trois en service actif; du commandant de la flotte ou chef de l'escadre et de l'amiral du port (Liman Keissi); de trois vice-amiraux (Bahrié-Livasi), le vice-amiral de la flotte (Patrona), le directeur des ateliers de la marine (Iplikané-Mudiri) et le directeur de l'école navale; de huit contre-amiraux (Bahrié-mir-Alaï) dont trois, avec le titre honorifique de Miala ou Meala, commandent les stations du Danube et de la mer noire, de l'Archipel et du golfe persique et dont les quatre autres font partie du conseil de l'amirauté. (Le Mirmarbachi ou ingénieur en chef des constructions navales est également membre de ce conseil.) Ces différents officiers ont le rang et la solde des officiers du grade correspondant de l'armée de terre; ainsi, les amiraux sont assimilés aux Fériks, les vice-amiraux aux Livas et les contre-amiraux aux Mir-Alaïs ou colonels. Le commandant ou capitaine de pavillon d'un vaisseau amiral est de même assimilé à un colonel.

3. Les charges de la cour.

D'immenses changements ont été apportés par Mahmoud, dans le sérail; il n'y a plus que deux chambres, celle désignée sous le nom de chanei-chassa et celle du trésor (chanisei-humajum); trente pages sont affectés à la garde du manteau du Prophète. Le nombre des cuisiniers employés ne s'élève pas à moins de 500.

4. Les gouvernements généraux et les charges de woiwode.

L'administration intérieure du pays forme trois classes de charges qui sont celles de gouverneur, de sandschake et de woiwode. Les deux dernières ne sont même, à proprement parler, que l'amoindrissement de la première dont elles relèvent. Les gouvernements actuels sont: 1) l'Abyssinie et Dschidda; 2) l'Archipel; 3) la Roumélie; 4) Damas; 5) Bagdad; 6) Schehrfort; 7) Baffra; 8) l'Egypte; 9) Alep; 10) la Bosnie; 12 Ssased, Ssaida et Beyrout; 12) Tripoli, en Syrie; 13) Erzéroum; 14) Siwas; 15) Silistria; 16) Candie; 17) Trébisonde; 18) Caramanie; 19) Adana; 20) Diarbekr; 21) Rakka;

22) Meraasch; 23) Tschildir; 24) Kars; 25) Wan; 26) Mossoul; 27) Tunis; 28) Tripoli.

Les Sandschakes sont: 1) Jérusalem et Nablus; 2) Widdin et Nicopolis; 3) Tirhola; 4) Janina; 5) Delwino; 6) Awlonia; 7) Scutari; 8) Ilbestan; 9) Ochri; 10) Semendria; 11) Krochissar; 12) Meutesche; 13) Aidin; 14) Bigha; 15) Koisarije; 16) Selanik; 17) Tschoroum; 18) Tekke; 19) Uskub; 20) Gustendit; 21) la Perse; 22) Klis; 23) Smornik; 24) Herschk; 25) Dukagin; 26) Canée; 27) Akschekr; 28) Retimo; 29) Alaje; 30) Gonia. — Le nombre des Woiwodes est de 50.

5. Dignités et charges judiciaires.

a. Première dignité judiciaire. Le mufti.

Les fonctionnaires qui viennent immédiatement après le mufti sont: 1) le Scheichul-Islam Kiajesi, c'est-à dire le représentant du mufti dans toutes les affaires politiques et économiques; 2) le Telchisidschi, c'est-à-dire le ministre rapporteur, l'homme d'affaires du mufti à la Porte; 3) le Mektubschi, son chancelier; 4) le Fetwa Emini, directeur de la chancellerie dans laquelle sont expédiées les Fetwas (réponses).

b. Dignités judiciaires de premier ordre. Ces dignités sont celles de président, scudur, des juges de Constantinople et des *mollas* des deux villes saintes de la Mecque et de Médine; les *mollas*, (juges) d'Andrinople et d'autres villes. Il existe encore des dignités judiciaires, de deuxième, de troisième et de quatrième ordre.

Les études que nécessitent ces charges sont faites sous la direction de professeurs nommés murderisses. Les étudians s'appellent sochta, c'est-à-dire, ceux qui brulent de l'amour de la science. Lorsque l'étudiant a passé ses examens, il devient mutasoun, c'est-à-dire candidat pour les charges judiciaires. — Le professeur de l'école élémentaire s'appelle chodschou.

6. Les ulémas, c'est-à-dire juristes et théologues.

Le nom d'uléma, qui exprime la profession de savant est donné à tous les serviteurs de Dieu et de la loi, aux scribes pro-

prement dits, et c'est pourquoi les descendants du prophète, ainsi que, dans le sens le plus large, les moines, sont comptés parmi les ulémas. Ce grand et respectable corps renferme également dans son sein, les juges, les cadis, les jurisconsultes, les muftis, les serviteurs de la religion, imans et enfin ceux qui, par le sang, descendent du Prophète, les émirs, et les moines, derviches. À la tête des ulémas est le grand-mufti qui, en sa qualité de premier dignitaire de l'ordre judiciaire, préside le corps des ulémas de tout l'empire.

a. Le cheik de l'Islamisme ou le mufti de la capitale.

Le cheik de l'Islamisme est revêtu de la première dignité spirituelle de l'état comme le grand-vizir est revêtu de la première dignité temporelle. Il est le grand patriarche, le pape de l'empire ottoman et, comme tel, désigné par des titres honorifiques tout particuliers. On l'appelle „Conseiller des hommes, mer de toutes les sciences.“ Mahomet II donna au mufti de la capitale un rang plus élevé que celui de tous les autres muftis de l'empire et le titre de cheik de l'Islamisme. Sous Soliman, il devint le chef de tout le corps des ulémas; cependant, quoiqu'autorité suprême de la justice, il n'a que voix consultative et non délibérative, mais il est juste d'ajouter que c'est cette voix qui décide du jugement. En un mot, le mufti est l'oracle et l'organe de la loi et il jouit de la plus haute considération. Il est inamovible. Immédiatement après lui, viennent les quatre conseillers du consistoire ottoman.

1) Le cheik-ul-islam Kiajossi, le procureur du cheik.

2) Le Telchisdschi, le référendaire, l'auteur des traités.

3) Le Mektoufdschi, le chancelier du mufti, à la tête de la chancellerie.

4) Le Fetwa Emini, le préposé à la chancellerie où les Fetwa (réponses) aux questions concernant certains points de droit ou autres, sont expédiées. Ces questions sont toujours posées de telle façon qu'on n'a qu'à répondre simplement *olur* ou *omas* (Cela *peut* ou ne *peut pas* se faire).

b. Les juges.

L'ensemble de ces charges et dignités, nullement héréditaires, se divise en cinq catégories; il se compose: 1) des grands mollas; 2) des petits mollas; 3) des muffetis; 4) des cadis; 5) et des naibs.

1. Les mollas.

Ils sont au nombre de six: 1) les juges de province de la Roumélie 2) les juges de province de l'Anatolie: 3) les juges de Constantinople; 4) les juges de la Mecque et de Médine; 5) les juges d'Andrinople, Brousse, du Caire et de Damas; 6) les juges de Scutari,' Ghalata, Jérusalem, Smyrne, Alep, Larissa et Sélanik.

Molla est surtout le titre honorique de la profession de juge; les deux premières charges sont celles des deux Kadiaskères ou juges de l'armée, en Europe et en Asie; chacun de ces Kadiaskères a six employés sous sa direction.

2. Les petits mollas.

Ceux-ci sont les juges des dix petites villes de deuxième ordre: Meraasch, Bagdad, Bosnaserai, Sophia, Belgrade, Ainintab, Kutahijea, Konin, Filibe, Diarbekir.

3. Les muffetis ou juges d'instruction.

Toutes les enquêtes concernant les fondations pieuses, font partie de leurs attributions, mais spécialement les enquêtes concernant tout ce qui est du ressort de l'autorité du grand-vizir, du mufti et du rislar agassi. Il y a cinq juges instructeurs, trois à Constantinople, un à Andrinople et un à Brousse.

4. Les cadis ou juges proprement dits.

Ces derniers sont les juges des autres villes de l'empire; ils sont divisés en trois catégories, savoir, celle de la Roumélie, de l'Anatolie et de l'Egypte. Leur nombre s'élève en tout, à 456.

5. Naibs ou vicaires.

Ces vicaires ne sont que les représentants, les substituts des mollas et des cadis; ils forment cinq classes distinctes: 1) Kasa

Naibi, les juges de village, chefs d'une juridiction relevant d'un molla ou d'un cadi; 2) Bab Naibi, les substituts des mollas de première et deuxième classes; 3) Molla Wekili, les remplaçants de ceux des mollas qui sont simplement titulaires et n'exercent jamais; 4) Kadi Wekili, les remplaçants des cadis; 5) Arpalik Naibi, les receveurs de l'Arpalik ou impôt sur l'orge.

Ces mollas, cadis et naibs se prononcent sur toutes les affaires civiles et criminelles et remplissent, en même temps, les fonctions de notaires publics.

c. Les muftis ou législateurs délibérants.

Ceux-ci tiennent le milieu entre les juges et les serviteurs de la religion ou les prêtres. Le premier de ces muftis est le cheik-ul-islam qui est en même temps les chef de tous les ulémas. L'empire en compte 210 dont l'unique occupation est de répondre affirmativement ou négativement aux questions qui peuvent leur être adressées. Chaque grande ville a son mufti particulier. Leur rang est indistinctement le même et ils sont nommés à vie par le cheik-ul-islam.

d. Les serviteurs de la religion ou le sacerdoce.

Le sacerdoce se compose des cheiks, des chatibes, des imams, des muézins et des caimes.

1. Les cheiks.

Les cheiks sont les prédicateurs ordinaires des mosquées; le nom de cheik qui signifie vieillard est donné à tout homme qui se distingue par ses vertus et son grand âge, mais en Turquie, les prédicateurs et les chefs de derviches le portent seuls. Ceux-ci s'appellent Meschaichi Barsi, ou cheiks de la chaire, ceux-là Meschaichi Sawiji, ou cheiks du cloître. Chaque mosquée possède son cheik ou prédicateur. Les cheiks ne forment qu'une seule classe dans tout l'empire.

2. Les chatibes.

On appelle chatibes les prêtres qui font tous les vendredis, dans les mosquées, les prières publiques pour le sultan régnant. Cette

prière et le droit de battre monnaie, forment ainsi que nous l'avons déjà dit en temps et lieu, les deux premiers droits de souveraineté des monarques ottomans. Les chatibes portent encore le nom d'imams du vendredi, Imamot Dschumaa, attendu que la prière pour le sultan n'a lieu que ce jour là.

3. Les imans.

Iman signifie, à proprement parler, chef de la prière, par ce que c'est l'iman, en effet, qui la dirige, tous les fidèles réglant leur attitude et leurs gestes sur les siens. Ses fonctions consistent à faire cinq fois par jour, aux heures prescrites, la prière dans la mosquée, le vendredi excepté, jour où elle est prononcée par le chatibe. Il y a plusieurs imans par mosquées; le premier en est le véritable prêtre (Imamot haji) ou chef, il fait les circoncisions, les mariages et les enterrements.

4. Les muézins.

Les muézins sont des hommes chargés de monter sur le minaret des mosquées pour appeler, dans la formule consacrée, les fidèles à la prière.

5. Les kaimes.

Les kaimes correspondent à nos marguilliers et n'exercent que les fonctions les plus infimes. Le plus âgé d'entr' eux s'appelle Kaime Baschi ou chef des marguilliers. Le nombre des prêtres est proportionné à l'importance des mosquées, mais les plus grandes n'ont jamais plus d'un cheik et d'un chatibe, de deux imans, de douze muézins et de vingt kaimes. Dans les villages, l'iman remplit à la fois les fonctions de muézin, de chatibe et de kaime.

e. Les émirs ou proches parents du Prophète.

Les proches parents du Prophète ne font pas partie du corps des ulémas ou des interprètes de la loi, mais le premier d'entre eux, le Nakibal Eschraff ainsi que le chef de la bannière de l'empire, Miri-Aalem, qui tous les deux sont pris parmi les émirs, sont revêtus des premières dignités des ulémas. Émir, à proprement parler,

signifie prince et ainsi s'appellent en Arabe ceux qui sont investis du glaive et de la bannière. En Turquie, on les nomme Beys. Émir, Schérif, Segad, Maîtres, Ewladi Ressul, enfants du Prophète, Sal Kurba, parents, Alewi, Beni Haschem, fils de Haschem, sont autant de noms donnés aux descendants directs, par les femmes, du Prophête. On trouve des émirs dans toutes les classes de la société. Presque tous les portefaix, entr'autres, sont des émirs et l'un des quatre premiers membres du corps des ulémas est le chef de ces derniers.

f. Les muderris ou professeurs, le corps enseignant proprement dit.

Ceux-ci forment la pépinière d'où sortent les ulémas, tous pris dans leurs rangs. Le premier collége ou medresse, fondé à Brousse, date du sultan Orkhan. Le nombre des établissements analogues et des professeurs qu'ils renfermaient s'accrut sous les successeurs de ce dernier. Ce fut Mahomed II qui régularisa le corps des ulémas et constitua sa hiérarchie telle qu'elle existe, à de très légères modifications près aujourd'hui encore. Voici quel est l'ordre de cette hiérarchie: les étudiants de la dernière classe s'appellent Suchta Softa; les suivants, Mind et les autres, Danishmend. Ces derniers sont libres de se destiner aux fonctions de cadi, de mufti ou d'iman. Les proviseurs des différents colléges existants se nomment muderris. Ces colléges sont divisés, selon leur plus ou moins de revenus quotidiens, en dix classes que les élèves doivent parcourir intégralement avant de pouvoir espérer obtenir une place de molla. Ces dix degrés du corps enseignant s'appellent: Charidsch, Herekat-Charidsch, Dachit, Herekat-Dachit, Musselei-Isahn, Isahn, Altmischli, Ikindschi Altmischli, Musselei Suleimanije. Les muderris de tout l'empire se divisent en trois classes: 1) ceux de Constantinople; 2) ceux d'Andrinople et de Brousse; 3) ceux des autres villes. Les muderris de la première classe peuvent atteindre aux premières charges judiciaires de l'empire, tandis que ceux de la seconde et de la troisième, doivent se contenter des emplois secondaires.

Ce rapide aperçu de l'organisation du corps des ulémas peut nous donner une idée du plan, à la fois habile et simple, qui a présidé à la création de ce remarquable institut. On pourrait le

comparer à celui d'une maison dont il faudrait parcourir tous les étages inférieurs avant d'arriver au faîte. C'est, en effet, ce qui a lieu pour les ulémas. Ils doivent passer pour tous les degrés de leur institution avant d'en atteindre les grands dignités et l'on peut dire d'eux, lorsqu'ils les ont obtenues, qu'ils les ont bien méritées.

g. Les derviches.

Les derviches font remonter leur origine à Abubekre et Ali qui, les premiers et sous les yeux du prophète, lui-même, fondèrent, dit-on, de semblables confréries religieuses. Toujours est-il, que les sofis ou mystiques de l'Islamisme parurent dès le premier siècle de cette doctrine, grâce aux modifications que les influences chrétiennes, persanes et même indiennes lui firent subir. Les derviches correspondent à nos moines et les sofis à nos mystiques; le nombre de leurs différents ordres s'élève à une trentaine. Les plus estimés, ceux dont l'organisation se lie davantage à celle de l'état, sont les Nakschbendi, les Mewlevi, les Begtaschi, les Kadri, les Chalweti, les Rufaai et Kadri.

Tous ces ordres ont leur costume particulier et dont la coiffure constitue la principale différence. Conformément à leurs statuts, les derviches sont tenus de répéter, au moins deux fois par jours, les sept noms mystérieux de Dieu, noms également employés dans l'ordination et qui sont: 1) la Ilah illallah — il n'y a point d'autre Dieu que Dieu! — 2) Iallah — ô Dieu! — 3) Ia hu — ô, lui! — 4) Ia Hakk — ô le vrai des vrais! — 5) Ia Hajj — ô le dispensateur de la vie! — 6) Ia Kajum — ô le Dieu éternel! — 7) Ia Kahhar — ô vengeur des vengeurs! Ces sept noms mystérieux font allusions aux sept cieux, aux sept terres, aux sept mers, aux sept couleurs, aux sept planètes, aux sept métaux et aux sept tons. Le sultan Mahomet, lorsqu'il abolit les janissaires, voulut du même coup détruire les derviches. Mais cette seconde partie de son projet ne réussit qu'incomplètement.

7. Le divan ou le conseil de l'empire.

Le nom et l'organisation du divan, aussi bien que le nom et l'organisation de la plupart des monarchies orientales remontent à l'époque la plus reculée de l'histoire du royaume de Perse. Divan est employé en Orient pour le mot sopha, parceque c'est sur un sopha que s'asseyent les conseillers des royaumes orientaux. Pénétrons, maintenant, dans la grande salle sous le dôme élevé de laquelle se rassemble le divan ou conseil de l'empire. Ce divan s'appuie sur les quatres premières classes des dignités de l'état comme sur quatres colonnes (d'où le nom de ces dernières, Erkiani Dewlet ou colonnes de l'empire) et il comprend les solennités publiques de l'état, les fastes politiques et les revues. Les vêtements de parade des ministres et des grands de l'empire, pour les cérémonies, tirent aussi leur nom du divan et s'appellent Divan-Kurke, pelisses du divan. Enfin, les jours ouvrables, auxquels le divan se réunit, se nomment Divan-Guni, ou jours du divan. Ces jours-là, les membres du divan se rassemblent de grand matin et aussitôt après la prière, devant la porte du sérail, Babi Hamajum, c'est-à-dire, porte de l'empire. Le cérémonial le plus stricte préside à cette réunion.

8. Etat religieux de l'empire turc.

On sait que les Ottomans confessent la religion mahométane; mais celle-ci est si étroitement liée avec l'état et sa constitution politique, elle a une influence si directe sur la forme du gouvernement, qu'il est nécessaire d'en esquisser à grands traits les principaux contours, si l'on peut dire ainsi, pour l'intelligence elle-même de l'histoire turque.

Avec la fuite de Mahomet, en l'an 622 après Jésus-Christ, commence l'histoire de l'Islamisme. Mahomet ne voulait pas être seulement le fondateur d'un nouvel état, mais encore celui d'une nouvelle religion. Aussi, pour donner plus de force à ses préceptes, tant civils que religieux, les déclara-t-il l'oeuvre de Dieu et c'est comme cela que le Koran devint et resta le code civil et religieux des Musulmans. Deux des préceptes de Mahomet contribuèrent à rendre

ses armées si terribles et si redoutables. Le premier est celui qui admet la fatalité et lui fait jouer un rôle implacable dans les choses de la vie. Il n'y avait pas, en effet, de danger possible pour les soldats de Mahomet. La fatalité était là qui arrangeait tout et de deux choses l'une, ou ils devaient être victorieux et, alors, qu'importaient les périls, ou ils devaient succomber et, dans ce dernier cas, toute tentative de se soustraire à l'arrêt du destin, ne pouvait qu'être vaine. Le second précepte est celui qui promet à quiconque meurt les armes à la main, en combattant les hérétiques, la rémission de ses fautes et l'entrée du paradis. Or, ce paradis, Mahomet, savait le décorer avec la richesse et les brillantes couleurs d'une imagination orientale, pleine de poësie, d'ennivrement et de feu. Mahomet, l'inspiré, était lui-même convaincu de la profonde vérité de ses préceptes; il prenait pour une preuve de révélation divine, la vivacité de son imagination et la chaleur de sa pensée. Il se regardait comme l'envoyé sur la terre du Dieu que son peuple devait reconnaître pour le vrai et le seul Dieu. Dans la ferveur de son inspiration, il s'imaginait que le livre dans lequel il dépensait sa vie était un livre écrit de toute éternité; ses partisans disaient qu'il lui avait été transmis par l'ange Gabriel, au nom de l'être suprême. Cette origine divine, donné par Mahomet au Koran, fut la cause de la foi et de l'obéïssance aveugle que rencontrèrent, chez le peuple, les préceptes de cet évangile musulman. Voulait-il faire quelque chose qui lui paraissait bon et profitable, il s'appuyait sur un verset du Koran. Aujourd'hui encore, il en est ainsi et les chefs de l'empire ottoman ont constamment recours à ce talisman merveilleux. Lorsque Mahomet voulut détruire les janissaires, il invoqua un passage du Koran et le danger fut évité, si non complétement du moins en très-grande partie, car tout se borna, ainsi que nous l'avons vu à une simple révolte militaire à laquelle la nation ne prit aucune part. Lorsqu'Abdoul-Medjid donna une constitution à l'empire turc, il cita le Koran et ce qui avait paru impossible cessa de l'être. Le Koran, oeuvre de génie et poëme divin, unique dans son genre, ne peut être régardé comme une révélation d'en haut que par un peuple aux yeux duquel le génie de la poësie, lui-même, est une manifestation divine. — Et, en cela, il faut bien reconnaître que les Osmanlis se montrent moins barbares qu'une foule de prétendus peuples civilisés. — Aussi, Mahomet n'a-t-il

voulu constater sa révélation par aucun autre signe. „Les merveilles de la nature, — dit-il — de la terre et du ciel, les plantes et les animaux, les tempêtes, les mystères de la procréation et le Koran, ne sont-ils pas des signes évidents pour celui qui veut croire?“

Les préceptes de l'existence d'un seul Dieu, de l'immortalité de l'âme, du devoir de l'homme de se montrer reconnaissant envers le souverain créateur, de savoir accepter le malheur avec résignation et le bonheur avec sagesse, de chercher à convertir les incrédules à la croyance d'un Dieu, et, d'employer son intelligence à l'étude de la sagesse, de la science, du bien, du vrai et du beau, ces préceptes, disons nous, sont ceux dont le prophète était inspiré et qu'on retrouve à chaque page du Koran.

L'ensemble des écritures saintes des mahométans se compose de quatre livres principaux. Ce sont: 1) Le Koran, auquel (selon la croyance populaire) Mahomet consacra vingt-trois ans de sa vie à l'écrire verset par verset et, pour ainsi dire, sous la dictée de l'ange Gabriel et qui fut mis en ordre et publié par Aboubekr, l'an 13 de l'hégyre (635 de Jésus-Christ) et 2 ans après la mort du Prophète. 2) Le Hadiff ou Sunneth qui est une sorte d'entretien sur le Koran et qui renferme diverses pensées et discours des disciples de Mahomet, ainsi que quelques particularités sur les actions et les habitudes du Prophète. 3) L'Idjhay-Ummeth ou explications et décisions des principaux disciples du Prophète, notamment des quatre premiers califs. 4) Enfin, le Kiyas, dans lequel sont renfermées toutes les décisions canoniques prises par les imans ou prêtres pendant le premier siècle qui suivit Mahomet.

Le Koran se divise en 114 chapitres ou Sures, qui se subdivisent à leur tour en versets. Il renferme des préceptes moraux, sociaux ou religieux mais rien ayant trait à l'histoire et il est écrit dans le dialecte arabe le plus pur, avec la richesse d'imagination habituelle aux orientaux. Dans la préface de ce livre remarquable on trouve les passages suivants:

Au nom du Dieu tout miséricordieux.

„Gloire soit à Dieu, au seigneur maître de toutes les créatures, au tout miséricordieux, au roi du jour de la justice! Nous t'adorons, seigneur, et te demandons assistance. Guide-nous dans le droit

chemin, dans les chemins de ceux auxquels tu as été miséricordieux et non dans les chemins de ceux qui ont mérité ta colère, non dans les chemins qui conduisent aux ténèbres.“ Concernant le contenu du Koran, il est dit dans cette même préface: „Il n'y a point de doute dans ce livre; c'est une instruction à l'usage des fidèles, de ceux qui tiennent pour vrais les mystères de la foi, qui observent exactement les heures consacrées à la prière et distribuent en aumônes une partie des biens que nous leur avons accordés; et ceux qui croient à la révélation, faite d'abord au prophète, qui croient également à la vie future, ceux-là sont conduits par le seigneur et seront heureux et bénis.“

Chaque chapitre porte une inscription ou titre, comme par exemple, la table, le butin, le tonnerre, les prophètes, le pélerinage, la résurrection. Dans le chapitre traitant de la résurrection il est écrit: „Au nom du Dieu tout miséricordieux! En vérité, je jure par le jour de la résurrection, je jure par l'âme qui s'accuse elle-même!

L'homme pense-t-il que nous ne rassemblerons pas ses os les uns avec les autres? Oui, nous pouvons joindre ensemble les plus petites phalanges de ses doigts.“ — Autre citation: „Vous verrez face à face, Dieu le seigneur, au jour du jugement dernier, comme vous voyez un de vos semblables. Alors celui qui appelle, appellera: que chaque peuple suive l'objet de son adoration. Mais tous ceux qui adorent des idoles à la place du vrai Dieu, qu'ils soient bons ou mauvais, seront précipités dans les flammes éternelles.“

Le passage suivant peut donner une idée des préceptes de morale:

„O vous fidèles, restez attachés à la justice lorsque vous êtes appelés en témoignage, fut-ce contre vous-mêmes, vos parents ou vos amis. Restez, aussi, attachés à la vérité, vis-à-vis des pauvres comme vis-à-vis des riches, car Dieu est plus qu'eux tous. Ne vous laissez pas aller à déposer contre ce qui est juste, alors que vous y seriez portés par votre intérêt.“

„Aucun de vous n'a la vraie foi, tant qu'il n'aime pas ses frères.“

„Les actions sont appréciées sur les intentions et en chaque chose l'intention donne la valeur.“

„Ne comptez pas vos bonnes oeuvres.“

„Celui qui a des aïeux est devant dieu comme celui qui n'en a pas."

„Chaque enfant nait avec la faculté d'acquérir les connaissances naturelles."

„Dis-moi, dit un homme au Prophète, les oeuvres qui conduisent en paradis. Le Prophète répondit: celui qui fait un bon usage de sa fortune, qui sert Dieu et le met au dessus de tout, qui prie, fait l'aumône et remplit les devoirs de la famille, celui-la entrera dans le royaume du ciel."

„Moi, Mahomet, suis le premier des hommes, avec le fils de Marie. Les prophètes sont tous enfants du même père. Entre moi et Jésus, il n'y a pas de Prophète."

„Ne vous nommez pas d'après moi, comme les chrétiens se nomment d'après le fils de Marie. Vous êtes serviteurs de Dieu et alors, aussi, de son Prophète."

Ces quelques citations suffiront pour faire connaître l'esprit qui respire dans le Koran, de sa première à sa dernière page.

Le Prophète a prescrit le jeûne et les prières et les Turcs observent ce commandement avec la plus rigoureuse exactitude. La principale prière est le Ramaz ou celle récitée chaque jour, à certaines heures fixes, et de même que l'instant en est prescrit, de même les gestes et la posture qui l'accompagnent sont réglés par la loi. Mais on sert aussi bien Dieu sur le champ de bataille que dans les mosquées. On doit se laver avant la prière et se tourner la face vers la Mecque. Le Ramaz est précédé d'une introduction pendant laquelle on garde la mine la plus sérieuse du monde, avec les pouces placés à la hauteur des oreilles; puis, on lit un passage de la préface du Koran pendant lequel, les yeux baissés, on pose la main droite sur la gauche, un peu au-dessous de la taille. Ces différents gestes ou postures, ainsi que d'autres semblables, doivent être rigoureusement observés. Les prières se font soit à la maison, soit à la mosquée quand on veut les rendre plus méritoires encore. Rien ne varie plus que la forme des mosquées; les unes sont rondes, les autres carrées, de troisièmes, ni rondes ni carrées, mais presque toutes possèdent à l'intérieur une grande cour plantée d'arbres et dans laquelle ou trouve une fontaine entourée d'un bassin et destinée aux ablutions prescrites par la loi. Une rangée de colonnes fait

le tour de l'édifice et forme le péristyle du temple, sous lequel les femmes, à qui l'entrée dans l'intérieur de la mosquée est interdite, suivent et entendent la prière. Le toit consiste en une coupôle, surmontée du croissant, emblême de la foi musulmane. Autour de cette coupole, s'en élèvent d'autres plus petites et qui servent d'ornements. Mais ce qui est obligatoire, c'est le minaret, sorte de tour ayant la forme d'une colonne élevée et dont le diamêtre varie entre 4 et 10 pieds. Le minaret s'élance du toit du temple; il conserve, d'abord, la même épaisseur jusqu'à une galerie où l'on parvient de l'intérieur de la mosquée, au moyen d'une porte qui doit toujours faire face à la ville sainte la Mecque, puis, à partir de cette galerie, il va en diminuant et se termine par une flêche, ornée du croissant. Les grandes mosquées ou dschiamyi ont de trois à six minarets. C'est du haut de la galerie que le muézin crie, tous les jours, les heures des cinq prières ordinaires. Pour les grandes fêtes, on illumine splendidement les minarets avec des lampes.

Dans l'intérieur des mosquées, les parois offrent des tables de marbre, mais on n'aperçoit ni tableaux ni statues, la sculpture et la peinture étant des arts interdits par le Prophète. Par contre, on remarque un grand nombre de colonnes et de piliers, décorés de lampes et d'inscriptions, ces dernières toutes puisées dans le Koran. Il n'y a, par exemple, ni bancs ni chaises, mais une foule de tapis sur lesquels, à certains endroits de la prière, les fidèles se jettent et se prosternent. Du côté de la mosquée qui regarde la Mecque, est une pierre nommée Kibla et à laquelle les fidèles doivent faire face.

Dans chaque temple mahométan, et au-dessous de la Kibla, on trouve l'autel, appelé Mihbrab, et qui consiste en une excavation haute de 6 à 8 pieds; puis, viennent la tribune du muézin, à gauche de l'autel, et la chaire du cheik (Knésy) à droite; enfin, dans les grandes mosquées, il y a encore une chaire (Minnber) pour les chatibes.

Comme chez tous les peuples, la mort et l'enterrement sont chez les turcs entourés de cérémonies religieuses.

Aussitôt qu'un musulman a reçu la visite de l'ange de la mort, Mélékul, on le couche sur le dos et le côté droit tourné vers la

Mecque, position dans laquelle il doit être enseveli. On apporte ensuite dans la chambre du malade un petit réchaud sur lequel on fait brûler des parfums, et l'Iman de la mosquée la plus voisine est appelé pour réciter à haute voix le credo et le 36me chapitre du Koran, nommé le c o e u r du K o r a n, que le patient répête intérieurement. Dans ce chapitre, il est question de l'immortalité de l'âme et il y est dit, entr'autres:

„C'est pourquoi apporte lui un bon message de miséricorde et de récompense céleste.“

„En vérité, nous rappellerons les morts à la vie et nous inscrirons leurs oeuvres, qui les ont précédés auprès de nous, et la trace de leurs pas, qu'ils auront laissée derrière eux.“

Lorsque le moribond a rendu le dernier soupir, on pose un sabre sur son corps et le plus proche parent lui ferme les yeux en même temps qu'il lui colle la barbe sur le menton. Puis, on lave le cadavre avec une essence aromatique et on répand des herbes odoriférantes sur sa tête et sur sa barbe. Le front, le nez, les mains, les pieds et les genoux sont frictionnés avec du camphre, en signe d'attention et parceque ces différentes parties du corps prennent une part active à la prière.

Cette toilette du mort doit être faite par les femmes, pour les femmes, et par les hommes, pour les hommes. Aussitôt qu'elle est achevée, le corps est enveloppé d'un linceul, composé de plusieurs morceaux noués par le bout, et placé dans le cercueil sur lequel l'Iman prononce encore quelques prières. Ce cercueil, sans aucun ornement et le suaire sont parfumés à plusieurs reprises.

Les autres cérémonies des funérailles sont très-simples. Le cercueil est recouvert d'un drap mortuaire ordinaire et n'est orné que du turban du défunt, placé à l'endroit de la tête, et d'un morceau d'étoffe qui a reposé sur le tombeau du Prophête à la Mecque. Quatre hommes, le portent, non pas d'abord dans une mosquée, mais immédiatement et en toute hâte au cimetière, car ainsi le prescrit le Koran, où il est dit: — „quand le mort appartient aux élus, il faut le fair parvenir aussi vite que possible à sa destination.“

Les parents, hommes, doivent suivre en silence le convoi et sans laisser paraître aucun signe de douleur. C'est pour cette dernière raison que les femmes n'assistent pas aux enterrements. La

fosse une fois fermée, on en couvre le tertre avec du gazon et des fleurs. On ne pose point de pierre funéraire à l'endroit même où repose le mort, car on craindrait que son poids ne fatiguât ce dernier et on se contente d'entourer le tertre de murailles. C'est également pour la même raison qu'un Musulman ne doit jamais s'asseoir, mais surtout, jamais se tenir debout sur un tombeau, car fouler aux pieds le cadavre d'un élu est de plus une profanation.

Après l'inhumation, l'Iman prononce encore quelques prières, donne quelques bénédictions, puis il appelle à trois reprises le défunt par son nom.

Les cimetières turcs sont situés en dehors des villes et font partie des promenades les plus agréables. Ils sont plantés d'arbres, notamment de cyprès et on y admire le cèdre toujours vert. Les fleurs qui ornent les tombeaux sont l'objet des soins les plus constants et leur entretien remarquable ne contribue pas peu à faire du lieu de repos des élus une sorte de paradis terrestre.

Le cimetière de Scutari, en face de Constantinople, sur la côte d'Asie, est le plus beau de la Turquie. Il ne se fait pas seulement remarquer par son immense étendue, mais encore par le luxe des monuments funéraires, par la hauteur et la grosseur des arbres. Tous les Turcs riches ou de distinction se font enterrer à Scutari, parceque Scutari est située sur le même sol que les villes saintes de la Mecque et de Médine.

Mais ce sentiment religieux n'est pas le seul motif de la préférence donnée à Scutari. Les Turcs regardent tous l'Asie comme leur véritable patrie et croient que les cendres des Musulmans doivent y reposer mieux en paix que sur le continent européen où, d'après leur propre opinion, l'empire ottoman doit durer moins longtemps. Les Turcs sont, en effet, convaincus que leurs possessions d'Europe retomberont un jour entre les mains des giaours, c'est-à-dire des chrétiens, et nulle pensée ne saurait leur être plus affreuse que celle qui leur représente leurs cendres foulées par le pied des mécréants.

Le cimetière de Scutari forme une forêt à l'aspect triste et imposant tout à la fois. Les tombeaux des riches sont garnis, tout à l'entour, d'une espèce de cloison en pierre ou en marbre, au centre de laquelle repose le tombeau proprement dit. Quelques-uns de ces mausolées, comme les sarcophages des anciens, s'élèvent à environ

trois pieds au-dessus du sol et les dalles de marbre de l'entourage sont décorées de fleurs et d'inscriptions. Aux deux extrémités de tous les tombeaux, se trouvent deux tables de marbre, également couvertes d'inscriptions. Mais ces deux tables sont de pierre ordinaire pour les pauvres, dont la tombe n'est d'ailleurs pas entourée. Sur chacune de ces tables est sculpté un turban qui, par sa forme, indique le rang du défunt; ce turban est remplacé par un vase pour la tombe des femmes. Les inscriptions sont généralement courtes et contiennent, à côté du nom et de l'âge de la personne décédée, un verset ou une sentence du Koran; pendant la première année, les parents du mort viennent de temps en temps ou à certains jours fixes, pour pleurer sur la tombe nouvellement fermée.

SECOND CHAPITRE.

COUTUMES ET USAGES DES TURCS.

Les Turcs, pour prendre leurs repas, ne se mettent pas comme nous, à table, le plancher leur en tient ordinairement lieu; ils y étendent un morceau de drap ou de cuir et s'asseyent par terre, tournés du côte de l'Orient et les jambes croisées sous eux. Un petit trépied est posé sur ce morceau de cuir ou de drap; on y place un grand plat rond en cuivre étamé dans lequel sont apportés les mets. Chaque convive a devant lui un morceau de pain sans levain, qui a la forme d'un beignet plat et sert en même temps d'assiette, celle-ci étant inusitée chez les Turcs. On regarde également comme superflus les couteaux et les fourchettes. Les seuls ustensiles de table sont des cuillers de bois, rangées en tas sur le morceau de cuir susmentionné. Mais, lorsqu'on apporte des morceaux de résistance ou dépourvus de sauce, on se sert simplement des doigts.

Le met favori et principal des Turcs est le pillau. Il consiste, en riz cuit à l'eau et fortement saupoudré de poivre. Les gens aisés le mangent avec du poulet, du canard ou du mouton. En général, on sert peu de viandes et lorsqu'on en sert, c'est plutôt bouillies que rôties. Les fèves, les pois et les autres produits du jardinage consti-

tuent, par contre, les mets les plus habituels. Le petit lait forme aussi un des mangers pour ainsi dire quotidiens et on ne boit guère que de l'eau pendant les repas. Les Turcs ne dinent généralement qu'après le coucher du soleil et bon nombre de personnes dévotes ou simplement pieuses, ne mangent qu'à ce seul moment de la journée. D'autres, au contraire, déjeunent plusieurs fois, notamment après la prière du matin, puis à midi, où elles prennent quelques fruits; à cinq heures, elles goûtent. Le déjeuner consiste en café et caïmac (un mélange de lait, de gateau et de melon), quelquefois aussi, en scherbet (espèce de sirop de framboise, de fraise ou d'abricot, très-chargé de sucre). Une boisson raffraîchissante que les Turcs aiment beaucoup, est le yaourt. Elle est faite avec du lait fermenté au moyen d'un mélange de lie de vin ou de levure de bière et se conserve longtemps. D'ailleurs, le café reste au fond la boisson favorite des Turcs et lorsqu'ils veulent s'ennivrer c'est à l'opium qu'ils ont recours.

Le pain turc n'a pas de levain, ainsi que nous l'avons déjà dit, et il n'est mangeable que frais. Bien souvent, on se contente de faire rôtir le blé et on le mange ainsi, en guise de pain, sans autre préparation. Les Turcs observent aussi les jours d'abstinence et avec une sévérité telle, qu'ils ne doivent rien prendre ces jours-là, jusqu'au coucher du soleil. Il est permis de manger pendant la nuit, mais seulement, „tant qu'il est possible de distinguer un fil blanc d'un fil noir" — tel est le précepte du Koran. Aussitôt le repas achevé, le Turc reprend sa pipe, qu'il ne quitte plus de toute la journée, ce qui ne veut pas dire qu'il fume beaucoup, tout en fumant longtemps, car il apporte à cette jouissance le calme et la lenteur, qu'il met généralement en toutes choses. Quoiqu'il en soit, la pipe du Turc est entourée d'un culte tout particulier.

Le costume varie selon la position sociale, cependant, il y a quelques parties du vêtement qui font exception. La chemise des Turcs, cannys, ressemble à celle de nos femmes et se porte par dessus de larges caleçons de toile. C'est également de la toile qui recouvre les pieds. Cette espèce de chaussure s'appelle terlyos et quelquefois est remplacée par de petites pantouffles de cuir très-fin, lesquelles pantouffles se portent dans des socques attachés aux schakschir ou vastes pantalons rouges. Pour sortir, on a des pantouffles

particulières. Indépendamment de la chemise et du pantalon, les Turcs portent encore une veste longue, doublée de toile, appelée entari et, par dessus celle-ci, le célèbre caftan qui descend jusque sur les talons. Ce dernier vêtement, serré à la taille au moyen d'une ceinture, n'est qu'un vêtement de chambre et jamais un Turc de qualité ne s'en montrerait revêtu, en public. Le caftan est à son tour recouvert du dschiouppeh (pardessus) plus court que lui de trois ou quatre pouces; en hiver, il est doublé de fourrures et ses manches ne descendent que jusqu'au coude. D'autres vêtements à longues manches et nommés benysch recouvrent le tout. En résumé, on peut dire de ce costume qu'il est aussi riche qu'incommode. Le Prophète a prescrit aux fidèles le blanc et le noir pour les vêtements et il leur a défendu le rouge et le jaune. Mais ce commandement n'est pas très-strictement observé.

Les Turcs et presque tous les mahométans se font raser la tête, à l'exception d'une seule petite touffe qu'ils conservent au milieu du crâne et ils se coiffent d'une calotte de laîne rouge sur laquelle ils posent le turban. Le Sultan, les ministres, les grands dignitaires, et les juges, ont seuls le droit de porter la barbe; le reste de la nation doit se contenter de la moustache. Le turban est la coiffure nationale des Turcs, mais aujourd'hui ces derniers y joignent le fez. C'est la forme du turban qui est le signe distinctif et nous avons vu qu'il en est encore ainsi, même après la mort, même dans le cimetière.

Les Turcs, dans leurs maisons, préfèrent le comfort à l'élégance. Mais ce comfort diffère essentiellement du nôtre. Nous avons besoin d'une foule de meubles, tandis que le Turc se tient déjà pour satisfait quand, la pipe à la bouche et couché sur son sopha, il peut rester tranquille. Dans chaque chambre, il y a une sorte d'estrade, élevée d'un pied environ au-dessus du parquet et large de cinq à six. Sur cette estrade, sont des matelas recouverts en toile ou en étoffe et des coussins; chez les riches, ces divans ou sophas sont garnis d'étoffes précieuses. C'est par le luxe de ces sophas et la richesse des tentures, que brillent les appartements ottomans; il faut y ajouter encore la magnificence des tapis. Les Turcs ne connaissent ni les chaises ni les tables; le sopha leur tient lieu de tous meubles et bien souvent, même, ils n'ont pas d'autre lit. Aussi, se couchent-ils tout habillés et sans autre couverture qu'un

couvre-pieds piqué. Le lendemain matin, la chambre à coucher redevient le salon.

En Turquie, on ne connait ni poëles ni cheminées et on se chauffe au moyen de réchauds en terre ou en cuivre, appelés mangals et que l'on place à côté du sopha. Souvent, on met ces mangals sous une table d'où pendent les quatre pointes d'un tapis, lesquelles pointes concentrent la chaleur donnée par les quelques charbons qui brûlent dans le braisier. Un banc rembourré, sur lequel plusieurs personnes peuvent prendre place, fait le tour de cette table nommée tandur. Dès qu'il commence à faire froid, les femmes ne quittent plus leur tandur.

Le harem, ou habitation des femmes, forme en Turquie, ainsi qu'on le sait, une partie séparée de la maison et elle est reliée par une galerie au compartiment habité par les hommes. Cette organisation seule, nécessite déjà un grand nombre de pièces, ce que les Turcs adorent. Outre sa demeure ordinaire, tout riche ou notable possède encore son kiosque ou pavillon d'été. La forme de ces kiosques est tantôt carrée, tantôt ronde; ils sont en bois et ornés, aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur, de peintures gracieuses; en guise de fenêtres, ils ont des ouvertures fermées par des jalousies ou des stores. L'ameublement consiste en tapis et en sophas.

On sait que le Prophète à autorisé les mahométans à prendre plusieurs femmes, mais ce serait commettre une erreur grave que de croire que ce précepte a amené une dissolution des moeurs; bien au contraire, le Koran prescrit à chaque page la chasteté et la décence, et l'organisation elle-même du harem prouve que les commandements de la religion ont passé dans les moeurs des musulmans. Les femmes habitent dans la partie isolée de la maison comme dans un cloître. Le harem, pris dans l'acception du mot, est un lieu sacré où doivent régner la vertu et l'abstinence et dont l'entrée est interdite à tout étranger. La séparation des sexes est si absolue qu'aucun serviteur de la maison, pas même l'eunuque, ne peut pénétrer dans le harem. Les femmes ne sont servies que par des esclaves femmes. Les plus proches parents, frères, beaux-pères ou pères ne sont admis qu'aux deux fêtes de Baïram, aux noces et à la circoncision, et encore, sont-ils rigoureusement observés. La femme n'est autorisée à parler sans voile qu'avec les seuls parents entre lesquelles

la loi défend le mariage. Les médecins eux-mêmes ne peuvent visiter une femme malade, qu'en présence du mari ou d'une esclave; ils ne doivent pas tâter le pouls à nu, c'est à dire, sans que le bras ne soit recouvert d'une mousseline.

Avec des lois pareilles, il est bien difficile aux femmes de s'éloigner du droit chemin de la vertu et de l'honneur. En effet, vont-elles au bain, rendre une visite à un parent, faire des emplettes ou se promener? d'autres femmes doivent les accompagner, sans compter les esclaves qui les suivent. Les femmes de distinction se montrent rarement dehors, car il est de mauvais ton de sortir de chez soi, à moins que ce ne soit dans un cas de force majeure. C'est pourquoi, en Turquie, on ne voit généralement dans les rues que des femmes de basse extraction et encore celles-ci sont-elles voilées, très-réservées et ne parlent-elles avec presque personne.

Les plus importantes et, pour ainsi dire, les seule fêtes de famille, sont les noces.

La loi permet aux Turcs de s'unir à une femme, de trois manières. La première, en l'épousant; la seconde, en faisant une sorte de bail avec elle; la troisième, en l'achetant. Le mariage ne peut avoir lieu que le vendredi soir, jour qui correspond à notre dimanche. La seconde manière de s'unir à une femme s'appelle capin et n'exige pas d'autre formalité que celle de se présenter devant le cadi et de s'engager à nourrir et entretenir cette femme pendant un laps de temps déterminé. Le père de l'homme ou deux autres parents doivent le confirmer. Il s'oblige lui-même, en outre, dans le cas où des enfants viendraient à naître de cette union, à pourvoir à leur existence aussi bien qu'à payer une certaine somme à la femme dans le cas où il la renverrait ou même à l'expiration du contrat. Les enfants issus d'une tel lien ont des droits égaux à ceux des autres et le père doit les garder en tout état de choses. Mais ce genre de mariage est très-rare. La troisième manière consiste dans l'achat pur et simple d'une esclave. Les enfants qui naissent d'une semblable liaison sont libres et ont droit à l'héritage du père.

Une autre fête de famille des Turcs est celle célébrée à l'occasion de la circoncision. À la vérité, cette opération n'est pas obligatoire, car si elle a été négligée pendant la jeunesse, une attestation du médecin affirmant qu'elle serait dangereuse suffit pour en dis-

penser, mais elle est d'usage. D'ailleurs, les incirconcis, akhalf, jouissent d'une assez mince considération et de plus, ils ne peuvent pas déposer en justice. Les enfants sont ordinairement circoncis à l'âge de sept aut, et cela, dans la maison paternelle, en présence des parents, des aïeux et de l'Iman de la mosquée la plus voisine. Les opérateurs s'appellent Sunnet-Dschys et se servent tout uniment d'un simple rasoir. Pendant les huit ou dix premiers jours qui accompagnent cette mutilation, les parents — et cela se comprend — mettent tous leurs soins à distraire le nouveau circoncis; ils le promènent çà et là avec pompe, pour ainsi dire en triomphe. Ils ornent ses vêtements, mais particulièrement son turban, ce dernier avec des bandes d'or et d'argent ainsi que de riches houppes. Il est d'usage, aussi, de tuer un agneau ou un bouc à cette occasion et de faire des aumônes. Les Sultans, dans ces cas là, déploient toutes les magnificences et toutes les splendeurs du trône.

Les Turcs célèbrent leurs fêtes politiques au moyen de nombreuses et magnifiques processions, dans lesquelles ils dépensent un luxe et une richesse fêeriques. — L'avénement au trône d'un Sultan la naissance d'un prince impérial, l'acte d'arborer la bannière du Prophète et le départ d'un grand-vizir pour l'armée, font partie des grandes fêtes politiques de l'empire. — La bannière sainte, Sandscheak-Scherif est considérée comme une relique du Prophète; elle fortifie la foi et a déjà accompli plus d'un miracle dans l'histoire de la Turquie.

Les deux fêtes de Baïram sont les seules fêtes religieuses des Turcs. La première, Id-Fitr, c'est-à-dire fin du carême, est célébrée le 1 du mois de schewal, après le carême de Ramadan; la seconde, Courbam Baïram, c'est-à-dire pâques, à 60 jours de là, le 10 du mois de silhidscheh. Le calendrier mahométan ne se réglant pas sur l'année solaire mais sur l'année lunaire, il en résulte que, dans un espace de 33 ans, ces deux fêtes tombent dans toutes les saisons de l'année. La première fête ne doit durer qu'un jour, mais le peuple en fait trois; la seconde dure quatre jours. Ces sept jours forment le total de ceux où le peuple se livre aux divertissements et aux plaisirs. À chaque Baïram, la grande prière ou sermon de pâques, s'il est permis de s'exprimer ainsi, ne se fait qu'une fois et cela, une heure après le lever du soleil; du reste, cette cérémonie est accompagnée d'une grande pompe.

Ces jours-là, le Sultan reçoit au lever du soleil les députations des différentes classes de la population et se rend, ensuite, à la mosquée, accompagné d'une suite plus nombreuse et plus brillante que celle des vendredis ordinaires; les ministres et les grands de l'empire, le mufti, le cadi et les autres hauts fonctionnaires font naturellement partie de cette suite. Par exception, toutefois, les Ulémas n'y figurent pas.

Pendant les fêtes de Baïram, toutes les boutiques sont fermées et le commerce aussi bien que le travail sont interrompus pendant les sept jours de leur durée. Chacun, même le plus pauvre, s'habille de neuf; parents et amis échangent des visites de félicitation et ce n'est guère qu'à cette occasion qu'on voit les gens se tendre la main, s'embrasser ou se donner d'autres marques d'affection et de cordialité.

À cela se bornent les manifestations de joie des Turcs. Jamais on ne rencontre chez ce peuple l'expression animée d'une allégresse vraie. Danses et jeux publics, plaisirs bruyants etc. etc. sont sévèrement défendus. La joie populaire consiste en de lentes et silencieuses promenades à travers les rues ou dans les environs. Parents et amis se réunissent au nombre de dix ou quinze pour aller faire ensemble des visites qui ne durent jamais plus de quelques minutes. Les Turcs forment quelquefois encore des groupes sur les places ou les promenades, fument, boivent du café et s'entretiennent des bruits et des nouvelles du jour avec un calme et une impassibilité remarquables. Un homme vient-il à passer dans la rue, pliant sous le faix d'une charge enveloppée dans une peau de chameau et grossièrement cordée, on lui dira peut-être: — „Que portes-tu là? et s'il répond: „Un esclave mort!" Nul ne songera à lui en demander davantage, tant est grande l'indifférence et tant il importe peu, quand on voit porter un homme mort, de savoir s'il a été assassiné, s'il s'est noyé ou s'il est tombé foudroyé par un mal soudain.

Quelques notabilités commerciales, accompagnées des membres de leurs ambassades respectives, se trouvent-elles réunies dans l'antichambre d'un ministre turc, au sujet de quelque traité de commerce conclu avec la Porte, l'homme d'état se tiendra seul, assis à l'un des coins du sopha, et pendant que la députation expliquera le sujet de sa démarche, il se rognera tranquillement les ongles avec un canif et cette importante opération terminée, il

appellera un garçon de bureau, lui remettra sur une feuille de papier les bouts d'ongles coupés et lui recommandera flegmatiquement d'aller les enterrer dans un coin du jardin ou de la cour. — Il va sans dire que le ministre ne desserre pas les dents, pendant tout le temps que dure l'audience et il ne faut pas oublier qu'il s'agit d'un homme d'état et que ceci se passe non pas dans le Kourdistan mais à Constantinople. Enfin, chacun sait, qu'aujourd'hui encore, aussi bien dans les hautes sphères gouvernementales que dans les modestes cercles de l'administration provinciale, l'astrologie joue toujours un grand rôle et que nul agent, petit ou grand, n'oserait prendre une résolution grave, se mettre en route ou faire toute autre action un peu importante, sans consulter le Munedschim-baschi (astrologue de la cour) et sans que celui-ci surtout n'ait déclaré les astres propices à la chose projetée.

On ne doit donc pas s'étonner d'après cela si la proposition, adoptée avec empressement par le gouvernement (dont on ne saurait, du reste, trop louer l'intelligence et l'esprit éclairé) de faire passer par Constantinople un méridien, à l'instar de ceux de Paris et de Greenwich, a du être finalement abandonné, le Munedschim-baschi ayant annoncé qu'il serait infaste à l'empire turc.

En résumé, ou peut dire avec trop de raison de la Turquie qu'elle est un pays arriéré, mais il serait injuste de ne pas reconnaître qu'elle posséde maintenant un monarque sage, habile, éclairé et un gouvernement plein de zèle et de bon vouloir; il serait injuste surtout de méconnaître la signification du grand mouvement qui s'y produit en ce moment. On croyait la Turquie morte, elle a prouvé qu'elle n'était qu'endormie: elle s'est réveillée!!

CINQUIÈME PARTIE.

APERÇU GÉOGRAPHIQUE DE LA TURQUIE

DE SES PRINCIPALES VILLES, FORTERESSES ET AUTRES LIEUX APPARTENANT À SON HISTOIRE MILITAIRE.

La Turquie, dont les possessions territoriales s'étendent dans les trois parties de l'ancien continent (Europe, Asie et Afrique) sur une superficie d'environ 21,000 lieues carrées, possède une population totale de 35,500,000 habitants, répartis de la manière suivante:

Turquie d'Europe.	Thrace	1,800,000	
	Bulgarie	3,000,000	
	Moldavie	1,400,000	
	Valachie	2,600,000	
	Bosnie et Herzegovine	1,100,000	
	Roumélie	2,700,000	
	Albanie	1,200,000	
	Serbie	1,000,000	
	Iles	700,000	
			15,500,000
Turquie d'Asie.	Asie Mineure . . .	10,800,000	
	Syrie, Mésopotamie et Kourdistan . . .	4,500,000	
	Arabie (Mecque, Médine, Ethiopie . .	900,000	
			16,200,000
Turquie d'Afrique.	Egypte	2,000,000	
	Tripoli, Fez, Tunis .	1,800,000	
			3,800,000
	Total général:		35,500,000 habitants.

Le classement de cette population qui se réduit à 26,700,000 habitants, si on retranche les provinces tributaires, et envisagé sous le rapport des races, donne:

Races:	En Europe:	En Asie:	En Afrique:	Totaux:
Ottomans	2,150,000	10,800,000	—	12,950,000
Slaves	6,200,000	—	—	6,200,000
Roumans	4,000,000	—	—	4,000,000
Arnautes	1,450,000	—	—	1,450,000
Grecs	1,000,000	1,000,000	—	2,000,000
Arméniens . . .	400,000	2,000,000	—	2,400,000
Juifs	70,000	80,000	—	150,000
Tartares	16,000	50,000	—	66,000
Arabes *)	—	900,000	3,800,000	4,700,000
Syriens et Chaldéens	—	250,000	—	250,000
Druses	—	30,000	—	30,000
Kurdes	—	1,000,000	—	1,000,000
Turkomans . . .	—	90,000	—	90,000
Bohémiens (Zigans)	214,000	—	—	214,000
	15,500,000	16,200,000	3,800,000	35,500,000

Calculée d'après les différentes réligions, elle donne:

Cultes:	En Europe:	En Asie:	En Afrique:	Totaux:
Musulmans . . .	4,600,000	12,650,000	3,800,000	21,050,000
Grecs **) . . .	10,000,000	3,000,000	—	13,000,000
Catholiques ***) .	660,000	280,000	—	940,000
Juifs	90,000	80,000	—	170,000
Sectes diverses .	—	—	—	340,000
	15,350,000	16,010,000	3,800,000	35,500,000

---

*) En y comprenant les populations africaines (Egypte etc.) dont le fond est arabe.

**) Avec les Arméniens.

***) Sont compris dans ce chiffre toutes les églises orientales reconnaissant l'autorité du Saint-Siége, quoique de rites différents, ce sont:

1) Les Latins ou Catholiques suivant la liturgie romaine. Ils ont un patriarche résidant à Jérusalem depuis 1847 et se composent, outre les Bosniaques et les Albanais catholiques, de Grecs, d'Arméniens, d'Alepins, de Bulgares, de Croates etc. au nombre de	680,000
2) Les Grecs-unis ou Melchites qui ont un patriarche résidant à Damas et huit siéges suffragants	25,000
3) Les Arméniens-unis dont le patriarche, résidant à Bezoumma, dans le mont Liban, a sous lui sept archevêques in partibus et pour suffragants les évêques d'Alep, de Mardin et d'Amasia-Tekar .	75,000
4) Les Syriens et Chaldéens-unis avec patriarches à Mossoul et Alep, et 15 suffragants	20,000
5) Les Maronites avec leur patriarche à Cannobin dans le Liban et 7 évêques suffragants	140,000
	940,000

Le principale fleuve de la Turquie est le Danube qui entre dans l'empire à Belgrade et se jette par cinq embouchures différentes, formant un Delta marécageux, (Bogasi) dans la mer noire. Les principales rivières qu'il reçoit sont, à droite, la Save (à Belgrade) la Morava, le Timok, l'Isker; à gauche, la Czerna, le Scyl ou Schill, l'Alt ou Aluta, l'Ardsisch, la Jalonitza, le Sereth et le Pruth. Les autres rivières sont la Maritza qui tombe dans l'Archipel, traverse la Roumélie et arrose Philippopolis et Andrinople; le Koralou, le Bardar, l'Indsche-Karafou, la Solambria et l'Elkeda qui se jettent également dans l'Archipel. Dans la mer ionienne, tombent le Rolia, l'Aespropotamos, l'Arta et le Kalamos, dans la Méditerranée, l'Iris et enfin, dans l'Adriatique, le Vojussa, l'Ergent, le Toti, le Mati, le Drin, la Bojane et la Narenta. Les principales forteresse sont: Belgrade, Schabacz, Widdin, Silistria, Roustschouck, Schoumla, Varna en Bulgarie, Scutari en Albanie, Zwornick, Bihacz et Banjalouka en Bosnie, Bassorah, Trébizonde, Jean d'Acre, Alexandrie et quelques autres places de guerre non moins importantes, telles que les citadelles de Smyrne, de Bagdad, de Tripoli et du Caire. On peut aussi compter parmi les forteresses, les châteaux forts qui défendent le passage des Dardanelles et du Bosphore, ainsi que la chaîne du Balkan, les véritables bastions de l'empire, au nord. La principale montagne de la Turquie est le Balkan, qui se divise en grand et petit Balkan et qui forme de Sophia à la mer noire une chaîne non interrompue. Sur quelques points, le Balkan atteint à une hauteur de 7,000 pieds.

L'empire turc se divise en *Eyalets* ou gouvernements généraux dont les administrateurs portent le titre de *vali* (vice-roi), ou de mutecharif (gouverneur général). Les *Eyalets* sont subdivisés en *Livas* (provinces) à la tête desquelles sont les kaïmakams, (lieutenants-gouverneurs) ou des mohassils (préfets); les *Livas* se partagent en *Cazas* (districts), les *Cazas* en Nahijés (villages ou communes).

La Turquie d'Europe se compose de 15 *Eyalets*, 42 *Livas*, 376 *Cazas*. Les Eyalets sont: 1) Edirné (Thrace, Tchirmen), 2) Silistria (Bulgarie), 3) Boghdan (Moldavie), 4) Eflak (Valachie), 5) Widdin (Bulgarie), 6) Nich (Nissa, Bulgarie), 7) Uskup (Albanie orientale), 8) Syrp (Serbie), 9) la forteresse de Belgrade, 10) Bosna (Bosnie et Croatie), 11) Roumili (Albanie et Macédoine), 12) Yania (Epire), 13) Selanik (Macédoine et Thessalie), 14) Djizaïr (Archipel),

15) Cryt (Crète), avec des gouverneurs généraux à: 1) Andrinople, 2) Silistria, 3) Jassy, 4) Bukarest, 5) Widdin, 6) Nissa, 7) Uskup, 8) Belgrade, 9) Serajevo, 10) Monastir, 11) Janina, 12) Salonique, 13) Rhodes et 14) Candie.

La Turquie d'Asie se divise en 18 *Eyalets*, 83 *Livas* et 885 *Cazas*. Les *Eyalets* sont: 1) Kastamouni (Paphlagonie), 2) Khoudavendigular (Bithynie), 3) Aydin (Lydie), 4) Caraman (Phrygie et Pamphilie), 5) Adana (Cilicie), 6) Bozoq (Cappadoce), 7) Sivas (Cappadoce), 8) Tarabezoun (Pont et Colchide), 9) Erzéroum (Arménie), 10) Mossoul (Assyrie), 11) Kourdistan, 12) Kharberout (Sophène et Comagène), 13) Alep (Syrie et Orsoène), 14) Saïda (Phénicie et Palestine), 15) Cham (Syrie), 16) Bagdad (Babylonie), 17) Habech (Arabie et Ethiopie) et 18) Armin-Nabevi avec des gouverneurs généraux à: 1) Kastamouni, 2) Brousse, 3) Smyrne, 4) Konia, 5) Adana, 6) Angora, 7) Sivas, 8) Trébisonde, 9) Erzéroum, 10) Mossoul, 11) Diarbékir, 12) Charpout, 13) Alep, 14) Beyrout, 15) Damas, 16) Bagdad, 17) Djidda et 18) Médine.

La Turquie d'Afrique se divise en 3 *Eyalets*, 17 *Livas*, 86 *Cazas*. Les *Eyalets* sont: 1) Missr (Egypte), 2) Tarablousi-Gharde (Tripoli d'Afrique) et 3) Tounis (Tunis) avec des gouverneurs: 1) au Caire, 2) à Tripolis et 3) Tunis.

I. Possessions territoriales de l'Empire Turc en Europe.

Constantinople, appelée *Istamboul* par les Turcs; capitale de l'empire, avec les faubourgs de *Pera* et *Galata* et la ville de *Scutari* (située vis-à-vis en Asie et faisant partie intégrante de la métropole) compte 750,000 habitants, répartis ainsi: 450,000 osmanlis, 180,000 grecs, 50,000 juifs, 40,000 francs et environ 30,000 hommes de troupes de terre et de mer; elle est située entre la mer noire et celle de Marmara, à l'entrée du Bosphore et sur le canal qui sépare l'Europe de l'Asie et dont la profondeur forme un des plus beaux ports du monde; résidence du Sultan, du mufti, des ministres et de tous les grands dignitaires de l'empire. Les religions chrétiennes et israélites y sont représentées chacune par leurs grands prêtres respectifs. À quelque point de vue qu'on l'envisage, Constantinople est une des plus belles et des plus intéressantes villes de l'univers.

Font partie de la **Roumélie**:

Andrinople, en turc Edreneh, sur les bords de la Tundscha, seconde capitale de l'empire, avec 150,000 habitants.

Tschirmen, chef lieu d'un sandschack, avec 8,000 habitants.

Dschisr-Mustapha, sur la Maritsa, avec 2,000 habitants.

Démotika, avec 15,000 h. siége d'un archevêque grec.

Kirkhilissi avec 16,000 h.

Burgas, petit ville sur la mer noire, très-importante en temps de guerre par son excellent port, 7,000 h.

Dans l'intérieur de l'empire sont:

Philippopolis, grande ville avec 80,000 h., siége d'un archevêque grec. La plus considérable des villes indrustrielles de la Turquie: soieris, draps et indiennes.

Tatar-Basardschik, sur la grande route de Belgrade à Constantinople, avec 10,000 h.

Eski - Sagra aux pieds du Balkan, 20,000 h.

Kasanlak, dans les gorges du Balkan, 10,000 h.

Selimnia, près de la porte de fer, dans le Balkan avec 20,000 h. Il s'y tient l'une des foires les plus considérables de l'empire; fabriques d'armes.

Urundschowa, ville importante de commerce, grandes foires.

Kawala, sur la côte de l'Archipel, avec un port et 3,000 h.

Enos, le port d'Andrinople, 7,000 h.

Gallipoli, sur la péninsule du même nom, dans la mer de Marmara, avec un bon port, à l'entrée des Dardanelles, 70,000 h. Grandes fabriques de maroquin et commerce très-étendu, ainsi que vastes magasins d'approvisionnement pour la flotte ottomane. Siége du remplaçant du Capitan-Pacha.

Kilid-Bahr, petite forteresse. Le plus important des châteaux des Dardanelles, avec 155 canons, vis-à-vis de la forteresse d'Asie:

Sultani-Calessi, armée de 196 canons.

Bovalli-Calessi, château des Dardanelles avec 50 canons, Toutes les batteries réunies de la côte d'Europe comptent 336 bouches à feu, dont 4 mortiers et celles de la côte d'Asie, 486 bouches à feu, dont 4 mortiers. Les forteresses des Dardanelles comptent donc en tout 822 bouches à feu dont 8 mortiers.

Rodosto, ville de commerce florissante, siége d'un archevêque grec et qui s'agrandit de jour en jour, compte 35,000 h.

Principales villes de la **Macédoine**:

Salonique, sur le golfe de son nom, ville de commerce la plus importante de la Turquie d'Europe après Constantinople, 60,000 h.

Sedes, village avec des bains d'eau minérale.

Jenidsche-Vardar, ville, 6000 h.

Karaféria, ville manufacturière, 20,000 h.

Vodina (la vieille Edessa), ville, 12,000 h.

Seres, ville, non loin de Takino, 30,000 h. Près d'elle, la montagne:

Athos, avec 16 cloîtres et plus de 300 chapelles, cellules et grottes, habitées par 4,000 moines.

Kastoria, Uskup, Köprölö (avec un pont de pierre sur le Vardar); **Stromza, Petrovich** (avec culture de tabac), **Kustendil**, **Karatova** et **Bitoglia** (Monastir.)

Les villes les plus importantes de la **Thessalie** sont:

Larissa, sur les bords de la Solambria; siége d'un archevêque grec, 30,000 h. C'est le carrefour où aboutissent toutes les routes de la Thessalie.

Trikala avec un château; 12,000 h., située non loin du défilé d'Agrafa.

Il faut encore mentionner:

Turnavos, Ambelakia, Pharsale, Zagore, Volo et **Tikeri**, cette dernière avec un joli port, à l'entrée du golfe de Volo et 6,000 h.

Les principales villes de **Bulgarie** sont:

Schoumla, l'une des positions les plus fortes d'Europe et l'un des principaux bastions de l'empire, 45,000 h.

Madara, grand village habité par 2,000 femmes mahométanes qui vivent en communauté.

Rasgrade, petite ville.

Roustschouk, ville forte sur le Danube; 50,000 h. Siége d'un achevêque grec, industrie florissante et grand commerce.

Silistria, ville forte, également sur le Danube; 20,000 h.

Bosardschik, ville importante par sa position sur le Danube.

Warna, ville et forteresse sur la mer

noire, avec un port et 24,000 h. Siége d'un métropolitain grec.

Karnabad et **Paravadi,** sur la route militaire des défilés du Balkan.

Demir-Capu, c'est-à-dire *porte de fer*, passage célèbre du Balkan qui va de Selimnia en Roumélie, à Stareka en Bulgarie.

Sophia, (Triaditza, chez les Bulgares) entre l'Isker et la Nissava, grande ville d'une population de 50,000 h. Siége d'un métropolitain grec et d'un archevêque catholique; commerce.

Les autres villes remarquables sont :

Widdin, une des meilleures forteresses sur le Danube. 25,000 h.

Nicopolis, ville et citadelle, 10,000 h. Siége d'un métropolitain grec et d'un archevêque catholique.

Sistova, ville importante par ses manufactures de coton et ses tanneries. 21,000 h.

Rassova et **Hirsova**, fortes citadelles.

Matschin, **Isakschi** et **Tultscha**, villes fortifiées pour la défense de la rive droite du Danube et qui ont acquis une très-grande importance depuis que les Turcs ont été forcés de changer leurs lignes de défense de Braïla, Giurgewo et Turna. Tultscha commande les fourches du Danube et à Isakschi, qui n'est plus très-forte, est un bac sur lequel on passe ordinairement le fleuve pour aller de la basse Bulgarie en Valachie.

Sont encore importantes par leur position militaire:

Baba-Dagh, avec 10,000 h.

Turnave, avec un rempart; siége d'un métropolitain grec. 10,000 h.

Appartiennent à **l'Albanie**:

Janina, ville sur le lac du même nom, avec deux citadelles et 30,000 h.

Dans les environs sont:

Mezzovo, avec 7,000 h. **Konitza, Premiti** et **Clisiura**, célèbres citadelles ; **Delvino**, avec un château fort et 8000 h. Enfin, **Suli** et **Paramithia.**

Agirocastro, ville, avec 9,000 h.

Ochrida, Dukagin et **Perserendi,** 4,000h.

Alesse, à l'embouchure du Drin; siége d'un évêque catholique.

Croya, forteresse, 6,000 h.

Scutari, grande ville fortifiée, 20,000 h. florissante par son commerce et autrefois célèbre par la cour brillante de Mustapha.

Dulcigno, petite ville avec une rade. 3,000 h.

Antivari, siége d'un métropolitain grec, situé à une lieue de la rade de ce nom.

Sont encore importantes:

Arta, Solagore, Prevesa, avec un port, **Parga**, sur les bords de la mer, **Butrinto,** autrefois citadelle vénitienne, **Jakova**, avec 20,000 h. et **Durazzo,** avec un petit port et 5,000 h.

Principales villes de la **Bosnie:**

Bosna-Seraï (Serajevo), grande ville sur la Migliazza, avec des murs et remparts, de petits forts et 70,000 h. grandes manufactures d'armes, fers, cuivres, laines, coton. Point central du commerce bosnien.

Travnick, avec une citadelle. 8,000 h. Siége du grand-vizir de cet Eyalet, auquel la Porte donne le titre honorifique de vizir de Hongrie.

Vadrouk et **Maglaï**, petites villes sur la Bosna, avec bonnes citadelles.

Zwornick, grande ville et l'une des trois grandes forteresses de la Bosnie. 14,000 h.

Mostar, sur la Narenta, 9,000 h., célèbre par son pont de pierre dont la seule arche a un écartement de 300 pieds.

Bihacz, petite ville, mais l'une des trois grandes forteresses de Bosnie. 3,000 h.

Novi, petite ville avec citadelle; commerce assez important.

Jaicza, petite ville, avec une citadelle importante.

Banjaluka, grande ville du Sandschack du même nom. 15,000 h. L'une des trois grandes forteresses de la Bosnie.

Derbir, petite ville fortifiée.

Livno, ville sur la grande route de la Dalmatie autrichienne à la Bosnie. Commerce florissant. 4,000 h.

Trebinje, ville forte. 10,000 h.

Principales villes de l'île de **Candie**:

Candie (Kirid en turc), capitale de l'île; bonne citadelle et environ 15,000 h.

Le siége que les Vénitiens y soutinrent pendant trois années contre toutes les forces réunies de l'empire ottoman est l'un des plus remarquables de l'histoire moderne.

Standie, petite ville et île près de Candie, avec quelques bons ports.

D'autres villes importantes de cette île sont:

Retymo, ville avec un port et une citadelle. 6000 h.

Canée, ville avec un port qui est le plus visité de l'île. 12,000 h.

Cerigotto, petite île, non loin de Candie, forme une forteresse naturelle et est célèbre par les pirates qui y ont eu longtemps leurs cavernes.

Sfakia, petit port et chef-lieu des Sfakiotes de l'île de Candie.

Spinalonga, enfin, petite citadelle sur la côte septentrionale de l'île, a un bon port et environ 2,000 h.

II. Possessions territoriales de la Turquie en Asie.

Les frontières de ce pays natal, pour ainsi dire, des Ottomans sont: au nord, les Dardanelles, la mer de Marmara, le Bosphore, la mer noire et la Russie d'Asie; à l'est, la Russie d'Asie et le royaume de Perse; au sud, l'Arabie; à l'est, la Mediterranée et l'Archipel. La Turquie d'Asie est divisée, ainsi que nous l'avons dit précédemment en 18 *Eyalets* ou gouvernements-généraux. Nous devous nous borner à faire mentions des principaux points. Ce sont.

Kutahije, avec 50,000 h. Siège du Beglerbeg d'Anadolie et d'un molla.

Brousse, aux pieds du mont Olympe, l'une des villes les plus florissantes de l'empire et 100,000 h. Brousse fit, ainsi que nous l'avons dit, la capitale de l'empire jusqu'à la prise d'Andrinople. Elle est aujourd'hui encore le siége d'un molla de première classe, d'un Pacha, d'un métropolitain grec et d'un archevêque arménien. C'est à Brousse qu'Abd-el-Kader est interné.

Mudania, ville sur le golfe du même nom, avec un port, au moyen duquel, elle est mise en relation avec Constantinople et l'Europe. Elle tient lieu de port à Brousse, dont elle est peu éloignée.

Smyrne, sur le golfe de ce nom. Grande et belle ville, avec un bazar célèbre. 160,000 h. Défendue du côte de la terre et du côté de la mer par deux citadelles. Smyrne, grâce à sa remarquable situation, à son excellent port, à sa facilité de se mettre en rapport aussi bien avec l'intérieur de l'empire qu'avec l'Europe, est devenu l'un des plus vastes entrepôts commerciaux de l'Asie et l'un de plus importants du monde entier.

Vourla, petite ville sur le golfe de Smyrne, sur l'emplacement de l'ancienne Clazemène. Siége de l'archevêque grec d'Ephèse et l'un des meilleurs ports de guerre de l'empire.

Nicomédie, l'une des plus grandes villes de l'empire romain; elle possède 5500 maisons, mais seulement 30,000 h.

Dans cette partie de l'Anadolie se trouve au sud et vis-à-vis de l'île de Ténédos, la baie de Besika, dont il a été si souvent question dans ces derniers temps et qui est placée presqu'à l'entrée des Dardanelles.

Demonesi ou îles des princes, groupes d'îles à l'entrée du Bosphore.

Marmara, la plus grande île de la mer de ce nom. Célèbre par ses grandes marbrières.

Bungarbaschi, village bâti, dit-on, sur l'emplacement de Ninive.

Bodroun, l'ancienne Halicarnasse, petite ville avec une citadelle située, sur

la même côte. Port et chantiers pour la construction des frégates turques.

Marmorizza, petite île dans le sud, mais importante par son port qui est l'un des plus beaux de la Méditerranée.

Tarsous, autrefois la plus belle, la plus riche et la plus puissante ville de Cilicie, a maintenant encore un commerce florissant et 30,000 h.

Payas, petite ville sur le golfe d'Alexandrette.

Mérasch, dans l'intérieur du pays, capitale du gouvernement du même nom.

Konieh, autrefois résidence des sultans de Roumélie et à présent siège d'un métropolitain grec et d'un Pacha. Importante par ses manufactures et son commerce. 36,000 h.

Tokat, grande ville dont l'aspect est presqu'Européen. Siége d'un archevèque arménien. Fabriques et point de réunion des caravanes. 100,000 h.

Sinope, ville de 10,000 h.

Trébisonde, grande ville sur la mer noire, avec une rade magnifique, très-sure et assez visitée. Manufactures d'armes, fabriques, commerce et grand bazar. Elle a au moins 50,000 h.

Batoun, petit port de mer sur la Méditerranée, près de la frontière russe, connue dans ces derniers temps par la base d'opération que les Turcs y établirent lors de leur assaut si brillant du fort Nikolajew. 8000 h.

Erzéroum, près de la rive septentrionale de l'Euphrate. Grande ville, assez florissante par suite de son grand commerre de transit et de l'activité de ses manufactures d'armes; ces dernières livrent les meilleurs sabres de l'empire. La mosquée d'*Uludschami* est la plus grande de l'Asie mineure et peut contenir 8000 personnes. 100,000 h. Erzéroum est considerée comme le rempart de l'empire contre la Russie et la Perse.

Diarbekir, sur la rive droite du Tigris; grande et belle ville; siége d'un patriarche catholique chaldéen, d'un évèque catholique et d'un patriarche jacobite. Fabriques et commerce. 60,000 h.

Mussel ou **Mossoul**, sur le Tigris, connue par ses importantes fabriques de coton, dont les produits, sous le nom de mousseline, trouvent un si grand débit 70,000 h.

Bagdad, sur le Tigris, ornée de trois célèbres bazars, avec un aspect plutôt persique que turc. Cette ville autrefois si fameuse, quand elle était le siége des califs, compte aujourd'hui encore 110,000 h. et est encore l'une des villes de commerce les plus importantes de l'Asie. Elle posséde une citadelle très-forte.

Bassorah, grande ville sur les bords du Scha-el-Arab; commerce et culture de jardins. 60,000 h. au moins.

Alep, jadis la première ville, après Constantinople et le Caire, a tout au plus aujourd'hui 150,000 h.

Tripoli, la ville la mieux bâtie de toute la Syrie, avec un bon port et un grand commerce. 20,000 h. Une citadelle la défend.

St. Jean d'Acre, ville forte sur la mer. Port jadis célèbre, aujourd'hui comblé (les navires mouillent à Caïffa). Fortifications anciennes auxquelles on a ajouté des ouvrages nouveaux qui rendent la place très-forte. Elle soutint plusieurs siéges mémorables pendant les croisades. Les chrétiens l'ont possédée un siècle; les sarrasins la prirent en 1291 et en 1840 le brave archiduc Frédéric d'Autriche y monta le premier aux remparts. Elle appartient aux Turques depuis le 15me siècle et a 20,000 h.

Jérusalem, la ville la plus célèbre du monde. Elle est le berceau du Christianisme et du Judaïsme, et le deuxième sanctuaire du Mahométisme. Elle fut le but des différentes croisades qui eurent une si grande influence sur les destinées de l'Europe. Jérusalem compte 40,000 h.

Damas, dont il était déjà question sous Abraham, est l'une des plus anciennes villes du monde. 50,000 pélerins, venant d'Europe, d'Asie, de Turquie et même de Perse et du Turkestan, la visitent chaque année. Elle est le siége d'un molla de première classe et du patriarche grec d'Antioche, dont 42 archevêques et évêques relèvent, et compte 150,000 h.

III. Pays tributaires de la Turquie en Europe et en Afrique: La Moldavie, la Valachie, la Servie, l'Egypte, Tripoli et Tunis.

Les pays tributaires de la Porte possédent chacun une espèce de gouvernement particulier, placé sous le protectorat du Sultan.

En Servie, le prince ou Hospodar, de concert avec un sénat et moyennant un tribut annuel de 2 millions de piastres (461,250 fr.) payé à la Porte, exerce le gouvernement intérieur de l'état. Aux termes des traités, les Turcs ne peuvent pas s'établir en Servie, pas plus, du reste, qu'en Moldavie et en Valachie, mais ils occupent la forteresse servienne de Belgrade et en cas de guerre, l'Hospodar doit fournir un contingent de 12,000 hommes. Conformément aux clauses de la paix d'Andrinople, le Sultan a publié un Hatti-shériff qui règle définitivement les obligations de la Servie envers la Porte, tout en laissant à cet état sa libre administration intérieure. En vertu du même édit, touts les impôts personnels ou autres que le Sultan ou le grand-vizir pouvaient augmenter ou diminuer à leur grè, ont été abolis, à l'exception, bien entendu, du tribut annuel mentionné ci-dessus. Enfin, l'incorporation des six districts autrefois indépendants a été formellement fixée. Ces six districts sont: Timok, Carniole, Drina, Parahin, Kruschowatz et Starřovlosk.

Les princes (Woiwodes, Hospodars) de la Moldavie et de la Valachie sont placés sous le protectorat russe, mais relèvent du Sultan. Leur force armée s'élève actuellement au chiffre de 7000 hommes de troupes régulières et 50,000 hommes de milices; par contre, ils n'ont pas de représentants auprès des autres nations et n'entretiennent aucunes relations directes avec elles. Ils sont nommés par le Sultan, seulement, depuis le dernier traité entre la Porte et la Russie (14 septembre 1829) non plus pour une année mais à vie. L'Egypte, Tripoli et Tunis, — la première, reconnue vice-royanté héréditaire dans la famille de Mehemet Ali — sont également pays tributaires du Sultan.

Le Monténégro, petite contrée montagneuse entre l'Albanie et la Dalmatie, est tout-à-fait indépendant de la Porte. Il compte, sur une étendue de 70 milles carrés géographiques, environ 130,000 habitants, de confession grecque, dont 20,000 habitués au maniement des armes. Sa constitution est presque républicaine et le chef placé à sa tête s'appelle Wladika (évèque). Le Wladika en fonction en ce

moment s'appelle Daniel I Petrovich-Njegosch et réunit la dignité de prince de l'église à celle de prince de l'état. Il réside dans la capitale du Monténégro, à Cettignie, dont la population ne dépasse pas le chiffre de 6,000 habitants.

1. La Principauté de la Moldavie.

La Moldavie est située sur la rive droite du Pruth, embrasse une étendue de 800 milles géographiques carrés et posséde 1,400,000 habitants. Le Danube lui sert un instant de frontière, au midi; il y reçoit le Pruth et le Sereth. Les principales villes sont:

Jassy, capitale de la principauté, siége d'un archevêque grec et résidence des consuls étrangers, 60,000 h.

Roman, ville de 1800 âmes et siége d'un évêque.

Galatz, sur le Danube; centre du commerce de la principauté, avec un port et 30,000 habitants. Elle est occupée et fortifiée en ce moment par les Russes.

Dorohoe, chef-lieu de la haute Moldavie.

Bottuschani, la ville la plus considérable de la haute Moldavie par ses relations commerciales avec Brody, Brunn et Leipsic ainsi qu'avec toute l'Autriche.

2. La Principauté de la Valachie.

Le principal fleuve de la Valachie est le Danube qui lui sert de frontière du côté de la Turquie et qui reçoit le Schyl, l'Aluta, l'Ardschisch, la Jalomitza et le Sereth. L'Hospodar est nommé à vie et ne peut être déposé que pour l'un des délits prévus par le traité d'Andrinople. Il exerce le libre gouvernement de la province, en ce qui concerne les affaires intérieures, et ainsi que nous avons déjà eu occasion de le dire plus haut. La Valachie, comme la Moldavie, a l'avantage d'être exemptée de l'entretien d'un corps d'occupation turc. L'étendue de son territoire est de 1350 milles géographiques carrés et le chiffre de sa population de 2,6000,000 habitants. Les villes les plus importantes sont:

Bukarest, capitale, sur la Dumbrowitza, siége des consuls et des plus riches boyards. Grande commerce, 100,000 h. Dans les environs sont situés:

Ployesti, Waleni, Kimpina, importantes par leur commerce.

Tergovist, jadis résidence de l'Hospodar.

Fokschani, ville de commerce considérable, sur la fontière de la Moldavie.

Busno, siége d'un évêque grec; 4000 h.

Braïla, ville fortifiée avec un port sur le Danube. Environ 20,000 h.

Ardsisch, célèbre par la route qui la traverse et qui conduit au pas de la tour rouge.

Krajowa, chef lieu de la petite Valachie, célèbre par son commerce, 18.000 h.

Oltenitza, au confluent de l'Ardsisch et du Danube. Célèbre par le passage des Turcs, le 31 octobre 1853 et la

victoire remportée par eux sous ses murs.

Giurgewo, sur le Danube, vis-à-vis de Roustchouck; citadelle sur l'île du Danube, 16,000 h.

Slobodzin, avec 7000 h.

Budeschti, petit endroit sur la route d'Oltenitza à Bukarest, où l'armée russe était dernièrement concentrée.

On doit encore mentionner **Kalarasch**, **Katschora**, **Zlota** et **Kalafat** (cette dernière vis-à-vis de Widdin) pour leur importance militaire; à Kalafat les Turcs se sont fortement retranchés.

3. La Principauté de la Servie.

La Servie est bornée, au nord, par le Danube et la Save; à l'ouest, par la Bosnie; au midi, par l'Albanie et la Roumélie et à l'est par la Bulgarie et la Valachie. Elle a une étendue du 700 milles géographiques carrés et 1,000,000 d'habitants. Les villes principales sont:

Semendria (Smandrano, Semandra) au confluent de la Jessova ou du bras (ouest) de la Morava et du Danube; ville de grandeur moyenne et fortifiée; capitale de la principauté, 12,000 h.

Belgrade, la ville la plus importante et la mieux bâtie de la Servie et l'un des points les plus forts de l'Europe. Elle est occupée, en temps ordinaire, par un corps d'armée turc de 6000 h. Sa population est d'environ 30,000 âmes. Vis-à-vis la ville autrichienne de Semlin de 9000 h., désignée pour la quarantaine de tous les arrivages de la Turquie.

Les autres villes remarquables sont:

Kragojewacz, le siége du gouvernement.

Usicza, carrefour des différentes routes de la Servie, 6000 h.

Valliewo et **Glodowa**, petits bourgs sur la rive droite du Danube.

Kruschevacz, siége d'un évêque grec et château fort.

Schabacz, petite mais importante ville par ses fortifications, 8000 h.

Nissa, également place forte et siége d'un évêque grec, 10,000 h.

Novibasar, ville de 8000 âmes.

Nous croyons que ces simples données géographiques sur la Turquie d'Europe, d'Asie et d'Afrique remplissent suffisamment le but que nous nous sommes proposés.

Tournons maintenant nos regards sur le théâtre de la guerre actuelle.

Ce théâtre a une double scène; l'une sur le Danube, l'autre en Asie.

Les remparts naturels de la Turquie sont le Danube et la chaîne du Balkan et l'ennemi, avant de pénétrer au coeur de l'empire, (ainsi que cela a eu lieu de nos jours seulement), doit les franchir. Mais l'une et l'autre offrent de graves difficultés. Le Danube, en effet, est couvert de forteresses redoutables sur la rive turque (Widdin, Sistowa, Roustchouck, Silistria et d'autres encore) et le Balkan, qui traverse la Roumélie, est une muraille gigantesque presqu' impossible à forcer. Enfin, la Roumélie et la Thessalie, sont aussi

bien que la Bulgarie des pays de montagne et le terrain peut y être défendu pas à pas, presque d'homme à homme.

Après avoir traversé le Pruth, au printemps de 1853, les armées russes ont envahi la Moldavie et la Valachie. L'armée turque s'est alors approchée du Danube, s'est fortifiée sur sa rive droite et a fini par le franchir sur cinq points différents, tous les projets de médiations des grandes puissances occidentales ayant échoué. Oltenitza, théâtre de la première affaire, a été celui d'une victoire pour l'armée ottomane, mais les Russes, forcés de plier un instant, sont bientôt revenus avec des forces supérieures et les Turcs out dû, par prudence, se retirer à leur tour sur la rive droite du fleuve. Les choses en sont à peu près là, aujourdhui, dans les provinces Danubiennes. En Asie, où les hostilités avaient commencé plutôt que sur le Danube, l'avantage a été également du côté des Turcs, au début de la campagne et la prise du fort Nikolaijew, situé à quelques milles de Batoun, restera incontestablement un beau fait d'armes. Mais les dernières nouvelles, ainsi qu'on pouvait s'y attendre, annoncent un revirement de fortune. En effet le 30 novembre, une division russe de vaisseaux de ligne, sons le commandement de l'Amiral Nachimoff, a forcé le port de Sinope et y a incendié une division de frégates turques. Il paraitrait, enfin, que dans un dernier engagement assez sérieux en Asie, les Russes sont restés maîtres du champ de bataille.

Néanmoins, il faut nous hâter de le dire, cette nouvelle phase de la guerre n'a pas fait faire un pas à la question. Elle est aujourd'hui, ce qu'elle était hier et ce qu'elle sera probablement demain: il faut attendre. — Les quatre grandes puissances occidentales viennent de se réunir pour tenter encore un effort — peut-être le dernier — en faveur du rétablissement de la paix. Réussiront-elles?

C'est le secret de l'avenir!

LISTE

de quelquesuns des mots turcs les plus usités dans les affaires d'état, militaires et religieuses.

Bir, un.
iki, deux.
utch, trois.
deurt, quatre.
bech, cinq.
alti, six.
ïedi, sept.
sekiz, huit.
doqouz, neuf.
ôn, dix.
ôn bir, onze.
ôn iki, douze.
ighirmi, vingt.
ighirmi bir, vingt-et-un.
otouz, trente.
qerq, quarante.
elli, cinquante.
altmich, soixante.
ïetmich, soixante-dix.
seksen, quatre-vingt.
doksan, quatre-vingt-dix.
ïuz, cent.
iki ïuz, deux-cents.
bîn, mille.
ôn bîn, dix mille.
ïuz bîn, cent mille.

Ben, moi.
biz ou *bizler*, nous.
sen, toi.
siz ou *sizler*, vous.
el ou *o*, lui.
anlar ou *onler*, eux.

Aadet, origine.
Aarf odasi, salle d'audience.
Aaschura, fête des morts.
Ainali, ducat turc.
Ajin, coutumes d'état.
Akindschi, cavaliers.
Alaibaschi, colonel.
Alkisch, bénédiction.
Amadschi Efendi, secrétair du cabinet du Reis-Effendi.
Amelmande, vétérans.
Anbarlar Emini, l'intendant du magasin de l'arsenal.
Arslangrusch, piastre turque.
Asab, coureurs.
Asasbaschi, lieutenant de police.
Assnaf, corps de métier.
A'vret, femme.
Aw Agasi, grand maître.
Babi dewlet, la Sublime Porte.
Badsch, douane.
Beiram, *Baïram*, fête.
Baschaga, premier eunuque.
Baschbogh, commandeur.
Bedaloschka, une espece d'obusier.
Beglikdschi, référendaire d'état.
Beglik kalemi, archives des documents d'état.
Beïraq, drapeau.
Bidaat, innovations.
Bimbaschi, le chef de mille hommes.
Bismillah, au nom de Dieu.
Boschi Bojut, troupes irrégulières.

Bostandschibaschi, chef des gardes des jardins impériaux.
Capitana, vaisseau-amiral.
Chalife, titre des gouverneurs de Bagdad.
Charadsch, impôt personel.
Chawass, sergeants de police.
Chirkai scherife, la rôbe du Prophète.
Chudschre, cabinet.
Dari Seadet, la maison de la fèlicité, ou le harem.
Defterdar kapusi, la porte du defterdar.
Deri Seadet, porte du harem.
Dragoman, interprète.
Ejalet, gouvernement général.
Emini Fetwa, directeur de la chancellerie du mufti.
Emirol-kepir, grand-duc.
Er, homme.
Ekskendschis, soldats actifs.
Eschrefi, ducat égyptien.
Fakir, moine mendiant.
Faris, cavalier.
Fellah, paysan.
Gapou, porte.
Ghasa, sainte guerre.
Ghazi, el, le victorieux, le guerrier.
Giaur, chrétien, non-musulman, — chien.
Gönüllü, volontaires.
Harem, territoire des femmes, signifie: sanctuaire inaccessible.
Hidschret, émigration.
Hukuh, impôts, droits.
Iapraq, feuille.
Ibka fermani, firman d'affirmation.
Isprawnik, capitaine de cercle.
Istanbollü, ducat turc.
Kaan, chef d'armée.
Kadr, la sainte nuit de l'envoi du Koran.
Kaimakam, représentant.
Kallawi, turban des vizirs.
Kanuni, législateur; et surnom de Soliman le grand.
Kanuname, droit canonique.
Kapuaga, grand-maître du sérail.
Katana, hussad, — le mot nouveau grec *κάτανος*.
Kauk, bonnet.
Kepenek, surtout.
Kiaja, avocat.
Kiaja chatun, administratriou du harem.
Kitâb, livre.
Korsan, Mamelucs.
Kundakdschi, artificier.
Laghumdschibaschi, général de mineurs.
Lewend, troupes irrégulières, garde nationale.
Mauna, vaisseau de transport.
Minaret, petite tour des mosquées.
Missirli, ducat égyptien.
Molla, homme de droit.
Mufti, le grand-prêtre turc.
Muzahaf, armée régulière.
Nihajetul-nihajet, ultimatum.
Patrona, vaisseau-amiral.
Pendsche, signature.
Qalpaq, bonnet.
Raja, sujet.
Redif, troupes irrégulières, landwehr.
Reisul ulema, l'aîné des législateurs.
Ridschal, ministre.
Schehr Emini, chargé de la police.
Scheri, lois de religion.
Schii, hérétiques.
Serai agasi, surintendant du sérail.
Sipahi, cavaliers.
Ssujatar, caporal.
Tadschik, les Allemands.
Tatbikdschi, garde des sceaux.
Tersane Emini, l'intendant de l'arsenal.
Waif, prédicateur.
Walide, sultane-mère.
Wekaleti mutlaka, pouvoir illimité.

LEIPSIC
GIESECKE & DEVRIENT, IMPRIMEURS.

L'EMPIRE TURC

HISTOIRE ET STATISTIQUE
ÉTAT POLITIQUE ET RELIGIEUX
MOEURS ET USAGES — SITUATION ACTUELLE

ACCOMPAGNÉ

D'UN APERÇU GÉOGRAPHIQUE DU PAYS

PAR

ALFRED DE BESSÉ

ANCIEN CONSEILLER D'AMBASSADE À CONSTANTINOPLE.

ORNÉ DU PORTRAIT D'OMER PACHA.

PARIS
CHARLES REINWALD
15, RUE DES SAINTS-PÈRES.

LEIPSIC
GVE REMMELMANN
16, RUE ROYALE.

1854.

Nouvelles publications.

En vente à la même librairie le 1r volume de

HISTOIRE
DES
BEAUX-ARTS
DEPUIS L'ANTIQUITÉ
JUSQU'À NOS JOURS
PAR
Mr C. A. MENZEL

ACCOMPAGNÉ DE 120 GRAVURES EXPLICATIVES SUR ACIER REPRÉSENTANT LES CHEFS-D'OEUVRE D'ARCHITECTURE, DE PEINTURE ET DE SCULPTURE DES DIVERS STYLES, ÉCOLES ET ÉPOQUES.

TRADUIT DE L'ALLEMAND
PAR
PAULIN NIBOYET.

PRIX: 25 FRANCS.

OUVRAGES DE Mr PAULIN NIBOYET.

LES VEILLÉES DE NÖEL
(POUR 1853) 1 VOL. PRIX 2 FR. 50 C.

LA CHIMÈRE,
1 VOL. PRIX 3 FR. 50 C.

LE LIVRE D'OR,
1 VOL. PRIX 1 FR.

ELIM,
PRÉCÉDÉ D'UNE PRÉFACE DE Mme LA COMTESSE DASH. 2 VOLS. PRIX 5 FR.

Sous presse:
LES MONDES NOUVEAUX, SOUVENIR D'UN VOYAGE DE L'AUTEUR DANS L'OCÉAN PACIFIQUE.

Leipzig, Giesecke & Devrient, imprimeurs.

Nouvelles publications.

En vente à la même librairie le 1r volume de

HISTOIRE

PRIX: 25 FRANCS.

OUVRAGES DE Mr PAULIN NIBOYET.

LES VEILLÉES DE NÖEL

(POUR 1853) 1 VOL. PRIX 2 FR. 50 C.

LA CHIMÈRE,

1 VOL. PRIX 3 FR. 50 C.

LE LIVRE D'OR,

1 VOL. PRIX 1 FR.

ELIM,

PRÉCÉDÉ D'UNE PRÉFACE DE Mme LA COMTESSE DASH. 2 VOLS. PRIX 5 FR.

Sous presse:

LES MONDES NOUVEAUX, SOUVENIR D'UN VOYAGE DE L'AUTEUR DANS L'OCÉAN PACIFIQUE.

Leipzig, Giesecke & Devrient, Imprimeurs.